

MASTERARBEIT | MASTER'S THESIS

Titel | Title

La liaison variable dans les comptines et chansons pour enfants

verfasst von | submitted by

Mag.iur. Sarah Madeleine Hölbling BEd

angestrebter akademischer Grad | in partial fulfilment of the requirements for the degree of

Master of Education (MEd)

Wien | Vienna, 2024

Studienkennzahl lt. Studienblatt |
Degree programme code as it appears on the
student record sheet:

UA 199 507 509 02

Studienrichtung lt. Studienblatt | Degree pro-
gramme as it appears on the student record
sheet:

Masterstudium Lehramt Sek (AB) Unterrichtsfach
Englisch Unterrichtsfach Französisch

Betreut von | Supervisor:

Univ.-Prof. Dipl.-Journ.Univ. Dr. habil. Elissa Pustka
M.A.

Table des matières

1. Introduction	1
2. État de l'art	2
2.1 Le langage adressé aux enfants, chansons enfantines et comptines	3
2.1.1 Le concept du <i>child-directed speech</i>	3
2.1.2 Chansons enfantines et comptines : définition et caractéristiques	5
2.1.3 Chansons enfantines, comptines et <i>child-directed speech</i>	8
2.2 La liaison et son histoire	10
2.2.1 La liaison : définition, catégorisation, réalisation	10
2.2.2 Une courte histoire de la liaison	14
2.3 La liaison en tant que marqueur sociolinguistique	16
2.3.1 La liaison d'un point de vue normatif	16
2.3.2 La liaison aujourd'hui	17
2.4 Facteurs de réalisation de la liaison	19
2.4.1 Style et situation de communication	20
2.4.2 Le sexe des locuteurs	23
2.4.3 La classe sociale	26
2.4.4 La graphie : les liaisons non-enchaînées	27
2.4.5 L'âge : un changement en cours	30
2.5 Acquisition de la liaison et la liaison dans les chansons (enfantines)	32
2.5.1 Acquisition de la liaison par les enfants	32

2.5.2 Les chansons (enfantines) et la liaison variable	35
2.6 La liaison et les enfantines : récapitulatif et hypothèses	36
3. Méthode	39
3.1 Corpus	39
3.1.1 Choix du corpus	39
3.1.2 Présentation : CDs, comptines et chansons enfantines	41
3.1.3 Regroupement des comptines et chansons enfantines	43
3.1.4 Les chanteurs	45
3.2 Traitement des données	46
3.2.1 Transcription	47
3.2.2 Codage	48
3.2.3 Analyse	51
4. Résultats	55
4.1 Catégories de liaison	55
4.1.1 Liaisons catégoriques	56
4.1.2 Liaisons variables	57
4.1.3 Liaisons erratiques/épenrhétiques	60
4.1.4 Liaisons sans enrhânement	64
4.2 Facteurs externes	65
4.2.1 Sexe des chanteurs	65
4.2.2 Âge des chanteurs	66

4.2.3 Époque de parution des comptines et chansons enfantines	69
4.3 Facteurs internes	72
4.3.1 Phonologie : consonnes de liaison	72
4.3.2 Morphologie : classes de mots	78
4.3.3 Prosodie : longueur du mot liaisonnant	83
4.3.4 Lexique : catégories grammaticales, longueur du M1 et fréquence	88
4.3.4.1 Comptines	88
4.3.4.2 Chansons enfantines	91
4.3.4.3 Les formes du verbe <i>être</i>	98
5. Conclusion	103
Références bibliographiques	109
A. Annexe	120
A.1 Zusammenfassung	120
A.2 Abstract	121
A.3 Résumé	122

Table des illustrations

Tableaux

Tableau 1. CDS/chansons/comptines : traits en commun et différences	8
Tableau 2. Notre corpus : les chansons pour enfants	42
Tableau 3. Notre corpus : les comptines	43

Tableau 4. Notre corpus : chansons et comptines modernes	44
Tableau 5. Notre corpus : chansons et comptines traditionnelles	45
Tableau 6. Notre corpus : chansons et comptines avec attribution floue	45
Tableau 7. Système de codage PFC adapté	49
Tableau 8. <i>Query</i> liaisons épenthétiques dans <i>Phonometrica</i>	51
Tableau 9. Test du khi carré : degrés de liberté	54
Tableau 10. Taux de réalisation : la liaison variable dans les comptines et chansons	58
Tableau 11. Comparaison de corpus – taux de liaisons variables réalisées	58
Tableau 12. Liaisons épenthétiques dans notre corpus	61
Tableau 13. Taux de réalisation de la liaison variable selon le sexe	66
Tableau 14. Taux de réalisation selon l'âge des interprètes	67
Tableau 15. Taux de réalisation dans nos enfantines traditionnelles vs. modernes	70
Tableau 16. Taux de réalisation dans les chansons/comptines traditionnelles/modernes	70
Tableau 17. Propositions d'ordre de distribution des consonnes de liaison	73
Tableau 18. Fréquences de réalisation selon les consonnes de liaison variable	75
Tableau 19. Contextes de liaison variable en [ʁ]	77
Tableau 20. Fréquences de réalisation selon les consonnes de liaison (L. cat. + var.)	77
Tableau 21. Adverbes monosyllabiques et polysyllabiques dans différents corpus	79
Tableau 22. Prépositions dans différents corpus	81
Tableau 23. Conjonctions dans différents corpus	82
Tableau 24. Liaison et M1 monosyllabiques dans les comptines	84
Tableau 25. Liaison et M1 polysyllabiques dans les comptines	84
Tableau 26. Liaison et M1 monosyllabiques dans les chansons	86
Tableau 27. Liaison et M1 polysyllabiques dans les chansons	87
Tableau 28. (Non-)réalisations de liaisons avec des noms au pluriel monosyllabiques	91

Tableau 29. Formes verbales monosyllabiques et liaison variable dans les chansons	92
Tableau 30. Formes verbales à l'indicatif présent, troisième personne du singulier	92
Tableau 31. Formes verbales à l'indicatif présent, troisième personne du pluriel	93
Tableau 32. Formes verbales en [z] et liaison variable	94
Tableau 33. Formes monosyllabiques au passé simple et la liaison variable	94
Tableau 34. (Non)-réalisations de liaisons avec des noms au pluriel polysyllabiques	95
Tableau 35. Formes polysyllabiques au passé simple en contexte de liaison	97
Tableau 36. Formes verbales à l'infinitif et liaison variable	97
Tableau 37. Nos taux de liaisons des formes du verbe <i>être</i>	99
Tableau 38. Taux de liaison après les formes du verbe <i>être</i> dans différents corpus	100

Diagrammes

Diagramme 1. Acquisition de la liaison	34
Diagramme 2. Consonnes de liaison parmi nos liaisons variables réalisées	73
Diagramme 3. Consonnes de liaison parmi nos liaisons catégoriques/variables réalisées	74
Diagramme 4. Fréquences de réalisation selon les consonnes de liaison variables	75
Diagramme 5. Liaisons avec M1 mono-et polysyllabiques dans les comptines	83
Diagramme 6. Liaisons avec M1 mono-et polysyllabiques dans les chansons	85

Figures

Figure 1. Réalisation de la liaison selon le style	22
--	----

1. Introduction

Le sujet que nous avons choisi pour ce travail de master est un sujet fortement discuté et analysé par de nombreux (socio-)linguistes depuis plusieurs décennies. Il s'agit du phénomène de la liaison, plus précisément du phénomène de la liaison variable dans un genre spécifique : l'enfantine, comprenant les chansons pour enfants ainsi que les comptines.

La question de recherche que nous voulons poser est donc la suivante : **Dans quelle mesure est-ce que les liaisons variables sont réalisées dans un corpus se composant de quatre CDs d'enregistrements professionnels d'enfantines françaises ?**

L'importance de notre choix s'explique par le fait que la maîtrise de la liaison variable comprend des implications potentiellement importante pour tout individu. Ce puisque l'accès à cette forme linguistique est considéré limité et que sa (non-)réalisation implique de nombreuses associations internalisées – dites *attitudes linguistiques* – positives ou bien négatives. Tandis que l'emploi de formes correspondant à la *norme* implique le plus souvent des associations internalisées positives, un emploi inapproprié peut comporter, entre autre, des implications de ridicule. La liaison variable peut donc être considérée un outil très puissant marquant la présence ou l'absence d'un certain capital culturel permettant (ou pas) de se distancier d'autres locuteurs. Comme nous allons voir par la suite, ce capital semble réservé aux élites et non accessible à la majorité du peuple qui, quant à lui, se trouve confronté à un sentiment d'*insécurité linguistique* ainsi qu'au danger d'*hypercorrection*. L'idée à la base de notre travail est donc que la liaison variable pourrait être rendue accessible à toute couche sociale à travers les enregistrements professionnels d'enfantines, un genre offrant un input riche en liaisons variables réalisées.

Nous nous sommes donc posé la question de savoir si les enfantines constituent une source offrant la possibilité de rencontrer des contextes de liaison que certains et certaines ne rencontreraient probablement jamais dans leur quotidien. À cela s'ajoute la question de savoir si les différents sous-genres de l'enfantine, dans notre cas les chansons pour enfants ainsi que les comptines, pourraient être de la même façon utiles dans l'acquisition du phénomène de la liaison ou si l'on trouve des différences.

Pour répondre à notre question de recherche, nous avons choisi un corpus se composant d'enregistrements professionnels de chansons pour enfants ainsi que de comptines. Bien que notre corpus partage certaines caractéristiques avec d'autres corpus analysant le genre de la

chanson, il semble tout de même s'agir du premier corpus se concentrant sur les comptines et chansons pour enfants enregistrées de manière professionnels et chantées par des chanteurs professionnels.

Par la suite, nous voulons commencer par l'état de l'art. Faisant cela, nous voulons parler du langage adressé aux enfants, un concept connu sous le terme du *child-directed speech* (cf. 2.1). Ensuite, nous allons définir et décrire les caractéristiques des deux genres à la base de notre travail : les chansons enfantines et les comptines (cf. 2.1.2). Puis, la relation du concept cité et des deux genres à la base de notre travail sera analysée (cf. 2.1.3). Ce chapitre sera suivi d'une définition du phénomène de la liaison, de ses catégories ainsi que de son histoire (cf. 2.2.1-2.2.2). Dans un prochain pas, nous allons discuter la liaison en tant que marqueur sociolinguistique (cf. 2.3.1-2.3.2) et présenter les facteurs influençant sa réalisation (cf. 2.4.1-2.4.5) avant de nous tourner vers l'acquisition de la liaison par les enfants (cf. 2.5.1) et la liaison variable dans les chansons enfantines (cf. 2.5.2). Pour terminer le chapitre sur l'état de l'art, nous voulons fournir un bref récapitulatif et présenter nos hypothèses (cf. 2.6). Dans le chapitre suivant, nous voulons préciser le choix et la composition de notre corpus ainsi qu'expliquer le traitement de nos données, y compris les aspects de la transcription, du codage et de l'analyse (cf. 3.1.1-3.2.3). Finalement, nos résultats seront présentés selon les différentes catégories de liaison (cf. 4.1.1-4.1.4). Puis, les facteurs externes ayant une influence potentielle sur la réalisation de la liaison (cf. 4.2.1-4.2.3) ainsi que les facteurs dits internes seront présentés et discutés (cf. 4.3.1-4.3.3). Le dernier sous-chapitre (cf. 4.3.4) se concentrera sur une analyse des catégories grammaticales en contexte de liaison, l'aspect de fréquence et le comportement des différentes formes du verbe *être* dans les chansons enfantines et comptines à la base de notre étude (cf. 4.3.4).

2. État de l'art

Dans ce chapitre, nous nous consacrons à l'essai d'une synthèse de l'état de l'art concernant le sujet de la liaison ainsi que le concept du *child-directed speech* (= CDS). Ce faisant, nous adresserons tout d'abord le sujet du langage adressé aux enfants ainsi que les caractéristiques des deux types d'enfantines pertinents pour notre travail : la chanson pour enfant et la comptine. Par la suite, l'applicabilité du concept du CDS dans le contexte de notre étude sera discutée (cf. 2.1.1-2.1.3). Puis, nous voulons fournir une définition du phénomène de la liaison tout en parlant de sa catégorisation ainsi que de certains facteurs influençant sa réalisation (cf. 2.2.1).

Ce chapitre sera suivi d'une courte synthèse de l'histoire de la liaison (cf. 2.2.2). Ensuite, nous traiterons en détail la liaison en tant que marqueur sociolinguistique et essayerons d'éclaircir l'importance de la liaison variable et de ses implications (cf. 2.3). Pour conclure la partie sur la liaison, les facteurs influençant sa réalisation seront traités. Faisant cela, le focus sera mis sur les facteurs du style, de la situation de communication, du genre, de l'idée de la classe sociale, de la graphie et de l'âge (cf. 2.4.1 – 2.4.5). Traitant l'influence de la graphie, nous parlerons aussi des dites liaisons non-enchaînées. Puis, l'acquisition de la liaison par les enfants et le facteur de la fréquence d'occurrence seront discutés avant d'arriver à la présentation de corpus se concentrant sur différents genres de chanson, le but étant de faire ressortir le rôle que les chansons pour enfants pourraient jouer dans l'acquisition de la liaison (cf. 2.5). La dernière partie de ce chapitre sera consacrée à la formulation de nos hypothèses et la description des facteurs sur lesquels elles se basent (cf. 2.6).

2.1 Le langage adressé aux enfants, chansons enfantines et comptines

Dans ce chapitre nous voulons fournir une définition du concept du *langage adressé aux enfants* ainsi que présenter les caractéristiques, fonctions et effets de ce style spécifique (cf. 2.1.1). Puis, nous allons parler de la chanson enfantine, de ses traits typiques ainsi que de sa position particulière entre l'oral et l'écrit avant d'arriver à l'importance potentielle que nos enregistrements d'enfantines pourraient avoir pour l'acquisition d'un langage plutôt élevé (cf. 2.1.2). Dans un dernier pas, nous analyserons dans quelle mesure le concept du CDS se reflète dans les comptines ainsi que chansons pour enfants (cf. 2.1.3).

2.1.1 Le concept du *child-directed speech*

Le langage adressé aux enfants, aussi connu sous le terme du *child directed speech* (= CDS), a de différentes désignations dans la littérature, ce qui reflète l'évolution du terme. Tandis que certains se concentrent sur le langage adressé aux enfants par leurs mères ou bien parents, d'autres termes, plus modernes, incluent toute personne s'adressant à un enfant (en bas âge). C'est ainsi que certains articles sur le sujet parlent de *infant-directed speech*, tandis que d'autres préfèrent parler de *parentese*, *caretaker/caregiver speech* ou bien *nursery talk/language* (cf. Cattell 2000 : 104). Pourtant, cette énumération n'est pas complète : de Boysson-Bardies (1999 : 83-85) par exemple utilise les termes *motherese* et *babytalk* en parlant des différentes

qualités typiques du langage adressé aux enfants en bas âge. Utilisant le terme le plus courant de nos jours, celui du CDS, Aktas (2020) définit celui-ci comme un style spécifique que l'adulte choisit intuitivement en s'adressant à un enfant, surtout quand il s'agit d'un enfant en bas âge (Aktas 2020 : 55), ayant pour but de créer ce que Aktas (2020 : 54) appelle une « optimal sprachförderliche Umwelt ». Pour Matyuk (2005 : 318), les parents seraient la source primaire d'un enfant pour apprendre une langue, ce qui n'exclurait pourtant pas d'autres personnes du concept du CDS. Encore, sans limiter le langage utilisé aux locuteurs adultes, d'autres auteurs définissent le concept du CDS comme un « REGISTER [sic!] used by anyone when talking with a pre-school child » (OCEL s.v. *child directed speech*, n.), ce qui inclut par conséquent aussi d'autres locuteurs comme par exemple des enfants plus âgés ou des adolescents. Le langage adressé à un enfant en bas âge implique donc un ajustement du langage utilisé s'alignant sur le niveau langagier de l'enfant avec lequel on souhaite interagir. Parmi ces propriétés se trouvent un langage très clair et bien articulé, des phrases courtes et prononcées plus lentement que d'habitude avec des pauses assez importantes entre les différents énoncés. Comme le constatent déjà De Villiers/De Villiers (1979 : 101), cette manière de parler faciliterait la segmentation des mots et clauses d'une phrase. D'autres aspects importants du langage adressé aux enfants seraient que l'attention d'un enfant en bas âge soit dirigée vers son environnement immédiat (cf. Piper²1998 : 168-169) et que les énoncés prononcés se réfèreraient, en général, à des objets présents ou bien à des activités concrètes (cf. Snow 1995 : 180, De Villiers/De Villiers 1979 : 101). De parler d'objets ou d'évènements dans l'immédiat d'un enfant limiterait les référents possibles d'un nouveau mot et faciliterait donc l'acquisition de celui-ci (cf. De Villiers/De Villiers 1979 : 101). En même temps, cette limitation à l'immédiat impliquerait que les références au passé ou bien au futur soient peu nombreuses ou bien pratiquement inexistantes (cf. *ibid.*). Snow (1995 : 180) ajoute aux facteurs décrits la simplicité syntaxique et le fait que le vocabulaire utilisé soit réduit. De plus, le langage utilisé en s'adressant à un enfant serait plus correct que le langage adressé à d'autres groupes de locuteurs et les énoncés produits utiliseraient une intonation exagérée et plus haute que d'habitude (cf. Snow 1995 : 182, De Villiers/De Villiers 1979 : 101). À tous ces facteurs s'ajouteraient encore l'utilisation de répétitions, de gestes ainsi que d'une mimique particulièrement expressive (Aktas 2020 : 55, OCEL s.v. *child directed speech*, n.). C'est ainsi que De Villiers/De Villiers (1979 : 101) constatent que jusqu'à 30 % des énoncés seraient des répétitions partielles ou complètes d'une phrase adressée à un enfant et ajoutent que les propriétés du langage adressé aux enfants dépendraient fortement du but que l'on a. Les parents d'enfants en bas âge auraient donc souvent pour but de diriger le comportement d'un enfant ou bien de fournir du vocabulaire

nécessaire pour parler d'objets ou d'évènements concrets, ce qui influencerait le type de phrases prononcées.

En bref, tous ces traits typiques soulignent l'une des fonctions du langage adressé aux enfants : d'attirer et de diriger l'attention d'un enfant en utilisant une manière de parler mélodieuse, expressive et adaptée au niveau cognitif ou bien développemental de celui-ci. De plus, cette manière de parler est idéale pour entrer en contact et pour communiquer avec des enfants en bas âge puisque un langage suivant les critères du CDS aurait plus tendance à attirer l'attention d'un enfant qu'un langage standard et que les enfants préféreraient écouter des énoncés comportant les traits du CDS que des énoncés standard (*cf.* Zangl/Mills 2007, Räsänen/Kakourou/Soderstrom 2018, Byers-Heinlein et al. 2021, Menn et al. 2022). Harris (1990 : 200-201), faisant la synthèse des différents facteurs influençant le CDS, constate aussi que celui-ci serait un peu plus complexe que le langage utilisé par un enfant respectif à un moment donné. De plus, le langage suivant les critères du CDS serait sémantiquement relié avec les énoncés de l'enfant et des réponses phatiques seraient fréquemment prononcées pour signaler la participation active dans la communication.

Concernant les chansons et comptines, nous pouvons constater que certains traits typiques du concept décrit sont présents dans les deux genres à la base de notre étude. Pourtant, certains traits fondamentaux du concept du CDS ne le sont pas. Avant de nous rendre à la discussion de l'applicabilité du concept du CDS dans le contexte de notre travail (*cf.* 2.1.3), nous voulons commencer par une définition du terme de l'enfantine et parler des traits typiques ainsi que démarcatifs des comptines et chansons pour enfants.

2.1.2 Chansons enfantines et comptines : définition et caractéristiques

Selon Chauvin/Colletta (2003 : 40), l'on comprend sous le terme de l'enfantine plusieurs « genres oraux utilisés par les enfants au cours de leurs jeux chantés : chansons, formulettes, comptines, devinettes, charades, etc. ». Il y a pourtant des différences nuancées entre ces différents genres. Pour les deux genres pertinents dans le contexte de notre travail, les chansons enfantines ainsi que les comptines, les différences suivantes peuvent être observées :

Premièrement, contrairement aux chansons enfantines, les comptines se récitent plus qu'elles se chantent. La présence (chansons) ou bien l'absence (comptine) d'une mélodie complexe est

donc le premier trait démarcatif entre nos deux genres. Deuxièmement, le groupe cible des comptines est habituellement plus jeune que celui des chansons enfantines. Troisièmement, les comptines, contrairement aux chansons enfantines, sont assez régulièrement accompagnées de mouvements ou de gestuelles, comme par exemple de jeux de mains ou de doigts. De plus, au niveau langagier, les comptines ont tendance à utiliser un vocabulaire ainsi qu'une structure grammaticale plus facile que les chansons enfantines (cf. Académie de Grenoble). Bien que, selon ces différentes caractéristiques, une attribution à l'un des deux genres puisse sembler assez simple, il faut néanmoins ajouter qu'un tel classement n'est pas toujours sans équivoque puisque les propriétés décrites peuvent apparaître de façon très nuancée.

Un autre aspect pertinent pour notre travail est celui que les chansons et comptines sous forme de CDs pour enfants occupent une position très particulière entre l'oral et l'écrit puisqu'il s'agit de productions préparées, ce qui permet de penser la (non-)réalisation d'une liaison en amont. Concernant les chansons, cela mène au fait qu'elles contiennent des traits linguistiques typiquement associés au concept de *distance* (cf. Koch/Oesterreicher 2001), mais aussi des traits conforme au concept de *proximité* ou d'*immédiateté*, comme le constatent aussi Coutanson/Badin (2021 : 131) dans leur étude sur des hits francophones publiées entre 1956 et 2017. Pourtant, en essayant de placer la chanson en général sur un continuum entre *proximité* et *distance*, l'on s'aperçoit que les traits de distance sont très présents :

Si les chansons sont phoniques, elles présentent principalement des caractéristiques communicationnelles relevant de la distance : détachement actionnel et situationnel, communication publique, interlocuteur inconnu, communication préparée, monologue.

(Coutanson/Badin 2021 : 131 se référant à Koch/Oesterreicher 2001 : 586).

Concernant les comptines, les mêmes marqueurs de distance s'imposent. De plus, s'ajoutent pour nos deux genres, d'autres traits relevant de la distance comme le manque de reformulations, pauses ou hésitations, l'emploi du passé simple (uniquement dans les chansons) ou bien la réalisation du *ne* lors de négations. Pourtant, à part tous ces traits typiques du pôle de *distance*, nous trouvons aussi des caractéristiques qui rapprochent les chansons et comptines de la langue parlée. C'est ainsi que l'on trouve des marqueurs de *proximité* comme par exemple l'occurrence de réductions, des non-réalisations de voyelles ou l'emploi d'onomatopées. À cela s'ajoute l'emploi d'une stratégie appelée *fingierte Mündlichkeit* (Goetsch 1985), traduite par le terme de l'*oralité simulée* (cf. Pustka 2015 : 194), qui se manifeste par l'utilisation du discours direct dans certaines chansons et comptines.

Au-delà, ce sont exactement les traits décrits typiques du concept de *distance* qui impliquent l'avantage de présenter un input que les enfants ne rencontreraient pas (ou du moins très rarement) dans leurs interactions au quotidien. C'est ainsi que Ritterfeld/Niebuhr-Siebert (2020 : 369) parlent du fait que les médias de masse audio ont l'avantage d'offrir un input incluant un langage associé à un niveau d'éducation élevé:

Insbesondere die sprachlastigen Medien bieten die Möglichkeit, eine sog. „konzeptionell schriftliche Sprache“ und damit einen sehr bildungssprachlichen Input anzubieten. Dieser Sprachcode wird in der mündlichen Interaktion kaum realisiert. Hier liegt der Vorteil einer medialen Kommunikation.

(Ritterfeld/Niebuhr-Siebert 2020 : 369)

Le fait qu'il s'agisse d'un input rare dans les interactions au quotidien accroît donc l'importance potentielle des chansons et comptines, d'autant plus pour les enfants provenant de familles à statut socio-économique relativement bas. Se référant à des pièces radiophoniques, Ritterfeld/Niebuhr-Siebert (2020 : 370) parlent d'un potentiel important pour l'acquisition langagière, tandis que Pustka (2015) remarque que le contexte français constitue un cas particulier :

Contrairement à d'autres pays, les médias audio pour enfants proposés en France s'adressent pour la plupart à un public favorisé. Ils proposent essentiellement des classiques dont l'écoute en classe est explicitement autorisée [...]. En France, la réception des livres audio par les enfants contribue ainsi à un élargissement du clivage social portant sur les compétences de l'écrit.

(Pustka 2015 : 192-193)

Pourtant, Pustka (2015 : 193) constate tout de même que l'écoute de livres audio par des enfants provenant de milieux défavorisés comporte aussi des avantages potentiels pour le contexte français. Pour le genre de l'enfantine, les études ne sont pas nombreuses. Ce sont surtout Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), travaillant avec un corpus de 92 chansons enfantines chantées spontanément par des enfants entre 6 et 11 ans (*cf.* Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 240), qui constatent l'utilité des chansons enfantines dans l'acquisition de la liaison variable parlant de « supports très favorables à la réalisation des liaisons facultatives » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 252). L'acquisition de la liaison sera traitée plus en détail dans le chapitre 2.5.

Pour conclure, les chansons enfantines et comptines à la base de notre travail partagent certaines caractéristiques, mais on trouve aussi des traits démarcatifs. De plus, un certain potentiel pour l'acquisition de la liaison semble observable, surtout pour le groupe des chansons, puisqu'elles présentent un input associé à un niveau d'éducation élevé. Dans le sous-chapitre à venir, nous voulons analyser plus en détail les traits typiques des comptines et des chansons pour enfants ainsi que considérer l'applicabilité du concept du *child-directed speech*.

2.1.3 Chansons enfantines, comptines et *child-directed speech*

Nous voulons maintenant juxtaposer les différentes caractéristiques des comptines et chansons enfantines à celles du langage adressé aux enfants. Le tableau suivant nous montre donc les différences ainsi que similitudes de nos genres avec les traits constitutifs du concept du CDS :

	CDS	Chansons enfantines	Comptines
prononciation claire	✓	✓	✓
prononciation lente	✓	~	~
pauses	✓	✓	✓
intonation exagérée/mélodieuse	✓	✓	✓
phrases courtes	✓	~	✓/~
grammaire peu complexe	✓	X	✓/~
vocabulaire facile	✓	X	~
gestuelle, mimique expressive	✓	~	✓
répétitions	✓	✓	✓
négociation	✓	X	X
références à l'immédiat	✓	X	X/~
références au futur/passé	X	✓	~
réponses phatiques	✓	X	X

Tableau 1. CDS/chansons/comptines : traits en commun et différences

Comme l'on voit dans le tableau ci-dessus, certains traits ne sont pas du tout partagés (X), tandis que certains traits sont en partie (~) ou bien absolument (✓) partagés. Nous voulons d'abord parler des caractéristiques que les chansons et comptines ont en commun avec le concept du CDS et parler des traits démarcatifs dans un deuxième temps.

Le premier trait que le CDS et l'interprétation de nombreuses chansons et comptines partagent est l'utilisation d'une prononciation très claire (mais pas forcément lente) et rythmique qui s'adapte à la mélodie de la chanson ou bien comptine, ce qui peut rappeler l'intonation exagérée et mélodieuse typique du CDS. Pourtant, contrairement aux chansons enfantines, certaines comptines se récitent plus qu'elles se chantent, une mélodie semble donc absente, ce qui rapproche ces comptines en quelque sorte de la langue parlée. À part cela, les comptines peuvent inciter à faire une gestuelle (jeux de mains ou de doigts) ou mimique expressive en les chantant, cela ne compte pourtant seulement en partie pour les chansons enfantines. De plus, l'on trouve de nombreuses répétitions, soit-il au niveau syntaxique lors des différentes strophes ou bien tout simplement lors des refrains. À part cela, l'on trouve des pauses imposées par le rythme des chansons et comptines. Finalement, les phrases utilisées sont plutôt courtes, mais l'on trouve aussi des phrases assez longues et complexes, ce surtout dans les chansons enfantines.

Dans l'ensemble, il semble que les comptines à la base de notre corpus utilisent un vocabulaire plus facile ainsi que des structures grammaticales moins complexes que les chansons. Le langage souvent facile et répétitif des comptines semble donc mieux adapté au niveau langagier et cognitif d'enfants en bas âge que celui utilisé dans les chansons. La raison pour cela est probablement que le groupe cible des comptines est plus jeune que celui des chansons enfantines. Pourtant, concernant l'aspect fondamental de l'adaptation au niveau cognitif et langagier d'un enfant respectif, l'on peut constater qu'une telle adaptation au cas par cas n'a pas lieu puisque les textes des enfantines restent toujours les mêmes. Une situation d'interaction active nécessitant la négociation entre l'enfant et un locuteur plus âgé en chantant des chansons ou en faisant des gestes lors de la récitation de comptines n'est donc pas forcément créée. À part cela, l'on trouve dans les chansons pour enfants, contrairement à la plupart des comptines, de nombreuses structures grammaticales complexes et un vocabulaire riche. De plus, un grand nombre des chansons utilise les temps du passé et des références au futur, tandis que les comptines ont plus tendance à utiliser le temps du présent. En général, l'on peut constater que l'aspect important du concept du CDS, de parler de l'environnement immédiat de l'enfant, n'est pas forcément respecté lors de l'écoute ou du chant d'enfantines.

Pour conclure, un locuteur s'adressant à un enfant adaptera donc, en général, sa manière de parler. Il parlera, entre autre, plus lentement et plus haut que d'habitude et utilisera des formes langagières ainsi que des structures grammaticales plutôt faciles. De plus, il utilisera des répétitions et essaiera de souligner le dit par une intonation exagérée ainsi qu'une mimique ou une gestuelle particulièrement expressive (Aktas 2020 : 55 ; OCEL s.v. *child directed speech*, n.). Pourtant, si l'on veut prendre la définition du langage adressé aux enfants au pied de la lettre, le concept du CDS inclut uniquement le langage utilisé dans l'interaction directe entre un locuteur et un enfant (Aktas 2020 : 55). En même temps, cela exclut toute interaction autre que le langage directement adressé à un enfant, donc aussi le chant de chansons ou de comptines, du concept du CDS. La fonction du CDS, d'attirer l'attention d'un enfant due à l'emploi d'un langage mélodieux et expressif, semble pourtant tout autant observable lors de l'écoute, du chant ou du récit d'enfantines. Dugua (2023), parlant de la lecture partagée en famille, qu'elle définit comme une « lecture à voix haute [faite] par des adultes ou des enfants lecteurs à des enfants non lecteurs » (Dugua 2023 : 17 se référant à Frier 2006), arrive à une conclusion semblable quand elle constate que ce type de lecture serait proche du CDS, mais tout de même « particulier [...] [puisque la] parole reste contrainte par le texte de l'album, mais emprunte d'une prosodie et d'une attention vers l'enfant particulières » (Dugua 2023 : 18). C'est ainsi

que Dugua (2023 : 24) trouve en effet un résultat qui peut être interprété comme une adaptation au niveau langagier respectif puisque moins de liaisons sont réalisées dans la lecture aux enfants de trois ans (17,2 %) qu’aux enfants de 5 à 6 ans (58 %).

Concernent les genres à la base de notre étude, l’on peut constater que les comptines semblent plus respecter les critères du concept du CDS (phrases courtes, prononciation claire, vocabulaire plutôt simple, répétition, grammaire plutôt simple) que les chansons, dans lesquelles nous trouvons des structures grammaticales complexes ainsi qu’un vocabulaire plutôt riche. Même si le concept du CDS n’est donc pas directement applicable dans le contexte de notre travail, il semble néanmoins potentiellement utile pour l’interprétation de nos données. Avant de nous tourner vers l’acquisition de la liaison chez les enfants ainsi que vers nos hypothèses, nous voulons maintenant parler plus en détail du phénomène de la liaison ainsi que de son histoire.

2.2 La liaison et son histoire

Aujourd’hui, les contextes exigeant ou permettant la réalisation d’une liaison sont plutôt restreints. De plus, les facteurs influençant la (non-)réalisation de la liaison sont très nombreux, ce qui nous permet de parler d’un phénomène très complexe. Avant d’arriver à l’histoire de la liaison, nous voulons fournir une définition de la liaison ainsi qu’adresser la question de la catégorisation ou bien typologie la plus courante. Faisant cela, nous parlerons des différents types de liaisons. Puis, nous voulons traiter le dit *h aspiré* ainsi que plusieurs facteurs pertinents influençant la (non-)réalisation de la liaison.

2.2.1 La liaison : définition, catégorisation, réalisation

Armstrong (2001), selon lequel la *liaison* est la prononciation d’une consonne finale sinon muette dans certains contextes précis, fournit la définition suivante :

Liaison is the pronunciation before a following vowel, in certain syntactic contexts, of a word-final consonant that is silent in the other relevant phonetic contexts, i.e. before a consonant or a pause. Thus for example, the French liaison consonant /z/ is silent in the plural definite article *les* before a word beginning with a consonant, [...] or before a pause [...] but pronounced before a vowel [...].

(Armstrong 2001 : 177–178)

En ce qui concerne les consonnes de liaisons dans le français d'aujourd'hui, celles-ci sont la /z/, /t/, /n/, /ʁ/, /p/ ainsi que la /k/. Tandis que les liaisons avec /z/, /n/ et /t/¹ sont les plus fréquentes, les liaisons avec /p/, /ʁ/, ainsi que /k/ sont considérées rares et restreintes à quelques contextes bien précis (cf. Mallet 2008 : 40-41). C'est ainsi que la liaison avec la consonne /p/ se ferait seulement avec les adverbes *trop* et *beaucoup*, celle avec /g/, respectivement /k/, est encore plus rare et se prononcerait uniquement avec le mot *long* (cf. Tranel 1987 : 174, Mallet 2008 : 41-42).

Concernant la question de la catégorisation de la liaison, celle d'une tripartition en liaisons obligatoires, dites catégoriques², liaisons facultatives, dites variables, ainsi que liaisons interdites, aussi désignées de liaisons erratiques ou bien inattendues³ semble être la plus courante (cf. Mallet 2008 : 65). Pourtant, Coutanson/Badin (2024 : 2) critiquent Mallet (2008 : 66-68) pour son attestation que cette tripartition serait « aujourd'hui l'objet d'un consensus » et plaident, comme le fait aussi Laks (2008 : 241), pour une quadripartition en liaisons obligatoires, facultatives, erratiques et interdites pour obtenir des catégories plus nuancées. C'est ainsi que Coutanson/Badin (2024 : 2) expliquent que les liaisons interdites seraient donc absolument interdites tandis que les liaisons erratiques pourraient tout de même être observées dans de différents corpus. Lors de l'analyse d'un corpus comprenant de nombreuses chansons traditionnelles, Coutanson/Badin (2024 : 3 se référant à Coutanson 2023 : 46-48) proposent encore un autre système de catégorisation avec une catégorie qu'elles nomment liaisons attestées, comprenant les liaisons invariables, variables et erratiques, ainsi qu'une deuxième catégorie comprenant les liaisons non-attestées. Bien que l'idée avancée par Coutanson/Badin (2024 : 3) d'adapter le système de catégorisation aux besoins d'un corpus respectif au cas par cas, nous préférons utiliser les catégories établies et jusqu'ici fréquemment utilisées dans de nombreuses études sans perdre de vue les (dés)avantages et connotations que les différentes désignations choisies puissent comprendre.

¹ En général, les liaisons se terminant en /z/ sont considérées plus fréquentes que celles en /t/ (cf. Durand et al. 2011 : 124). Dans le projet PFC, l'ordre de fréquence d'occurrence est /z/ avant /n/ avant /t/. Pourtant, cet ordre peut varier d'une étude à l'autre. Mallet (2008 : 204) offre une synthèse complète de l'ordre de la fréquence d'occurrence des consonnes de liaison.

² Coté (2017 : 15-16), à la base des données du projet PFC, définit un sous-groupe des liaisons obligatoires qu'elle dénomme *noyau dur*, étant « un ensemble de contextes de liaison catégorique stable [à travers l'espace francophone] » (Coté 2017 : 13). Il s'agit de quatre contextes ayant une forte cohésion syntaxique : déterminant + adjectif/nom (p. ex. *ces [z] amis*), proclitique + proclitique/verbe (p. ex. *on [n] en [n] arrive*), verbe + enclitique (p. ex. *dit-[t]on*), en + ... (p. ex. *en [n] allant*).

³ Nous allons, par la suite, éviter l'utilisation de la terminologie normative introduite par Delattre ([1947] 1966a) et préférons parler de liaisons catégoriques, variables ainsi qu'erratiques ou inattendues.

D'une façon générale, les liaisons catégoriques sont donc celles qui sont toujours réalisées quel que soit le contexte ou le locuteur, tandis que celles dites erratiques ne le sont (théoriquement) jamais. Une sous-catégorie pertinente pour notre travail et appartenant d'un point de vue normatif au groupe des liaisons erratiques, néanmoins décrites comme réalisables dans certains contextes comme celui du récit de vers ou le théâtre classique (cf. Delattre [1955] 1966c : 60)⁴, est celui des dites liaisons épenthétiques, aussi appelées *pataquès*⁵ due à la réalisation de la liaison dans la phrase « *je ne sais pas [t] à qui est-ce* » (Pustka 2016 : 169). La réalisation de ces liaisons épenthétiques n'est pas aléatoire, mais suit une certaine logique. Comme le disent Morin/Kaye (1982 : 297), « [liaisons épenthétiques] correspond to genuine generalizations of the liaison rules ». Pustka (2016 : 169) ainsi que Mallet (2008 : 291), quant à elles, parlent du fait que les liaisons épenthétiques auraient une fonction morphologique. C'est ainsi que la réalisation d'une [t] se trouverait surtout dans des contextes verbaux (Mallet 2008 : 291, Pustka 2016 : 169), faisant de celle-ci un marqueur de verbe. En revanche, la réalisation d'une liaison en [z] est considérée un marqueur du pluriel, surtout quand il s'agit de liaisons avec des noms (cf. Pustka 2016 : 169). De plus, certaines liaisons épenthétiques réalisées dans les chansons enfantines sont connues depuis longtemps, comme le montre l'exemple de la chanson *Malbrough s'en va-t-en guerre* datant de 1704. D'autres exemples de liaisons épenthétiques dans les chansons enfantines sont *tu as le cœur à rire, moi je l'ai [z] à pleurer* ou bien *il viendra [z] à Pâques, ou à la Trinité* (cf. Morin/Kaye 1982 : 325). En outre, certains types de *pataquès* se trouveraient plutôt dans le langage élevé, d'autres dans le langage informel et les attitudes linguistiques envers les différents types de *pataquès* divergeraient.⁶

Concernant les liaisons variables, encore traitées de facultatives à l'époque, Delattre ([1947] 1966a : 40-42) postule en tout dix tendances générales concernant leurs (non-)réalisation. À cela s'ajoutent des facteurs de variation qui sont selon lui « le style, l'union syntaxique, l'union prosodique, la phonétique descriptive, et la phonétique historique » (Delattre [1955] 1966c : 62), parmi lesquels, le facteur stylistique serait le plus fort (cf. *ibid.* : 57). En

⁴ Selon Hornsby (2020 : 156), se référant à son *Four Cities Project*, des formes de *pataquès* étaient uniquement réalisées dans le *style lu* avec un taux de 13 % (220/1694) de liaisons erratiques d'un point de vue prescriptif. Parmi ces réalisations, il s'agissait surtout de dits *cuir*s, donc d'une réalisation d'une liaison épenthétique avec /t/. Pourtant, presque un tiers des liaisons réalisées étaient des *velours*, donc des liaisons en /z/. Pour une analyse détaillée ainsi qu'une tentative d'explication au cas par cas, voir Hornsby (2020 : 156-157).

⁵ Coutanson (2023 : 97) définit dans sa thèse de doctorat le phénomène du *pataquès* comme « une liaison inattendue par rapport à la consonne graphique finale du M1 ». Pour plus de détails sur les sous-catégories formulées par Coutanson ainsi que sa manière de distinguer ce phénomène d'autres productions erratiques, voir Coutanson (2023 : 98-101).

⁶ Tandis que les des *velours* avec adjectif ainsi que les *cuir*s (p.ex. *un gros [t] enfant*) susciteraient des connotations négatives, d'autres types de *velours* (p.ex. *quatre [z] enfants*) ne se remarqueraient à peine (cf. Morin/Kaye 1982 : 297).

parlant du facteur de la syntaxe ou du « degré d'étroitesse dans l'union des mots » (*ibid.* : 58), Delattre ([1955] : 1966c) présente une échelle allant de 1 à 10, avec 10 représentant le plus fort degré d'union syntaxique et 1 le plus faible. C'est ainsi que le degré d'union syntaxique entre un déterminatif et son nom serait à classer un 10, tandis que le degré d'union syntaxique entre une auxiliaire et son participe passé obtiendrait seulement 7 points sur l'échelle formulée. En outre, Delattre ([1955] 1966b : 59) remarque certaines tendances concernant le facteur de la prosodie: Tandis qu'une intonation déclarative favoriserait la réalisation de la liaison, celle dite interrogative l'empêcherait. Aussi, l'accent d'insistance aurait comme effet soit l'allongement de la première syllabe ou bien l'omission de la liaison comme dans l'exemple fournit « *C'est IMpossible* [sic !] » (Delattre [1955] 1966c : 59). De plus, le facteur de « la longueur des éléments à lier » (*ibid.*) jouerait un rôle important dans la réalisation de la liaison. A tous ces facteurs influençant la réalisation de la liaison s'ajoute encore le facteur des faits historiques (Delattre [1955] 1966c : 59-62). C'est ainsi que le dit *h aspiré*, phénomène concernant un groupe de mots d'origine germanique, empêche la réalisation de la liaison :

Liaison is blocked for a small, unproductive group of lexemes known [...] as the h-aspiré set, consisting of fifth to eighth century CE Germanic borrowing which retained initial /h/. This consonant was later lost, leaving what amounts to an inaudible barrier to elision and liaison, setting this group apart from other orthographically h-initial lexemes.

(Hornsby 2020 : 23)

Le problème principal concernant la recherche du phénomène du *h aspiré* est que celui-ci est très peu fréquent dans le lexique français et est donc que rarement réalisé dans la parole spontanée (*cf.* Gabriel/Meisenburg 2009 : 166). Gabriel/Meisenburg (2009 : 165) constatent néanmoins que le phénomène serait en train d'évoluer :

While some h aspiré words seem to lose their special protection, being increasingly treated as regular vowel initial words, other items, such as the numerals and letter words [...] insistently retain their special status. There are even new h aspiré words emerging from abbreviations [...] and language games [...].

Gabriel/Meisenburg (2009: 165)

Parmi les exemples cités se trouvent entre autre les *haricots*, mot qui semble avoir perdu son statut protégé, ou bien des abréviations comme la SNCF ou le RER. Le statut de la seule occurrence d'une faute avec un *h aspiré* dans notre corpus, étant la réalisation de la [t] dans *petit* [t] *hérisson*, n'est pas discuté dans Gabriel/Meisenburg (2009).

Le dernier facteur ayant une influence sur la (non-)réalisation de la liaison variable que nous voulons discuter ici⁷ est celui de la fréquence. C'est ainsi que Delattre ([1956] 1966b : 49-54) parle de la fréquence d'occurrence de la liaison variable dans la « conversation naturelle *de la classe cultivée* [sic !]» ([1956] 1966b : 49-50) en regroupant cinq catégories grammaticales (liaison facultative après le nom pluriel, le verbe, les invariables, etc.) tout en fournissant des exemples de degrés de fréquence d'occurrence (liaisons facultatives très fréquentes, assez fréquentes, mi-fréquentes, rares et très rares) pour chaque groupe. Contrairement à cette approche liant la fréquence d'occurrence de la liaison à des catégories grammaticales, Bybee (2001b) discute, indépendamment d'une catégorisation grammaticale, l'importance de l'aspect de la co-occurrence de mots liaisonnant. C'est ainsi que Bybee (2001b : 342), analysant les données d'Ågren (1973), découvre que la liaison est plus souvent formée après *est + un* (98,7 %) qu'après la construction grammaticale comparable *suis + un* (47 %) et constate donc l'influence du facteur de la co-occurrence de mots sur la réalisation de la liaison variable. Comme le remarquent Chevrot/Chabanal/Dugua (2007 : 113), Alexander (2004) aurait testé l'hypothèse de Bybee à la base de tâches expérimentales et aurait remarqué pour les contextes adverbe + adjectif ainsi que nom + adjectif que les liaisons variables sont davantage réalisées dans le cas de collocations fréquentes.

Avant de nous tourner vers un bref aperçu de l'histoire de la liaison en français, nous voulons terminer cette énumération semblablement infinie de facteurs ayant une influence sur la réalisation de la liaison par les mots d'Eychenne/Laks (2017), qui formulent la complexité du phénomène de la liaison de la manière suivante :

Dans la littérature classique, [...] descriptive, comme dans les recherches les plus actuelles, la liaison est considérée comme un phénomène multi-paramétrique et tous les niveaux linguistiques sont convoqués : phonologie, prosodie et syllabation, morphologie, syntaxe, lexique et sémantique, diachronie, orthographe et différenciation des styles ; et on doit encore y ajouter la sociolinguistique et la fragmentation sociale des communautés linguistiques.

(Eychenne/Laks 2017 : 1 se référant à Laks 2005)

2.2.2 Une courte histoire de la liaison

À un moment antérieur dans l'histoire de la langue française, toutes les consonnes présentes en graphie étaient prononcées, c'est ainsi que Delattre ([1947] 1966a : 39) traite le phénomène de la liaison d'une « survivance de quelques enchaînements de consonnes finales de l'ancien

⁷ Les variables sociolinguistiques seront discutées en détail dans les chapitres 2.4.1-2.4.5.

français ». Mallet (2008 : 22), citant Grevisse (1969 : 47) ainsi que Nyrop (1934 : 127), décrit le phénomène de la liaison comme « résurrection phonétique de[] consonnes » tout en expliquant qu'entre le IX^{ème} et le XIII^{ème} siècle, toutes les consonnes écrites se prononçaient et que la phonie était donc beaucoup plus proche de la graphie qu'à notre époque :

Le t final, par exemple, [était] prononcé [θ] dans des mots comme aimet. Tous les -s du pluriel se [faisaient] entendre (par ex. les omes /les hommes/ prononcé [lezomœs]), de même que toutes les finales en -z qui ont valeur d'affriquée (par ex. le -z dans chantez a la valeur [ts]).

(Mallet 2008 : 22)

Par la suite, entre le IX^{ème} et le XIV^{ème} siècle, la prononciation aurait évolué en direction d'un affaiblissement ainsi que d'un « amuïssement progressif [...] des consonnes finales » (Mallet 2008 : 22). Jusqu'au XVI^{ème} siècle, les consonnes finales ne se prononçaient plus que rarement, par exemple quand elles étaient « suivies d'une voyelle ou [...] en fin de phrase » (Mallet 2008 : 23). Tandis que ces changements en cours auraient concerné tout d'abord les couches populaires, ces tendances auraient par la suite aussi touché la langue des couches plus élevées. En même temps, la fixation de l'orthographe aurait eu lieu :

Parallèlement à cette évolution phonétique qui touche en premier lieu les couches populaires pour s'étendre peu à peu à la langue des plus érudits et qui continue d'évoluer, l'orthographe commence à se fixer (XV^e siècle). Les grammairiens [...] tentent alors de restituer ces consonnes disparues. Ce travail se fera pas à pas, d'une part, par le biais des poètes et des règles de la versification et, d'autre part, par les tentatives de stabilisation et de normalisation de la langue française.

(Mallet 2008 : 24)

À cela s'ajoute le constat de Hornsby (2020), selon lequel les facteurs principaux du maintien de la liaison seraient l'influence de la langue latine, une tendance à s'opposer aux changements linguistiques associés aux couches populaires ainsi que la conscience que les différences sociales se reflètent dans le langage. Dans certains cas, ce serait la dite « peur de *l'hiatus* »⁸ (Hornsby 2020 : 134), qui aurait menée à la réintroduction de consonnes de liaison pratiquement plus prononcées auparavant:

[T]he influence of Latin, coupled with increasing sensitivity to social differences in speech, was a major factor which would lead grammarians to resist final consonant deletions as a change led by the lower classes, and in some cases to advocate restoration of orthographical consonants long after most speakers had ceased to pronounce them.

Hornsby (2020: 53)

⁸ Pour Fagyal/Kibbee/Jenkins (2006 : 65), cités dans Hornsby (2020 : 22-23), la liaison reflète une forte tendance à éviter les hiatus : « [L]iaison reflects a strong [...] tendency to avoid hiatus, that is to provide all syllables with an onset, which can even override grammatical considerations [...], for example in the [...] use of masculine possessive adjectives with vowel-initial feminine nouns (mon amie; [...]) [...] ».

Malgré la tendance décrite à s'opposer au changement linguistique, la réalisation de consonnes graphiques dans la langue parlée a tout de même évoluée. Le changement décrit d'une prononciation de toute consonne présente en graphie à la préservation de la liaison dans quelques contextes réduits démontre donc l'existence d'un changement en cours. Du point de vue des chansons et comptines à la base de nos recherches, l'on peut donc se poser la question de savoir si les enfantines plus anciennes suscitent un plus haut taux de liaisons réalisées que les enfantines modernes. Nos résultats concernant cette question seront discutés dans le chapitre 4.2.3. Maintenant, nous voulons nous tourner vers l'importance potentielle de la maîtrise de la liaison d'un point de vue normatif (*cf.* 2.3.1) ainsi que plus moderne (*cf.* 2.3.2).

2.3 La liaison en tant que marqueur sociolinguistique

Dans les sous-chapitres à venir, nous voulons d'abord adresser les idées prescriptivistes associées à la maîtrise de la liaison (*cf.* 2.3.1) avant de parler de l'importance potentielle de la maîtrise de la liaison aujourd'hui. Lié à cela, les notions de *la norme*, des *attitudes linguistiques* ainsi que de *l'insécurité linguistique* seront adressées (*cf.* 2.3.2).

2.3.1 La liaison d'un point de vue normatif

Selon Delattre ([1956] 1966b : 49), les liaisons variables « sont celles que le sujet parlant choisit de faire ou de ne pas faire selon le ton qu'il veut donner à son discours ». Déjà Delattre, parlant de ton et de choix, démontre que la maîtrise de l'emploi de la liaison variable permet au locuteur de nuancer son message. L'énoncé suivant de Nicholson (1909) reflète de manière très illustrative les idées prescriptivistes associées à la maîtrise de la liaison (variable):

[L]a liaison est une sorte d'art, un long apprentissage doit former le jugement et le gout ; au début les erreurs sont inévitables, et nombreux sont les tâtonnements jusqu'à ce qu'on obtienne une sorte d'instinct.

Nicholson (1909 : 111)

La maîtrise de la liaison serait donc très difficilement atteignable et requerrait le bon « gout » ainsi que « l'instinct » se formant seulement après un « long apprentissage », ce qui impliquerait de nombreuses fautes avant d'atteindre « l'art » absolu de la liaison. Comparable aux termes vagues cités, Le Roy (1911) ainsi que Martinon (1913 : 359) parlent d'une idée « d'harmonie » qui guiderait la réalisation de la liaison. Le Roy (1911 : 23) ajoute en nous avertissant : « [n]e

pas faire de liaisons est blâmable et quelquefois vulgaire ; en trop faire est prétentieux et quelquefois dangereux ». Comme si ces termes flous ne suffisaient pas, Fouché (1959) offre une cinquantaine de page contenant des listes de cas où et où ne pas réaliser la liaison, accompagnées d'observations et de remarques saupoudrées de nombreuses exceptions.

L'on pourrait croire que ces idées prescriptivistes devrait-être dépassées. Pourtant, comme nous allons voir par la suite, l'influence de ces jugements latents existe encore aujourd'hui. Nous allons expliquer cette affirmation peut-être discutable dans le chapitre à venir.

2.3.2 La liaison aujourd'hui

De nos jours, l'un des chercheurs les plus actifs concernant le sujet de la liaison est David Hornsby (2019, 2020). Il traite en détail la question des implications de l'emploi de la liaison variable et affirme que le fonctionnement de celle-ci ne serait seulement explicable à la base de l'idéologie associée à son emploi ainsi qu'à la base des sources de la norme prescriptive (Hornsby 2020 : 126). Pour commencer, Hornsby (2020) affirme que l'identité sociale d'un sujet se reflèterait dans son langage :

[I]ndexicality [is] inherent in language, meaning that languages and language forms index speakers' social identities fairly reliably. Like all ideologies, it is largely unconscious and represents an internalized set of beliefs which are perceived by those who hold them as received wisdom or simply 'common sense'.

Hornsby (2020 : 7 citant Milroy 2003 : 161)

En France, cette idéologie de la langue standard – la *norme* – serait exceptionnellement puissante et pervasive et aurait pour but de s'opposer, comme nous avons déjà vu lors du chapitre sur l'histoire de la liaison (*cf.* 2.2.2), à tout changement linguistique afin de sauvegarder la distance sociale entre les élites et le grand public (Hornsby 2020 : 4, 8 se référant à Kroch 1978). Se référant à Lodge (1993 : 156), Hornsby (2020 : 8) décrit les idées qui renforceraient l'idéologie à la base de la liaison variable et les explique de la manière suivante :

D'une part, l'uniformité de la langue, la *langue standard*, serait considérée comme la langue idéale, évidemment supérieure aux autres variantes. D'autre part, la forme la plus correcte et valide de la langue française se trouverait à l'écrit, ce qui reflèterait « the authority of the written word » (Hornsby 2020 : 13). Se référant à Kroch (1978), Hornsby (2020 : 11) ajoute que certaines formes linguistiques, spécialement celles qui ne font plus part de la langue parlée et qui exigent la connaissance de normes linguistiques apprises surtout dans le contexte de

l'enseignement, ne seraient pas accessible au grand public. Hornsby (2019) parle même de l'existence de deux formes de la langue française⁹, un français parlé et un français écrit, appris via l'éducation formelle, et conclue que la maîtrise de la liaison variable serait pratiquement inatteignable sans appartenir aux élites: « the only sure route to mastering elite usage in respect of variable liaison is to be a member of the elite in the first place » (Hornsby 2020 : 90). Citant Bourdieu (1982 : 49), Hornsby (2020 : 10-11) rappelle que ce seraient bien ces élites qui bénéficieraient du capital culturel se manifestant dans l'usage de formes linguistiques prestigieuses, comme celle de la liaison variable et que ce serait aussi de ce fait que dériverait le besoin de s'opposer à tout changement linguistique.

Tandis que l'emploi de formes prestigieuse correspondant à la *norme* implique le plus souvent des associations internalisées positives, un emploi inapproprié peut comporter, entre autre, des implications de ridicule. C'est ainsi que Hornsby (2019, 2020) remarque qu'une grande densité de liaisons réalisées peut comprendre et donc transmettre certains messages implicites comme le fait qu'un discours a été préparé soigneusement. Dans le cas de livres audio, l'emploi de la liaison variable peut servir à souligner les qualités littéraires d'une œuvre ainsi qu'à ajouter à l'ambiance comme le ferait un costume dans un film. En revanche, un emploi trop rigoureux de la liaison variable peut transmettre l'impression d'un manque de spontanéité ou de flexibilité (cf. Hornsby 2019 : 593-594), des qualités absolument nécessaires dans le cas d'un homme ou d'une femme politique voulant connecter avec ses électeurs. De même, le nombre de liaisons variables réalisées impliquerait des associations comme le fait de paraître plus âgé et mieux éduqué qu'un locuteur utilisant moins de liaisons variables (cf. Léon 1992 citant une expérience par Léon/Tennant 1990). Citant Bourdieu (1982), Hornsby (2020 : 10) résume les nombreux aspects dans lesquels l'accès au français standard implique de considérables avantages :

These include improved educational outcomes, enhanced employment opportunities, professional success, and even favourable treatment from medical professionals who pay greater attention and offer more positive diagnoses to middle-class patients.

Hornsby (2020 : 10 citant Bourdieu 1982 : fn.21)

Au contraire, ceux n'ayant pas accès au français standard, seraient confrontés à une *insécurité linguistique*, ce qui encombrerait la conscience en soi. Concernant la notion de *l'insécurité linguistique* il est aussi remarquable que d'autres chercheurs comme Durand/Lyche (2008 : 45-46) suggèrent que certains locuteurs essaieraient d'éviter des contextes inhabituels où la

⁹ Hornsby (2019 : 578) parle de la *diglossia hypothesis* et la décrit de la manière suivante : « [...] [F]ormal French has diverged to such a degree from everyday spoken language that native speakers now internalize two separate grammars, High (H) and Low (L) [...] »

réalisation de liaisons pourrait-être considérée comme « dangereuse ». De même, Encrevé (1983 : 47) observe que des réalisations de liaisons variables auraient été évitées. Hornsby (2020 : 157-158), quant à lui, remarque un moment *d'insécurité linguistique* dans son *Four Cities Project* : plusieurs de ses participants auraient relu une phrase contenant un contexte permettant la réalisation d'une liaison variable mais auraient préféré éviter sa réalisation en choisissant « the 'safe' option of no liaison at all » (Hornsby 2020 : 158).¹⁰ En gros, l'existence d'*insécurité linguistique* liée à la maîtrise de la liaison variable a donc une influence sur notre comportement linguistique.

Pour conclure, l'intérêt à la maîtrise de la liaison variable dérive du fait que l'accès à cette forme linguistique est limité et que sa (non-)réalisation implique de nombreuses associations internalisées – dites *attitudes linguistiques* – positives ou bien négatives. La liaison variable peut donc être considérée un outil très puissant marquant la présence ou l'absence d'un capital culturel permettant (ou pas) de se distancier d'autres locuteurs. Comme nous l'avons vu auparavant, ce capital semble réservé aux élites et non accessible à la majorité du peuple qui, quant à lui, se trouve confronté à un sentiment *d'insécurité linguistique* ainsi qu'au danger d'hyper-correction. Hornsby (2020) le formule comme suit :

The importance of variable liaison as a marker of social distinction [...] can hardly be overstated, and [...] mastery of the phenomenon is jealously guarded by a narrow social elite and difficult, if not impossible, for those outside to access. The stakes are high and the attendant dangers accordingly great.

Hornsby (2020 : 92)

2.4 Facteurs de réalisation de la liaison

Bien qu'il y ait de multiples facteurs ayant une influence sur la réalisation de la liaison, nous voulons nous limiter à la discussion des facteurs pertinents dans le cadre de nos recherches. C'est ainsi que nous allons nous concentrer sur les aspects du style et de la situation de communication (*cf.* 2.4.1), le genre des interprètes (*cf.* 2.4.2), la classe sociale (*cf.* 2.4.3), la graphie (*cf.* 2.4.3), ainsi que le facteur de l'âge des chanteurs (*cf.* 2.4.4).

¹⁰ Ce comportement est en contraste avec l'attente que les participants réalisent la liaison en relisant le contexte de liaison variable donné, comparablement à l'étude pionnière de Labov (2006 : 40-57) quant à la répétition de la phrase *fourth floor*.

2.4.1 Style et situation de communication

La situation de communication est l'un des facteurs ayant une influence majeure sur la réalisation de la liaison. Un aspect étroitement lié à la situation de communication est celui du style, dont l'influence sur la réalisation de la liaison est un phénomène décrit depuis longtemps. À ce sujet, il est important de saisir la relation entre la notion du style et celle de la situation de communication. C'est ainsi que la situation de communication peut être considérée comme la base préexistante créée par des facteurs extralinguistiques (*cf.* Koch/Oesterreicher 1985) imposant (ou bien suggérant) de respecter certaines contraintes. Un locuteur a pourtant toujours le choix de subir cette suggestion et donc d'adapter son langage selon les attentes imposées ou de dévier ces attentes et de transmettre des messages implicites par son choix de style. C'est ainsi qu'un locuteur peut par exemple choisir de créer de l'intimité ou bien de la distance (*cf.* Pustka 2015 : 194).

Delattre ([1947] 1966a : 40, [1955] 1966c : 57), parmi les premiers à distinguer différents styles, décrit ceux de la *conversation familière*, de la *conversation soignée*, la *conférence* et la *récitation des vers*. C'est ainsi que Delattre ([1947] 1966a) aussi bien que Fouché (1959) constatent que le taux de réalisation de liaisons variables diminuerait et augmenterait en fonction du style (*cf.* Delattre [1947] 1966a : 40, Fouché 1959 : 474). Tandis que les ouvrages de Delattre ([1947] 1966a, [1965] 1966b, [1957] 1966c) et Fouché (1959) suivent une approche normative ou bien didactique, ce sont surtout les études descriptives à la base de corpus (*cf.* Ågren 1973, Malécot 1975, Encrevé 1988, De Jong 1994, Mallet 2008, Laks 2009, Laks 2014, Pustka 2015, etc.) qui prouvent la corrélation entre l'emploi de la liaison variable et le style choisi dans une situation d'énonciation respective. C'est ainsi qu'Ågren (1973), se concentrant sur la parole d'experts (journalistes, écrivains, hommes politiques) discutant des sujets d'actualité dans des émissions radiophoniques enregistrées début des années soixante, constate que plus de liaisons sont réalisées au niveau soigné qu'au niveau courant (*cf.* Ågren 1973 : 2). Encrevé (1988), quant à lui, analyse le comportement linguistique d'hommes politiques enregistrés entre 1978 et 1981 lors « [d']interventions monologuées assurément écrites et apprises par cœur » (Encrevé 1988 : 61), ainsi que lors de conférences de presse, d'interviews et de débats. Encrevé désigne le style utilisé comme « calculé, surveillé » (Encrevé 1988 : 57) et constate que la « hauteur de style » influencerait le taux de réalisation de la liaison variable (*cf.* Encrevé 1988 : 258). De même, Mallet (2008 : 83), récapitulant les quatre registres ou bien styles comme le *registre populaire (argotique)*, le *registre familial (relâché, spontané)*, le

registre standard (courant, commun) et le *registre soutenu (recherché, soigné, contrôlé)*, confirme que le taux de réalisation de liaisons variables augmenterait en fonction du style. Hornsby (2020 : 150), parlant de son *Four Cities Project*, lors duquel il analyse les productions orales (interview libre, interview guidée ainsi que lecture de phrases contenant 54 contextes de liaison variable) de 96 locuteurs enregistrés entre 1998 et 2003 et provenant de deux différents types d'écoles dans quatre villes de France, constate que le taux de la liaison variable est de 32,6 % pour le *style lu* et de 19,9 % pour l'interview (Hornsby 2020 : 150). Pustka/Chalier/Jansen (2017), analysant le comportement linguistique de présentateurs de télévision dans trois différentes situations (exercice de lecture, présentation de nouvelles et parole spontanée lors d'une interview guidée), constatent que le comportement de ces locuteurs professionnels divergerait fortement d'une situation d'énonciation à l'autre. C'est ainsi que les liaisons après *est* seraient réalisées catégoriquement dans le *style lu* et quasi catégoriquement dans la présentation de nouvelles (*écrit oralisé*), mais que dans la moitié des cas dans la parole spontanée. Aussi, les liaisons après les adverbes monosyllabiques sont réalisées dans 72 % des cas dans la présentation de nouvelles, mais seulement dans 35 % des cas lors de l'interview. En général, l'on peut constater que les taux de réalisation de la liaison variable sont plus élevés ainsi que les types de liaisons variables réalisés plus variés parmi les professionnels de la parole publique que parmi d'autres groupes de locuteurs. Concernant la réalisation de liaisons variables par les enfants, Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 249), faisant la synthèse des résultats de Dugua (2006) ainsi que de Chevrot/Chabanal/Dugua (2007), constatent un taux de réalisation très élevé de 68,2 % (150/220) des contextes permettant la réalisation d'une liaison variable pour la récitation de vers. Pour le contexte de la lecture à voix haute, le taux de réalisation atteint 14,7 % (37/252) des contextes analysés. Concernant le chant d'enfantines par des enfants, Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 256) constatent des « taux de réalisation des liaisons facultatives [...] largement supérieure à ceux relevés en situation informelle chez l'enfant et l'adulte ». Une autre étude qui a pu montrer que les enfants réalisent plus ou moins de liaisons selon la situation de communication (quel que soit leur milieu sociale) est celle de Chabanal/Embarki (2002), dans laquelle quatre situations sont étudiées : un dialogue informel à la base de dénomination d'images, des exercices structuraux sollicitant des productions précises, des évaluations concernant la justesse d'une forme ainsi que le récit d'un poème (cf. Chabanal/Embarki 2002 : 178).

Concernant le groupe des professionnels de la parole publique, Hornsby (2019) suggère une adaptation de la terminologie au temps moderne qui se caractériserait de « twenty-four-hour news media, internet, autocue, downloads, and audiobooks » (Hornsby 2019 : 595) :

[W]e would expect the highest level of engagement with scripted discourse in what we might term *style lu*, in which attention is drawn overtly to the fact that content is written, in order to highlight its seriousness or veracity (as in political speeches), or its literary qualities (as in audiobooks). Pustka's findings suggest important differences between this and Encrevé's *style faussement parlé*, in which the scripted nature of discourse is masked by use of autocue. Encrevé's and Laks and Peuvergne's evidence indicates that liaison rates are higher in *style faussement parlé* than in what we might in turn label *style faussement spontané*, in which politicians, under pressure to respond spontaneously in political interviews or debates, invoke the authority of the written language to suggest their responses are nonetheless considered ones. Finally, there is *style spontané*, in which speech is neither prepared nor scripted.

(Hornsby 2019 : 595)

Cette terminologie adaptée selon Hornsby (2019) comprend donc le *style lu*, le *style faussement parlé*, le *style faussement spontané*, ainsi que le *style spontané*.

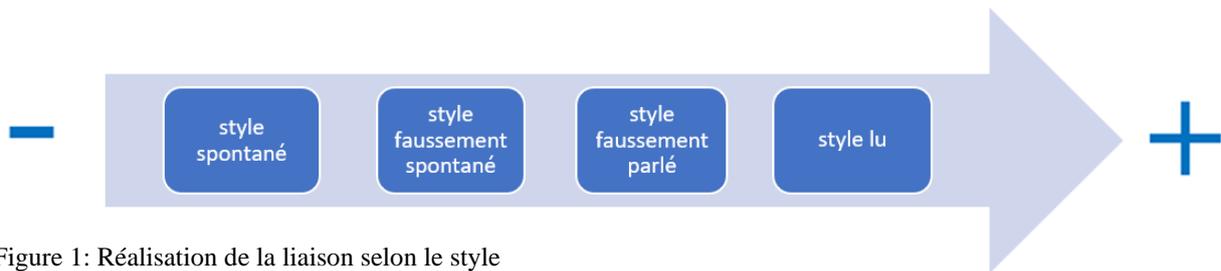


Figure 1: Réalisation de la liaison selon le style

Hornsby (2020 : 198) attribue des situations de communication comme le récit de poèmes, la lecture d'un livre audio ou un discours préparé au *style lu* et constate que l'usage de liaisons très rares ou même archaïques dans ce style peuvent ajouter à l'impression de se retrouver dans un temps passé. Le *style lu* ne cacherait donc pas la nature préparée de son contenu, mais souligne plutôt son caractère sérieux et sa véracité (cf. Hornsby 2019 : 595). En revanche, le *style faussement parlé* cacherait sa nature par l'emploi de dispositifs (p.ex. un téléprompteur) et permettrait ainsi de souligner la crédibilité ou l'autorité d'un message sans qu'un manque de spontanéité, de flexibilité ou de proximité soit transmis. La désignation du prochain style comme *style faussement spontané* s'adresse entre autre à des situations comme celle d'un homme ou d'une femme politique réagissant spontanément pendant un débat ou une interview. Dernièrement, c'est le *style spontané* qui désigne des situations de communications privées, non préparées (cf. Hornsby 2020 : 200).

Concernant notre étude, cela nous amène aux conclusions suivantes : Tandis que nous attribuerions nos enregistrements de chansons enfantines et de comptines au *style lu* due à la ressemblance aux contextes de la récitation de vers ainsi que de la lecture de livres audio, l'enregistrement d'une chanson doit tout de même transmettre une certaine légèreté et joie. Cela approche l'interprétation d'enfantines du moins légèrement du *style faussement parlé* puisque c'est bien celui-ci qui essaye d'éviter de donner l'impression d'un manque de spontanéité ou de flexibilité. Pour conclure, nous nous attendons, correspondant au positionnement des

enregistrements de chansons et de comptines entre le *style lu* et le *style faussement parlé*, à trouver des taux de réalisation de liaisons variables élevés ainsi qu'à des réalisations de liaisons variables considérées comme rares.

2.4.2 Le sexe des locuteurs

Une des variables les plus importantes dans de nombreuses recherches sociolinguistiques est celle du genre. En général, l'on s'attend, conformément au concept du *Sociolinguistic Gender Pattern* (= SGP), que les femmes aient plus tendance que les hommes à utiliser des formes linguistiques prestigieuses et conformes à la norme. Ce phénomène, pour la première fois articulé par Trudgill (1974a, 1974b)¹¹, paraît indépendant d'autres facteurs sociolinguistiques comme la situation de communication ou la classe sociale:

In all the cases so far examined, it has been shown that, allowing for other factors such as social class, ethnic group and age, women consistently use forms which more closely approach those of the standard variety of the prestige accent than those used by men.

Trudgill (1974b : 85)

À cela s'ajoute le *gender paradox*, une notion décrite par Labov (2001 : 293) de la manière suivante : « Women conform more closely than men to sociolinguistic norms that are overtly prescribed, but conform less than men when they are not ». Cela mène au phénomène que les femmes s'adaptent plutôt à la norme que les hommes quand il n'y a pas de changement en cours. Toutefois, dans le cas de changement en cours, ce sont les femmes qui ont plus tendance que les hommes à utiliser les nouvelles variantes (cf. Hornsby 2020 : 126). Selon Hornsby (2020), la raison serait la suivante:

Women's greater receptivity of outside forms [...] has been explained by terms of gender-based differences in social network structures, those of women being typically wider and more loose-knit than those of men, by virtue of having a generally more diversified set of roles.

(Hornsby 2020 : 177)

Pour le cas de la liaison, Durand/Laks/Lyche (2009a) concluent à la base des données du projet PFC que la variable du genre pourrait avoir, dans une moindre proportion, une influence sur la réalisation de la liaison (cf. Durand/Laks/Lyche 2009a : 253). Un exemple pour une telle

¹¹ L'étude de Trudgill (1974a), se concentrant sur le comportement linguistique d'hommes et de femmes originaire de Norwich, Angleterre, a prouvé pour la première fois l'existence de dit *covert prestige* d'une variété non-standard. Parlant de « hidden values associated with non-standard speech », Trudgill (1974a : 183) a donc découvert l'existence d'associations positives (masculinité, force) envers une variété non-standard pour un certain groupe de locuteurs (ici : les hommes appartenant à la classe ouvrière).

influence constituerait le groupe des locuteurs provenant du Languedoc, parmi lequel, dans le contexte de liaisons avec M1 polysyllabique, les femmes réaliseraient 25 % tandis que les hommes ne réaliseraient que 12 % des liaisons possibles (cf. Durand/Laks/Lyche 2009a : 278). Ce résultat semble donc en accord avec l'observation que les femmes se serviraient plutôt que les hommes de formes linguistiques prestigieuses pour se rapprocher de la norme (cf. Durand/Laks/Lyche 2009a : 278-279). Pourtant, pour d'autres groupes, comme pour celui du Pays basque¹², aucune différence significative concernant le comportement linguistique entre les hommes et les femmes a pu être trouvée (Durand/Laks/Lyche 2009a : 253). C'est ainsi qu'à un moment ultérieure, Durand et al. (2011) constatent ne pas avoir trouvé de différences significatives liées au facteur du genre des locuteurs : « Toutes nos interrogations globales sur les liaisons, à ce jour, ne laissant apparaître aucune différence statistiquement significative entre les taux de liaisons réalisés par les hommes et les femmes » (Durand et al. 2011 : 128). D'autres études observant l'influence du genre sur la réalisation de la liaison sont celles de Malécot (1975), Ashby (1981), De Jong (1994), Ranson (2008), Eychenne (2009), ou bien Meinschaeffer/Bonifer/Frisch (2015). Tandis que les résultats de Malécot (1975 : 169) correspondent au SGP puisque les liaisons sont en général plus souvent réalisées par les femmes (67 %) que par les hommes (62 %), ces chiffres sont renversés dans Ashby (1981 : 50), avec 36 % des liaisons variables réalisées par le groupe des hommes et 32 % par le groupe des femmes.¹³ Encore, les résultats de De Jong (1994), d'Eychenne (2009) ainsi que de Meinschaeffer/Bonifer/Frisch (2015) correspondent au concept du SGP. Ranson (2008), quant à elle, n'a pas pu confirmer l'existence d'une différence significative dans la réalisation de liaisons variables selon le genre. Finalement, Hornsby (2020 : 160-161), se référant au *Four Cities Project*, résume que la différence globale selon le genre, avec les femmes menant les hommes, serait de 3,5 % pour le *style lu* et de 3,2 % pour l'interview. Seul dans la ville de Strasbourg, les résultats seraient inversés avec un taux de réalisation de liaisons variables de 39,6 % pour les hommes et 35,9 % pour les femmes au *style lu*. Globalement, ces chiffres semblent donc en accord avec le concept du SGP. Pourtant, Hornsby (2020 : 161) offre une autre explication pour la différence observée entre les genres : le niveau d'éducation (Hornsby 2020 : 161). Selon Hornsby (2020), ces résultats semblablement en accord avec le SGP, seraient

¹² Parmi les locuteurs provenant du Pays basque, 68 % des femmes et 62 % des hommes réalisent la liaison après M1 monosyllabique tandis que 14 % des femmes et 10 % des hommes réalisent la liaison après M1 polysyllabiques (Durand/Laks/Lyche 2009a : 253).

¹³ Le corpus de Ashby (1981) se constitue de seulement deux locuteurs par groupe – en tout seize – ce qui peut influencer l'interprétation ainsi que la pertinence des résultats.

liés au fait que la situation de l'interview aurait rappelé un teste à l'école, un domaine dans lequel les filles auraient tendance à être à la tête des garçons (cf. Hornsby 2020 : 161) :

[W]e suspect that the clear correlations observed [...] can be largely attributed to the setting and the context of the interview, which were likely to have recalled a classroom test conducted by a teacher, favouring the more academically oriented [...] pupils.

Hornsby (2020 : 164)

Concernant la réalisation de liaisons variables dans les chansons enfantines analysées par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 254), les filles ont avec 55 % (98/177) plus tendance à réaliser des liaisons variables que les garçons, qui, quant à eux, réalisent les liaisons variables dans 49 % (24/49) des contextes. Pourtant, comme le remarquent Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), ces chiffres ne sont pas significatifs.

Cependant, une image plus claire se dessine en se tournant vers un groupe bien spécifique de locuteurs : les professionnels de la parole publique (cf. Encrevé 1988 : 55). Ce groupe constitue un cas spécial qui ne correspond pas forcément aux tendances décrites auparavant et pour lequel le facteur du genre semble jouer un rôle important. C'est ainsi que Laks/Peuvergne (2017), analysant le comportement linguistique d'hommes et de femmes politiques dans un style plus formel (discours) ainsi qu'un style moins formel (interview), constatent que les femmes utilisent entre 4 % et 8 % moins de liaisons variables que les hommes, peu importe quel que soit le style étudié (cf. Laks/Peuvergne 2017 : 66). Cela signifie que les locuteurs féminins de ce groupe ne correspondent pas au phénomène sociolinguistique du SGP, mais au dit *gender paradox* adressé auparavant. Hornsby (2020) ajoute comme explication que les femmes politiques auraient moins l'habitude de signaler leur autorité verbalement : « One consequence of relative inexperience at the highest level is that women are considerably less likely than men to be required to demonstrate the authority of office » (Hornsby 2020 : 178).

Les femmes et hommes politiques appartiennent donc au groupe des professionnels de la parole publique, mais il ne sont pas les seuls. Encrevé (1988) définit ce groupe de locuteurs de la façon suivante : « Par professionnels de la parole publique nous entendons toutes les catégories de locuteurs dont la profession implique régulièrement la prise de parole en public » (Encrevé 1988 : 76 fn). Les chefs de syndicats, les journalistes, les avocats ainsi que les annonceurs-présentateurs de radio ou de télévision font donc aussi partie de ce groupe. Toutefois, les enseignants sont exclus due à la relation spécifique avec un public plutôt jeune ainsi que leur rôle d'enseigner la norme écrite (cf. Encrevé 1988 : 77). L'on peut donc se poser la question de savoir si les locuteurs de notre corpus appartiennent au groupe des professionnels

de la parole publique selon Encrevé (1988) ou pas. Un argument pour l'appartenance à ce groupe serait le contact régulier avec un grand public à travers le chant et les enregistrements de chansons et de comptines. Pourtant, ce public consiste surtout d'enfants, ce qui pourrait rappeler le statut de l'enseignant, intentionnellement exclu du groupe des professionnels de la parole publique.

Pour conclure, les analyses de l'influence du facteur du genre sur la (non)-réalisation de la liaison variable ont parfois produit des résultats contradictoires. D'une part, le SGP a pu être confirmé dans certaines études, mais pas dans d'autres et dans le cas qu'une différence entre les genres a pu être trouvée, le seuil de significativité n'est pas forcément atteint. De plus, quand on se tourne vers le groupe des professionnels de la parole publique, les femmes semblent même dévier le SGP en correspondant au dit *gender paradox*, ce qui souligne encore la complexité du sujet. Nos résultats selon le genre de nos locuteurs seront présentés et discutés dans le chapitre 4.2.1. Maintenant, nous voulons nous tourner vers un autre facteur ayant une influence sur la réalisation de la liaison variable : la classe sociale.

2.4.3 La classe sociale

L'idée d'une corrélation entre la classe sociale et le langage utilisé existe depuis longtemps. Déjà Delattre ([1955] 1966c) remarque que la classe sociale – ici manifeste dans l'opposition d'un journaliste à un ouvrier – influencerait le taux de réalisation de la liaison variable :

A mesure que l'on s'éloigne de cette classe [la plus cultivée], le nombre de liaisons diminue; certaines liaisons qui sont à la frontière des obligatoires et des facultatives, sont presque toujours observées par les uns et presque jamais par les autres. Pour *C'est un vieux clou*, un journaliste dirait naturellement [se toẽ vjø klu], un ouvrier [se oẽ vjø klu].

(Delattre [1955] 1966c : 58)

Tandis que ce type d'assertion typique des ouvrages prescriptifs, normatifs ou didactiques, repose surtout sur des intuitions du côté d'un auteur respectif, c'est avec l'émergence de la sociolinguistique que ce genre d'affirmation peut être étudié plus profondément. Les études empiriques pertinentes pour notre contexte de recherche, visant la corrélation entre la classe sociale et la réalisation de la liaison, sont les suivantes :

Pour le groupe des adultes, ce sont surtout Ashby (1981) ainsi que De Jong (1994) qui ont trouvé que le milieu social d'origine influencerait le taux de réalisation de la liaison variable. C'est ainsi que les locuteurs enregistrés à Orléans en 1969 lors d'une interview guidée par de

Jong (1994) et appartenant à la *upper middle class* réalisent 61,6 % des liaisons possibles tandis que les membres de la *lower working class* réalisent seulement 29,6 % des liaisons possibles (cf. synthèse faite par Armstrong 2001 : 190-192). De plus, l'influence décrite du facteur de la classe sociale semble aussi valoir pour les enfants (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 248 se référant à Nardy 2008 et Chevrot/Nardy/Barbu 2011). Toujours est-il que l'influence de la classe sociale semble restreinte à certains contextes. C'est ainsi que la liaison après la forme *est* du verbe être semble corrélérer avec la classe sociale, tandis que la liaison après *suis* n'est pas sensible à la variable cité (cf. Eychenne et al. 2014 : 37 se référant aux résultats de De Jong 1994), ce qui s'expliquerait par le facteur de la fréquence d'occurrence des mots liaisonnants. En revanche, Durand et al. (2011: 128), quant à eux, analysent les données du projet PFC et ne trouvent pas de corrélation significative entre les taux de liaisons variables et le niveau d'éducation des locuteurs. Dans Mallet (2008) ainsi que Meinschaeffer/Bonifer/Frisch (2015) les attentes sont même renversées (cf. Hornsby 2020 : 134 pour une synthèse détaillée). Hornsby (2020), se référant aux études citées ainsi qu'à son *Four Cities Project*, dans lequel il analyse les taux de liaison selon différents types d'écoles, conclue que la corrélation entre la classe sociale et la réalisation de la liaison semble peu systématique, ce qui serait surprenant considérant la relation étroite entre le phénomène de la liaison et un langage soutenu : « The lack of any systematic pattern for liaison and social class, or proxies such as education or profession, is [...] puzzling given the close association between liaison and elevated speech » (Hornsby 2020 : 140).

Pour conclure, les résultats d'études sociolinguistiques soutiennent seulement en partie les intuitions décrites concernant l'influence de la classe sociale sur la réalisation de la liaison. Malheureusement, il sera impossible de placer nos résultats parmi ceux d'autres études puisque nous manquons l'information nécessaire du statut social de nos locuteurs. Dans le prochain sous-chapitre, nous voulons nous tourner vers l'aspect de la graphie ainsi que les liaisons non-enchaînées.

2.4.4 La graphie : les liaisons non-enchaînées

À part les variables déjà traitées, il y en a encore d'autres qui influencent la (non-)réalisation de la liaison variable, par exemple la graphie. C'est ainsi que Pustka (2007) souligne l'importance de la graphie en rappelant son influence potentielle sur le comportement linguistique : « La présence optique de la forme graphique peut [...] mener à des prononciations

qui n'ont jamais lieu en parole spontanée, par exemple dans la lecture de [...] *épée* [epeə] pour [epe] [...] et *gnôle* [gnɔlə] pour [nɔlə] » (Pustka 2007 : 30).

Un type de liaison qui a révélé l'importance potentielle de la graphie est la liaison non-enchaînée. Bien que d'autres auteurs aient adressé la liaison sans enchaînement avant lui, c'est bien Encrevé (1988) qui est le premier à se concentrer de manière intensive sur ce phénomène en analysant des discours politiques (cf. Pustka 2023 : 36). C'est ainsi que les sujets observés par Encrevé (1988), 25 figures de la politique françaises enregistrées à l'occasion de débats télévisés ou de conférences de presse dans les années 1978-1981, réalisent environ 14 % des liaisons variables sans enchaînement. Encrevé (1988 : 272) essaye d'expliquer ce phénomène par la durée d'éducation formelle des individus respectifs puisque celle-ci aurait influencé la prononciation en direction de la norme écrite. De plus, les dites liaisons sans enchaînement augmenteraient la clarté ou bien la compréhensibilité des énoncés. La base de ces hypothèses est le dit *effet Buben* (cf. Buben 1935) ou bien l'impact que l'orthographe puisse avoir sur la prononciation. Travaillant avec un corpus de discours politiques datant de 1999-2015 et se référant à Encrevé (1988), Laks/Peuvergne (2017 : 62-63) résument que le non-enchaînement aurait été plutôt rare avant 1978, mais qu'il s'agirait d'un phénomène assez fréquent dans les années 1978 à 1981. Tandis que le taux de liaisons variables réalisées sans enchaînement aurait été de moins de 5 % avant 1958, ce chiffre aurait grimpé à 10 % dans les deux décennies à venir, pour atteindre un pic entre 12 et 13 % en 1981.¹⁴ Pourtant, ce phénomène ne se serait pas installé et le nombre de liaisons variables réalisées sans enchaînement aurait diminué jusqu'à ce qu'il soit, de nos jours, considéré « comme purement erratique » (Laks/Peuvergne 2017 : 63). En somme, il s'agit donc d'un phénomène restreint à un groupe très précis de locuteurs : les hommes politiques d'une certaine période. Avec d'autres groupes de locuteurs, même le groupe des professionnels de la parole publique, ce type de liaison semble négligeable. Pour le projet PFC, il s'agit d'un taux de 0,35 % (Durand et al. 2011 : 114) des liaisons réalisées sans enchaînement, pour le *Four Cities Project*, ce chiffre remonte à 1,35 % (cf. Hornsby 2020 : 181) et dans Pustka/Chalier/Jansen (2017), aucune liaison sans enchaînement est prononcée par les journalistes de télévision. Finalement, dans son analyse d'un corpus se composant de 13 livres audio publiés entre 2006 et 2014 et se basant sur des romans écrits entre le XIX^e et le XXI^e siècle, Pustka (2023 : 41) affirme que 0,3 % (105) des liaisons sont réalisées sans enchaînement. Comparable à son argumentation lors de l'emploi de

¹⁴ Encrevé (1988) parle de 13,3 % tandis que Laks/Peuvergne (2017) parlent de 12,6 % des liaisons variables réalisées sans enchaînement en 1981.

la liaison variable, Hornsby (2020) considère la réalisation de liaisons sans enchaînement comme une stratégie rhétorique employée par les élites :

[*Liaison sans enchaînement*] is more likely a strategy of distinction, employed by privileged users to accentuate rather than reduce the gap between scripted and unscripted speech, and thereby lay claim to the authority associated with the written word.

(Hornsby 2020 : 181)

Selon Pustka (2023 : 41), l'argumentation de Hornsby (2020) serait soutenue par le fait que les liaisons sans enchaînement dans les livres audio se réaliseraient surtout dans des passages narratifs (100/105), la raison derrière la réalisation de la liaison sans enchaînement étant donc l'autorité du mot écrit se reflétant dans le choix d'un style que Hornsby (2020 : 198-200) dénomme *style lu*. À part cela, Pustka (2023 : 42) constate aussi l'importance des idiolectes par rapport à la réalisation de liaisons sans enchaînement puisque 67 % des liaisons sans enchaînement réalisées dans son corpus le sont par une même lectrice et que huit autres lecteurs ne prononceraient aucune liaison sans enchaînement. De même, ce résultat correspond aux grandes différences idiolectales entre hommes politiques trouvées par Encrevé (1988). Concernant le genre de l'enfantine, Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 249) précisent un autre point de vue en posant la question « de savoir si la transmission des liaisons s'effectue à travers des formes figées sans le support de l'écrit ». Ce, puisqu'ils considèrent les enfantines, comme « des discours mémorisés puis récités » (*ibid.*). Ils ajoutent que les enfantines seraient, contrairement aux poèmes, transmises « sans l'intermédiaire d'un support écrit [...] [et] [...] ne font pas l'objet de règles explicites de prononciation comme c'est le cas pour la liaison et le schwa en matière de diction poétique » (*ibid.*).¹⁵

En somme, les liaisons sans enchaînement semblent être un phénomène restreint au discours politiques d'une période bien précise. Tandis que certains pensent qu'il s'agit d'un phénomène d'hypercorrection (*cf.* Laks/Peuvergne 2017), d'autres ajoutent l'aspect d'une « mise en scène » se basant sur l'autorité du mot écrit (*cf.* Pustka 2023 : 46). De plus, et ce semble clair, il s'agit d'un « phénomène extrêmement rare » Pustka (2023 : 33), ce qui résulte en général dans des taux de réalisation extrêmement bas. Pour le cas de notre étude, nous verrons par la suite que notre hypothèse, selon laquelle nous nous attendions à trouver des liaisons non-enchaînées due

¹⁵ Ce point de vue est aussi soutenu par Dell (1989), qui se consacre à formuler les règles pour la réalisation ou l'effacement du schwa (= e muet) dans les chansons pour enfants. Il constate que dans les chansons l'on trouve « à chaque instant des prononciations qui ne sont pas admises dans la conversation (ni même dans la diction des vers classiques) » (Dell 1989 : 123).

à l'influence de la graphie sous forme de livres d'accompagnement des enregistrements, ne s'avèrera pas (*cf.* 4.1.4).

2.4.5 L'âge : un changement en cours

En général, comme nous allons voir plus en détail dans ce chapitre, l'âge semble être l'un des facteurs ayant une influence importante sur la réalisation de la liaison variable. C'est ainsi que le consensus dans la littérature semble clairement soutenir le fait que les locuteurs plus âgés réalisent plus de liaisons variables que les locuteurs plus jeunes (Ashby 1981, Léon 1992, Léon 1993, De Jong 1994, Mallet 2008, Ranson 2008, Durand/Laks/Lyche 2009a, Eychenne 2009, Pustka 2009, etc.). À l'inverse, l'on trouve aussi certains résultats contradictoires, comme celui de Malécot (1975), où le groupe des jeunes parisiens appartenant à la classe supérieure montre le plus haut taux de liaisons variables réalisées. Pourtant, comme le remarque Hornsby (2020 : 139), ce résultat peut probablement être attribué au nombre réduit de participants. En ce qui concerne le nombre de participants, c'est le projet PFC qui semble être le plus fiable. C'est ainsi que Durand/Laks/Lyche (2009a : 253) ont pu montrer que 19 % des locuteurs de plus de 60 ans, contrairement au 9 % des locuteurs de moins de 40 ans, réalisent les liaisons variables après des mots polysyllabiques.

En effet, ce sont aussi les études citées qui ont pu montrer que de nombreux contextes de liaison, précédemment considérés comme obligatoires, doivent de nos jours être considérés comme variables, un exemple étant la liaison après adjectif, préposition ou adverbe monosyllabique (pour une synthèse détaillée voir Hornsby 2020 : 150-152). Cette évolution peut être interprétée comme un changement en direction d'une réduction de l'emploi de la liaison variable selon l'âge (*cf.* Gadet ²2007 : 23). Tandis que Hornsby (2020 : 140) se demande si les résultats obtenus doivent être interprétés dans le sens d'un changement en cours ou comme un changement de comportement linguistique en vieillissant, Coutanson/Badin (2021) constatent clairement, du moins pour le groupe des chanteurs francophones, que les données démontrent l'existence d'un changement en cours. Pour leur corpus de hits francophones, Coutanson/Badin (2021 : 142) constatent donc « une diminution du taux de liaisons visible » et interprètent la chute de 33 % du taux de réalisation de liaisons variables entre la première et la dernière décennie analysée (51 % des liaisons variables réalisées entre 1956-1966 comparé à 18 % réalisées entre 2007-2017), se rapprochant des taux typiques de la langue quotidienne, dans le sens « d'un alignement progressif de la langue chantée sur la langue parlée, passant de la

distance à la proximité » (Coutanson/Badin 2021 : 142-143). De même, Laks/Peuvergne (2017), analysant le comportement linguistique d'hommes et de femmes politiques regroupés en trois tranches d'âge (ceux nés avant la 2^{ème} guerre mondiale et ceux nés pendant la 4^{ème} ou la 5^{ème} république française) et enregistrés lors de discours ou d'interviews entre 1999 et 2015, constatent un changement en cours pour le cas de la liaison variable. C'est ainsi que les chercheurs parlent de « l'existence de dynamiques plus fortes et de tendances beaucoup plus abruptes » qu'ils pensaient trouver (Laks/Peuvergne 2017 : 65). Considérant les taux globaux de réalisation de la liaison, Laks/Peuvergne (2017 : 65) constatent une chute de 9 % pour les groupes de locuteurs séparés d'une différence d'âge de seulement 30 ans. De plus, les chercheurs dessinent une image plus nuancée de l'évolution de la liaison selon l'âge en traitant les cas de la liaison obligatoire et celui de la liaison variable comme « deux phénomènes nettement distincts » (Laks/Peuvergne 2017 : 55). D'un côté, ils constatent pour la liaison obligatoire une stabilité des taux de réalisation dans les alentours de 56 % entre 1911 et 2015 ainsi qu'une invariabilité socio-stylistique (cf. Laks/Peuvergne 2017 : 62, 67). D'un autre côté, un changement en cours est constaté pour le cas de la liaison variable, ce spécialement concernant un nombre réduit de mots fréquents comme *pas* ou *mais* (cf. Laks/Peuvergne 2017 : 55, 70). Pour l'adverbe monosyllabique *pas*, Laks/Peuvergne (2017 : 69) constatent même une « évolution brutale vers la non-liaison » avec une véritable chute dans les taux de réalisation (21 % de la première génération à 12 % dans les productions de la troisième génération). Pour le groupe des adverbes monosyllabiques en général, Laks/Peuvergne (2017) observent une chute des taux de réalisation de 48 % à 30 % de la première à la troisième génération. Pour les adverbes polysyllabiques, les taux correspondants sont 17 % et 4 %. En revanche, la conjonction *quand* semble bouger en direction d'un statut invariable avec une augmentation du taux de réalisation de la première à la troisième génération (93 % vs. 100 %) (cf. Laks/Peuvergne 2017 : 69-70). D'autres chercheurs observant un changement en cours sont Smith (1998, 1999) ainsi que Ashby (2003). Smith (1998, 1999), comparant des enregistrements de présentateurs de France Inter datant des années 1995 et 1996 au corpus d'Ågren des années 1960, constate donc une chute de près de 15 % concernant les taux globaux de réalisation de la liaison variable (61,6 % pour les enregistrements datant des années 1960 et 46,8 % pour les enregistrements des années 1995-1996). De même, Ashby (2003), analysant deux corpus de français parlé enregistrés dans la ville de Tours à l'écart de 20 ans, constate une diminution de 8 % des taux de liaisons variables réalisées (36 % pour les enregistrements datant de 1976 et 28 % pour les enregistrements datant de 1995). Une dernière étude pertinente considérant l'aspect de l'âge d'un autre point de vue est celle de

Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), dans laquelle le chant spontané de plus de 90 chansons enfantines par des enfants âgés de 6 à 11 dans une cour de récréation est analysé. Concernant ces interprétations de chansons enfantines, les chercheurs constatent une différence marginale selon l'âge avec un taux de réalisation de 62 % (99/159) des liaisons variables pour la tranche d'âge de 6 à 8 ans et de 59 % (48/82) pour la tranche d'âge de 8 à 12 ans (*cf.* Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 254) et parlent donc d'une « identité de la réalisation quel que soit l'âge » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 255), ce qui confirmerait l'idée de l'existence d'une « transmission intragénérationnelle » (*ibid.*) des liaisons réalisées lors du chant d'enfantines. De l'idée que les réalisations traduites d'une génération à l'autre conserveraient des réalisations de liaisons variables démodées de nos jours, dérive aussi notre attente de trouver des liaisons variables rares dans l'interprétation des enfantines faisant partie de notre corpus.

En somme, pour le contexte de notre étude, l'idée particulièrement pertinente est donc celle que le changement en cours décrit plus haut se reflèterait dans l'interprétation d'enfantines de la manière à ce que l'interprétation d'enfantines plus anciennes susciterait dans un taux de réalisation de liaisons variables plus important que le chant d'enfantines modernes. Ce puisque la réalisation de la liaison dans les chansons plus récentes devrait aussi refléter un usage moderne de la liaison variable. De plus, l'idée d'une « transmission intragénérationnelle » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 255) conforte notre hypothèse de trouver des réalisations de liaisons variables rares dans notre corpus, surtout lors du chant de chansons enfantines anciennes ou bien traditionnelles.

2.5 Acquisition de la liaison et la liaison dans les chansons (enfantines)

Dans ce chapitre nous nous consacrons tout d'abord à l'acquisition de la liaison ainsi que l'importance du facteur de la fréquence d'occurrence dans ce contexte (*cf.* 2.5.1). Puis, nous allons discuter plus en détail la liaison dans de différents corpus, comprenant plusieurs corpus se concentrant sur le genre de la chanson (*cf.* 2.5.2).

2.5.1 Acquisition de la liaison par les enfants

Selon Wauquier-Gravelines/Braud (2005 : 61-62), l'acquisition de la liaison par les enfants suit un certain ordre, avec la segmentation des mots jouant un rôle important. Les chercheuses proposent le modèle suivant à quatre étapes :

Dans une première étape, qui se localiserait avant l'explosion lexicale vers l'âge de deux ans, la plupart des noms serait accompagnée d'un déterminant. La segmentation des mots composant une phrase n'aurait pas encore eu lieu. C'est pourquoi l'on n'observerait pas de fautes dans la réalisation de la liaison. Dans une deuxième étape, se localisant entre deux et trois ans, vers l'âge de l'explosion lexicale, les enfants commenceraient à segmenter les mots d'une phrase. Cela aurait comme effet que des erreurs pourraient être observées puisqu'un enfant peut bien reconnaître un nom comme indépendant, mais ne pas encore maîtriser la composition de la suite déterminatif + nom suivant. L'occurrence d'erreurs typiques à ce stade a mené Chevrot/Dugua/Fayol (2009) à déduire que certaines structures seraient acquises comme des *expressions figées* ou des *chunks*. Dugua (2006 : 240) donne comme exemple l'erreur « un la lampe » qui démontrerait que la suite *la lampe* aurait été mémorisée comme une expression figée, précédée de l'article indéfini *un*. Dans une troisième étape, qui aurait lieu entre trois et trois ans et demi, l'acquisition de la liaison obligatoire semblerait achevée. Les enfants de cet âge ne feraient pratiquement plus de fautes concernant la réalisation de liaisons obligatoires. En revanche, la quatrième étape, pendant laquelle les enfants acquerraient la liaison variable, aurait tendance à durer de nombreuses années. Se référant à Chevrot/Fayol (2001) ainsi que Bybee (2001a), Wauquier-Gravelines/Braud (2005 : 62) soulignent qu'il semble s'agir d'une acquisition au cas par cas dépendant de la fréquence d'occurrence des différents contextes de liaison variable dans l'input.

Concernant l'acquisition de la liaison obligatoire par les enfants en dessous de six ans, ce sont donc surtout les ouvrages de Wauquier-Gravelines/Braud (2005) ainsi que de Chevrot/Dugua/Fayol (2009) qui semblent pertinents. Cependant, l'acquisition de la liaison variable, surtout par les enfants au-dessus de six ans ainsi que les adolescents, reste peu étudiée. Encore, les rares études sur l'acquisition de la liaison variable ont assez souvent tendance à se concentrer sur des cas, des aspects ou bien des contextes spécifiques. C'est ainsi que Dugua/Baclesse (2014) étudient les effets de fréquence sur l'emploi de la liaison parmi un groupe de jeunes entre neuf et dix ans. Chabanal/Liégois (2014), quant à eux, étudient la liaison dans l'input parental, et Chabanal/Embarki (2002) se concentrent surtout sur la liaison avec les formes *c'est* et *est* du verbe *être*. Une exception constitue l'étude de Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), qui incluent, à part les formes du verbe *être*, aussi d'autres formes verbales, des noms au pluriel ainsi que des mots invariables dans leurs analyses. Ce que toutes ces études ont en commun est qu'elles constatent que la liaison variable est acquise entre l'âge de six et huit ans, en partie encore plus tard, et donc bien après la liaison obligatoire (*cf.* Chevrot/Dugua/Fayol 2005, Wauquier-Gravelines/Braud 2005, Dugua/Baclesse 2014, Soum-Favaro et al. 2014).

L'âge est donc un aspect important dans les analyses de l'acquisition de la liaison variable. Il y a pourtant aussi d'autres facteurs influençant l'acquisition de la liaison variable par les enfants en général ainsi que le moment de son acquisition, ce entre autre le milieu social dans lequel un enfant grandit. L'explication principale pour ce phénomène se trouve dans la fréquence d'occurrence¹⁶ de liaisons variables dans l'input (cf. Chabanal/Embarki 2002, Chevrot/Dugua/Fayol 2005, Nardy 2008, Nardy/Dugua 2011). Chevrot/Dugua/Fayol (2009 : 566) parlent d'un *frequency effect* qui mènerait à l'usage de liaisons correctes dans des contextes précédemment inconnus et expliquent ce phénomène de la façon suivante : Un enfant mémoriserait les liaisons entendues ou énoncées dans son entourage comme des éléments d'un *chunk* ou d'une *expression figée* et formerait des *schémas* à la base de celles-ci. Par la suite, cet enfant appliquerait ces schémas dans de nouveau contextes, ce qui mènerait à la réalisation de liaisons variables dans des contextes précédemment inconnus (Chevrot/Dugua/Fayol 2009 : 592). Toutefois, il ne s'agit pas d'une voie à sens unique, mais plutôt d'un système circulaire, comme nous essayons de montrer par l'illustration suivante :

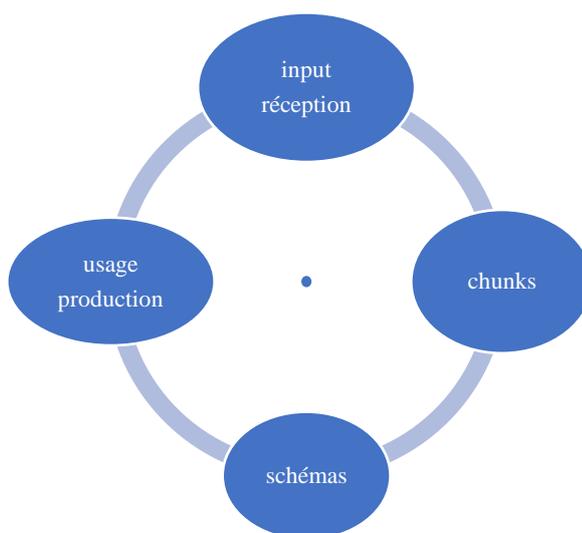


Diagramme 1. Acquisition de la liaison

Au-delà, l'approche décrit du *frequency effect* correspond aussi au concept de Bybee (2005, 2006), selon lequel l'usage, autrement dit l'expérience linguistique, comprenant la production ainsi que la réception, déterminerait la production. L'usage aiderait donc à conceptualiser la grammaire et à former des schèmes tandis que les schèmes formés influenceraient l'usage linguistique d'un locuteur. Cependant, l'on trouve aussi des études qui semblent contredire le

¹⁶ L'idée de la fréquence d'occurrence ne se limite pas à l'acquisition de la liaison, mais peut, comme le font Ritterfeld/Niebuhr-Siebert (2020 : 371) utilisant le terme de la *Nutzungsfrequenz*, être appliquée sur l'apprentissage d'une langue en général.

dit *frequency effect*, l'une étant celle de Clément/Daigneault/Tak (2018) sur l'acquisition de la liaison obligatoire en France et au Québec dans laquelle les chercheuses ne trouvent pas de différences concernant l'âge d'acquisition de la liaison obligatoire bien que l'input dans ces deux pays divergerait. C'est pourquoi elles remettent en question l'importance de la fréquence d'occurrence de liaisons dans l'input pour l'acquisition celle-ci. Toutefois, il faut souligner que cette étude traite uniquement la liaison obligatoire et n'adresse donc pas la question de l'acquisition de la liaison variable.

Pour conclure, c'est bien le concept de la fréquence d'occurrence qui nous a mené à l'idée que la réception régulière de chansons enfantines ainsi que de comptines pourrait avoir une influence positive sur l'acquisition de la liaison. Les aspects de la fréquence de contextes de liaison dans l'input chanté ainsi que du taux de réalisation seront traités dans le chapitre à venir.

2.5.2 Les chansons (enfantines) et la liaison variable

Dans ce sous-chapitre nous voulons présenter plusieurs études se concentrant surtout sur différents genres de chansons afin de faire ressortir le potentiel de la chanson enfantine pour l'acquisition de la liaison variable.

L'étude la plus importante dans ce contexte est probablement celle de Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 240), qui, analysant un corpus de plus de 90 enfantines chantées par des enfants et enregistrées par Chauvin (1999), constatent que 59 % (177/299) des contextes de liaison variable sont réalisés, ce qui impliquerait que les chansons enfantines pourrait être utiles dans l'acquisition de la liaison variable :

Les formes figées institutionnelles (la récitation scolaire) et les formes figées non-institutionnelles (les enfantines) apparaissent [...] comme des supports très favorables à la réalisation des liaisons facultatives et pourraient donc servir de terrain pour son apprentissage.

(Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 252)

Coutanson/Badin (2021), analysant un corpus de hits français publiés entre 1956 et 2017, constatent un taux global de liaisons réalisées de 54,99 % (*cf.* Coutanson/Badin 2021 : 140). Comparant leurs résultats avec les résultats du projet PFC, les chercheuses remarquent que ce chiffre se positionne entre le taux de réalisation pour les conversations entre connaissances (44,11 %) et le taux de réalisation en lecture (62,16 %), ce qui révèle un taux de réalisation élevé pour le genre de la chanson. Concernant la liaison variable, elles remarquent pourtant une chute de 51 % (316/614) des liaisons variables réalisées entre 1956-1966 comparé à 18 %

(145/787) réalisées entre 2007-2017, les taux de réalisation se rapprochant donc de la langue quotidienne (cf. Coutanson/Badin 2021 : 142, Coutanson 2023 : 297). À la base d'un autre corpus, consistant de près de 500 chansons de tradition orale enregistrées dans les années 1960 et faisant partie du fonds Jean Dumas (cf. Coutanson 2023 : 177 -197), les analyses résultent dans un taux de réalisation de liaisons variables de 54 % (2031/3734) (cf. Coutanson 2023 : 263, Coutanson/Badin 2023 : 58). Ce chiffre se trouve donc dans les environs du résultat reporté par Coutanson/Badin (2021) pour la première décennie de hits francophones analysés, mais en dessous du taux de réalisation reporté par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) pour le chant d'enfantines par des enfants. À part l'observation d'une réalisation de liaisons (variables) élevée dans la production de comptines et de chansons, Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) notent aussi une variation à considérer négligeable entre les différentes interprétations d'une même chanson. Selon Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 253), la liaison est « soit toujours réalisée [...], soit jamais », ce qui pourrait être vu comme indice que les enfantines ainsi que les liaisons variables qu'elles contiennent seraient apprises et reproduites comme des formules figées. Ainsi, les enfants produiraient « précocement et uniformément des liaisons facultatives absentes de leurs conversations ordinaires » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 256).

Pour conclure, la chanson enfantine semble être un sol fertile, facilitant l'acquisition de la liaison variable due à une fréquence d'occurrence élevée dans la perception et production de liaisons variables comparé à d'autres situations de communication. C'est aussi pour cela que nous avons choisi d'analyser un corpus se composant de comptines et de chansons pour enfants afin d'arriver à un résultat à la base duquel nous pouvons évaluer le potentiel que ces deux genres puissent avoir pour l'acquisition de la liaison variable. Par la suite, nous voulons présenter nos cinq hypothèses concernant la liaison dans les comptines et chansons pour enfants.

2.6 La liaison et les enfantines : récapitulatif et hypothèses

Le fait que l'on observe de nombreux traits typiquement associés au concept de *distance* dans les deux genres à la base de notre travail (cf. 2.1.2), correspond à l'idée de trouver de nombreuses réalisations de liaisons variables dans l'interprétation des enfantines. Ce puisque la liaison variable, forme grammaticale prestigieuse (cf. 2.3.2) ainsi que plutôt rarement réalisée dans la communication quotidienne (cf. 2.4.1), constitue un marqueur typique de distance. De plus, les chansons enfantines et comptines démontrent des traits (formules, répétitions, rimes,

rythme, mélodie) d'une dite *oralité élaborée*¹⁷, ce qui les approche de la situation de communication du récit de vers, connue depuis longtemps comme la situation d'énonciation produisant le plus haut taux de réalisation de liaisons variables (cf. Delattre [1947] 1966a : 40).

Cela nous amène à notre **première hypothèse**, selon laquelle nous nous attendions – comparable au contexte du récit de poèmes – à trouver de nombreuses réalisations de liaisons variables ainsi que des réalisations de liaisons variables très rares dans les enregistrements professionnels de chansons enfantines et de comptines. Cela implique un manque d'adaptation au niveau langagier des enfants auxquels s'adressent les chansons et comptines et donc un manque de simplification comme le revendiquerait le concept du CDS (cf. 2.1.1).

Ce qui nous éloigne encore plus des caractéristiques typiques du CDS est le fait que les chansons pour enfants et comptines à la base de notre travail sont accompagnées d'une série de livres comprenant les paroles, ce qui pourrait augmenter l'influence de la graphie. En général, l'influence de la graphie sur la réalisation de la liaison variable a déjà été montrée pour certaines situations de communication, comme la lecture à voix haute ou le discours public (cf. Encrevé 1988, Durand/Lyche 2008). Surtout pour le contexte du discours politique (cf. Encrevé 1988), un phénomène fortement lié à la graphie a pu être observé, ce la réalisation de dites liaisons non-enchaînées. Pustka (2007 : 30) constate même que la graphie résulterait dans des prononciations qui n'ont jamais lieu en parole spontanée. Nous nous attendions donc, et cela constitue notre **deuxième hypothèse**, à trouver des réalisations de liaisons non-enchaînées dans nos enregistrements professionnels de chansons enfantines et de comptines.

En outre, l'influence de la graphie ainsi que d'autres facteurs comme la facilitation de l'articulation, des raisons sur le plan sonore, le souhait d'éviter les *hiatus* ou bien la morphologie peuvent mener à des insertions de sons, dites épenthèses (cf. Pustka ²2016 : 152, 167). C'est ainsi que nous trouvons l'insertion d'un /t/ pour des raisons morphologiques dans la chanson enfantine *Malbrough s'en va-t-en guerre* (cf. Pustka ²2016 : 169). Encore, les liaisons dites épenthétiques, aussi considérées comme erratiques ou interdites dans d'autres contextes, étaient déjà décrites comme réalisables par Delattre ([1955] 1966c : 59) pour les contextes du théâtre classique ainsi que le récit des vers. Pustka (2015 : 200), pour le contexte des livres audio, parle de « cas de réalisation inattendue ». Nous nous attendions donc, et cela

¹⁷ Koch/Oesterreicher (1985 : 30) parlent de *elaborierte Mündlichkeit*, un concept qui se caractériserait par l'emploi de formules, de répétitions, de rimes, de rythme et de mélodie, ce qui donnerait des qualités esthétiques aux chansons et aiderait leur mémorisation.

constitue notre **troisième hypothèse**, à des réalisations de liaisons épenthétiques dans nos enregistrements professionnels de chansons enfantines et de comptines.

D'autre part, nous nous attendions, suivant les idées du CDS, qui peut aussi être mis en relation avec la théorie de l'*audience design* (cf. Bell 1984), selon laquelle un locuteur essaierait de se rapprocher stylistiquement de son audience, à trouver moins de liaisons variables réalisées dans les comptines que dans les chansons pour enfants. La raison pour cette **quatrième hypothèse** est, comme nous l'avons déjà mentionné, que l'audience cible des comptines a tendance à être plus jeune que celle des chansons enfantines. Si l'on s'attend donc à une orientation vers les compétences langagières des enfants auxquels s'adressent les chansons et comptines, l'on pourrait aussi s'attendre à un taux de réalisation réduit de liaisons variables dans les comptines comparé aux chansons pour enfants, ce aussi puisque la maîtrise de la liaison variable semble fortement liée à l'âge de scolarisation (cf. Wauquier-Gravelines/Braud 2005). De plus, ce sont surtout les comptines, contrairement aux chansons enfantines, qui s'approchent d'une interaction entre locuteurs, utilisant entre autre des gestuelles, tandis que les chansons ressemblent le plus souvent à des monologues ou formules figées, apprises par cœur.

À cela s'ajoute notre **cinquième** et dernière **hypothèse**, selon laquelle nous nous attendions à trouver un taux de réalisation de liaisons variables réduit dans les chansons enfantines et comptines contemporaines, comparé à celles que l'on pourrait définir comme traditionnelles ou plutôt anciennes. Cette hypothèse se base sur l'observation générale, dans le sens d'une évolution de la langue française, que la réalisation de la liaison variable serait en déclin. Cela correspond aussi à la tendance observée que des locuteurs jeunes réalisent moins de liaisons variables que des locuteurs plus âgés (cf. 2.4.5). L'on pourrait donc aussi baser cette dernière hypothèse sur l'influence d'une variation générationnelle.

Pour conclure, nous nous attendions à trouver du moins certains traits typiques du concept du CDS dans nos enregistrements d'enfantines. Ce entre autre l'emploi d'une articulation spécialement claire, résultant dans un manque de cas d'incertitudes dans le codage de nos enregistrements (cf. 3.2.2), l'utilisation de répétitions ainsi que, pour le genre de la comptine, une certaine simplicité, se reflétant dans un nombre réduit de liaisons variables réalisées comparé à la chanson enfantine. Nous nous attendons aussi à ce que le genre de la comptine avec ses structures grammaticales faciles et son vocabulaire adapté aux compétences de son groupe cible, respecte davantage les caractéristiques principales du concept du CDS que les chansons pour enfants. En revanche, nous nous attendions à un taux de réalisation élevé de liaisons variables dans les chansons, même dans des contextes rares, puisque celles-ci

ressemblent assez fréquemment à des courtes histoires ou monologues appris par cœur ayant pour avantage d'offrir un langage riche et complexe, associé à un niveau d'éducation élevé, que l'on ne rencontrera sans doute pas dans le quotidien. Finalement, nous nous attendions à trouver une différence entre les taux de réalisation de la liaison variable selon les époques de parution des chansons et comptines à la base de notre travail. Avant de nous tourner vers la présentation et la discussion de nos résultats, nous voulons maintenant parler de la méthode choisie ainsi qu'adresser le choix ainsi que la constitution de notre corpus de manière détaillée.

3. Méthode

Afin d'analyser le phénomène de la liaison dans les comptines et chansons pour enfants, une préparation de notre corpus auditif était nécessaire. La méthode appliquée était celle utilisée dans le projet PFC (*cf.* Durand/Laks/Lyche 2009b). Dans ce chapitre, nous voulons d'abord présenter notre corpus (*cf.* 3.2.1-3.2.4). Puis, la transcription des chansons et comptines, le codage ainsi que l'analyse des données seront adressés (*cf.* 3.2.1-3.2.3).

3.1. Corpus

Dans ce sous-chapitre, nous voulons adresser les critères de choix pertinents pour la constitution de notre corpus (*cf.* 3.1.1) avant de décrire les CDs ainsi que la série de livres accompagnant les enregistrements à la base de nos analyses (*cf.* 3.1.2). Puis, nous adresserons les aspects de l'époque de parution des comptines et chansons enfantines (*cf.* 3.1.3) ainsi que de l'âge des chanteurs (*cf.* 3.1.4).

3.1.1 Choix du corpus

Les critères de choix principaux avant la constitution de notre corpus étaient que celui-ci se compose d'un input linguistique représentatif du genre des comptines et chansons enfantines et qu'il s'agisse d'enregistrements professionnels de chansons et de comptines connues ainsi qu'accessibles à un grand public. Concernant le critère d'enregistrements professionnels, l'idée était que celui-ci garantirait une qualité sonore facilitant le travail avec les fichiers audio (transcription, codage) due à une réduction attendue de cas d'incertitudes. À part cela, la comparaison avec d'autres corpus se concentrant sur des enregistrements de professionnels de

la parole publique serait plus facilement possible. En outre, le fait que notre corpus se constitue d'enregistrements professionnels réalisés indépendamment d'études linguistiques implique l'avantage d'éviter le dit *observer's paradox*,¹⁸ autrement dit l'influence non-intentionnelle que la simple présence d'un observateur puisse avoir sur le comportement linguistique d'un locuteur. En même temps, l'on peut questionner la « naturalité » de nos données puisque l'enregistrement implique la possibilité de préparer et de répéter un enregistrement tant qu'on veut. Pustka (2017 : 193) discute cette question parlant de la « naturalité respective » de corpus préparés et lus par des professionnels de la parole publique en comparaison avec des corpus conçus de manière pertinente d'un point de vue linguistique, lus par des non-professionnels de la parole publique.

Comparé à d'autres corpus oraux (*cf.* Ågren 1973, Encrevé 1988, Mallet 2008, Pustka 2015, etc.), le nôtre semble plutôt restreint en ce qui concerne sa durée. Pourtant, les CDs à la base de notre travail comprennent tout de même 90 chansons pour enfants d'une durée de deux heures et 27 minutes ainsi que 47 comptines d'une durée de 41 minutes. En tout, cela mène à un corpus d'une durée de trois heures et huit minutes comprenant 131 comptines et chansons enfantines.

En ce qui concerne la situation d'énonciation, ce sont probablement les corpus analysés par Coutanson (2023) ainsi que Coutanson/Badin (2021, 2023, 2024) qui ressemblent le plus au nôtre. Il s'agit d'un côté d'un corpus se composant de hits francophones publiés entre 1956 et 2017 (*cf.* Coutanson 2023 : 197-202) et d'un autre côté d'un grand nombre de chansons traditionnelles enregistrées dans les années 1960 et faisant partie du fonds Jean Dumas (*cf.* Coutanson 2023 : 177-197). Toutefois, les chansons analysées par Coutanson (2023) ainsi que Coutanson/Badin (2021, 2023, 2024) ne sont ni des comptines ni des chansons enfantines. En revanche, un corpus se composant d'enfantines chantées ou bien récitées est celui recueilli par Chauvin (1999), formant la base des analyses de Nardy/Chevrot/Chauvin (2014). Le fait qu'il ne s'agisse pas d'enregistrements de chanteurs professionnels, mais de productions spontanées par des enfants, est probablement le facteur majeur qui distingue ce corpus du nôtre. De plus, un autre corpus avec lequel on pourrait apercevoir une certaine ressemblance est celui de Pustka (2015), portant sur des livres audio pour enfants et parlant donc de la lecture à voix haute de textes écrits dans les médias de masse. D'un côté, nos genres ne sont évidemment pas les mêmes, Pustka (2015) étudie des livres audio pour enfants tandis que nous nous concentrons

¹⁸ Labov (1972 : 209) définit le phénomène du *paradoxe de l'observateur* de la manière suivante : « The aim of linguistic research in the community must be to find out how people talk when they are not being systematically observed; yet we can only obtain this data by systematic observation ».

sur des comptines et chansons enfantines. D'un autre côté, les locuteurs sont dans les deux cas du moins proche d'être des professionnels de la parole publique et le groupe cible principal est celui de l'enfant. De plus, notre corpus de comptines et de chansons est accompagné d'une série de livres et, comme nous allons voir par la suite, les chansons enfantines semblent avoir tendance à être reproduites comme des récits ou bien des monologues figés.

Dans l'ensemble, nous avons trouvé aucun corpus partageant toutes les caractéristiques majeures (locuteurs, groupe cible, situation d'énonciation) avec le nôtre. Pourtant, nous avons tout de même trouvé plusieurs corpus partageant certaines des caractéristiques principales du nôtre, ce qui nous permettra la comparaison de nos données avec ces corpus lors de la discussion de nos résultats.

3.1.2 Présentation : CDs, comptines et chansons enfantines

Respectant les critères de choix que nous venons de formuler, nous avons décidé de travailler avec un corpus auditif se composant de quatre CDs publiés par Flammarion avec le premier volume parmi les 50 meilleures ventes sur Amazon.fr dans la catégorie des livres de chansons pour enfants au moment de la constitution de notre corpus. Comme le formule Dell (1989 : 122), les chansons enfantines ont un « statut spécial » puisqu'elles font partie des « premiers matériaux, tant linguistiques que musicaux, à partir desquels le petit enfant entreprend l'apprentissage de la culture de son groupe ». Aujourd'hui, le rôle important que les comptines et chansons pour enfants continuent à jouer pour les nouvelles générations se trouve reflété dans le grand nombre de médias (ouvrages, CDs, vidéos, etc.) disponibles comprenant ces genres.

Les quatre CDs de la série de livres pour enfants, publiés entre 2009 et 2014, qui forment la base de notre enquête, sont donc les suivants: *Chansons de France* (cf. Le Goff et al. 2009), *Chansons de France Volume 2* (cf. Le Goff et al. 2013), *Chansons de France Volume 3* (cf. Le Goff et al. 2014) et *Comptines de France* (cf. Goff et al. 2010). Ces quatre volumes comprennent les chansons pour enfants ainsi que les comptines les plus connues de France :

Chansons de France (cf. Le Goff et al. 2009)	
1. <i>À la claire fontaine</i>	15. <i>Ah ! tu sortiras, Biquette</i>
2. <i>Il pleut, il pleut, bergère</i>	16. <i>Sur le pont d'Avignon</i>
3. <i>Trois jeunes tambours</i>	17. <i>Le furet</i>
4. <i>Malbrough s'en va-t'en guerre</i>	18. <i>Savez-vous planter les choux ?</i>
5. <i>Nous n'irons plus aux bois</i>	19. <i>Meunier, tu dors</i>
6. <i>Il était une bergère</i>	20. <i>C'est la mère Michel</i>
7. <i>La légende de saint Nicolas</i>	21. <i>À la pêche aux moules</i>
8. <i>Aux marches du palais</i>	22. <i>Mon âne</i>
9. <i>Le bon roi Dagobert</i>	23. <i>Alouette</i>
10. <i>Dans les prisons de Nantes</i>	24. <i>Au clair de la lune</i>
11. <i>Sur l'pont du Nord</i>	25. <i>Fais dodo, Colas mon petit frère</i>
12. <i>L'empereur, sa femme et le p'tit prince</i>	26. <i>J'ai du bon tabac</i>
13. <i>Cadet Rousselle</i>	27. <i>Une souris verte</i>
14. <i>Compère Guilleri</i>	
Chansons de France Volume 2 (cf. Le Goff et al. 2013)	
28. <i>Gentil coquelicot</i>	44. <i>Au feu, les pompiers !</i>
29. <i>Dans la forêt lointaine</i>	45. <i>La tour, prends garde</i>
30. <i>Se canto, que canto</i>	46. <i>V'là l'bon vent</i>
31. <i>Passe, passera</i>	47. <i>Il était un petit navire</i>
32. <i>L'alouette est sur la branche</i>	48. <i>Chère Elise</i>
33. <i>Y'a une pie</i>	49. <i>Mam'selle Angèle</i>
34. <i>Le temps des cerises</i>	50. <i>Il était une fermière</i>
35. <i>En passant par la Lorraine</i>	51. <i>Polichinelle</i>
36. <i>Le petit bossu</i>	52. <i>Arlequin marie sa fille</i>
37. <i>Dansons la capucine</i>	53. <i>Mon père m'a donné un mari</i>
38. <i>Gugusse</i>	54. <i>La complainte de Mandrin</i>
39. <i>Le carillonneur</i>	55. <i>Trois p'tits minous</i>
40. <i>La jument de Michaud</i>	56. <i>Ah ! vous dirai-je, Maman</i>
41. <i>Escargot d'Bourgogne</i>	57. <i>Petit Papa</i>
42. <i>Ah ! Les crocodiles</i>	58. <i>La bonne aventure, ô gué</i>
43. <i>Dame Tartine</i>	59. <i>Le petit bonhomme</i>
Chansons de France Volume 3 (cf. Le Goff et al. 2014)	
60. <i>Ah ! Mon beau château</i>	76. <i>Quand j'étais chez mon père</i>
61. <i>Auprès de ma blonde</i>	77. <i>J'ai perdu le do</i>
62. <i>A la volette</i>	78. <i>Jean Petit qui danse</i>
63. <i>Un canard disait à sa cane</i>	79. <i>Sur la route de Louviers</i>
64. <i>Le petit ver tout nu</i>	80. <i>Voici le mois de mai</i>
65. <i>Jamais on n'a vu</i>	81. <i>Le roi fait battre tambour</i>
66. <i>Sur le plancher</i>	82. <i>Compagnons de la Marjolaine</i>
67. <i>Arlequin dans sa boutique</i>	83. <i>La bataille de Reichshoffen</i>
68. <i>Je cherche fortune</i>	84. <i>Ne pleure pas, Jeanette</i>
69. <i>L'homme de Cro-Magnon</i>	85. <i>Pique la baleine</i>
70. <i>Pirouette, cacahuète</i>	86. <i>Les petits poissons</i>
71. <i>Vent frais</i>	87. <i>Bon voyage, monsieur Dumollet</i>
72. <i>La samaritaine</i>	88. <i>Dans le pré s'en va le train</i>
73. <i>Ah ! dis-moi donc, bergère</i>	89. <i>La marche des Rois</i>
74. <i>Le fermier dans son pré</i>	90. <i>Mon beau sapin</i>
75. <i>La chèvre</i>	

Tableau 2. Notre corpus : les chansons pour enfants

Comptines de France (cf. Le Goff et al. 2010)	
1. <i>Prom'nons-nous dans les bois</i>	25. <i>Ferre, ferre mon cheval</i>
2. <i>Les petits doigts</i>	26. <i>1, 2, 3, nous irons aux bois</i>
3. <i>Un p'tit pouce qui marche</i>	27. <i>Scions, scions, scions du bois</i>
4. <i>Dodo, l'enfant do</i>	28. <i>Ah, j'ai vu, j'ai vu !</i>
5. <i>Quand trois poules</i>	29. <i>J'ai des pommes à vendre</i>
6. <i>Le grand cerf</i>	30. <i>Pêche, pomme, poire, abricot</i>
7. <i>Beau front</i>	31. <i>Bonjour, madame Lundi</i>

8. <i>Le tour de la maison</i>	32. <i>Le facteur n'est pas passé</i>
9. <i>Coccinelle, demoiselle</i>	33. <i>Une poule sur un mur</i>
10. <i>Do, ré, mi, la perdrix</i>	34. <i>Un petit cochon pendu au plafond</i>
11. <i>À cheval, gendarme</i>	35. <i>Un éléphant, ça trompe, ça trompe</i>
12. <i>Pomme de reinette</i>	36. <i>Un éléphant qui se balançait</i>
13. <i>La barbichette</i>	37. <i>J'aime la galette</i>
14. <i>Tourne, tourne, petit moulin</i>	38. <i>A la soupe, soupe, soupe</i>
15. <i>Toc, toc, toc, monsieur Pouce</i>	39. <i>Maman, les p'tits bateaux</i>
16. <i>Bateau, ciseau</i>	40. <i>Bateau sur l'eau</i>
17. <i>Polichinelle</i>	41. <i>Un petit chat gris</i>
18. <i>Mon petit lapin</i>	42. <i>Un petit bonhomme aussi sur une pomme</i>
19. <i>Il pleut, il mouille</i>	43. <i>Ainsi font, font, font</i>
20. <i>Petit escargot</i>	44. <i>Bonjour, ma cousine</i>
21. <i>Am stram gram</i>	45. <i>C'est demain dimanche</i>
22. <i>Tombe, tombe, tombe la pluie</i>	46. <i>Il était une fois</i>
23. <i>L'araignée Gipsy</i>	47. <i>Quelle heure est-il ?</i>
24. <i>1 km à pied</i>	

Tableau 3. Notre corpus : les comptines

Pour les chansons ainsi que pour les comptines, la déclaration d'âge indiquée conseille la réception pour les enfants à partir de l'âge de trois jusqu'à l'âge de cinq ans. Autrement dit, ces quatre volumes de chansons et de comptines ont comme groupe cible les enfants en bas âge, avant l'âge de scolarisation et donc avant l'apprentissage de l'écriture. Pourtant, la réception s'effectuera probablement ensemble avec d'autres locuteurs plus âgés qui écouteront et chanteront les chansons et comptines accompagnées de belles illustrations colorées dans la série de livres ainsi que du texte correspondant avec les enfants.

3.1.3 Regroupement des comptines et chansons enfantines

Dans certains cas, malheureusement assez rares, l'époque de parution des chansons et comptines était facile à trouver. Pourtant, dans la plupart des cas, l'âge exacte des chansons et comptines n'a pas pu être clarifié. Parfois, c'est l'origine d'une mélodie transmise d'une génération à l'autre qui n'est pas claire, parfois c'est l'origine du texte, dont l'auteur demeure inconnu, qui pose problème. De plus, comment catégoriser une chanson quand l'âge de la mélodie ainsi que celui des paroles divergent ? Et que faire de différentes versions d'une même chanson ?

Sans vouloir donner de réponses définitives à ces questions, nous avons tout de même essayé de trouver une possibilité pour pouvoir analyser l'effet que la date de parution des chansons et comptines puisse avoir sur la réalisation de la liaison variable. C'est ainsi que nous avons décidé de regrouper les chansons et comptines en trois catégories :

1. les chansons et comptines modernes datant du 20^{ème} ou du 21^{ème} siècle,
2. les chansons et comptines écrites ou publiées avant le 20^{ème} siècle et
3. celles où une attribution à l'une des deux catégories décrites n'est pas possible et que nous avons choisi de dénommer « attribution floue »

Il faut ajouter que nous avons choisi de présenter ici seulement les chansons et comptines offrant des contextes permettant la réalisation d'une liaison ainsi que celles dans lesquelles une liaison est réalisée de manière inattendue. Cette approche mène à un nombre réduit de chansons et de comptines présentées dans les tableaux suivants puisque un nombre assez important des chansons (15/90) ainsi que des comptines (25/47) n'offre aucun contexte permettant la réalisation d'une liaison variable.

Cela mène donc aux tableaux suivants pour la catégorisation de l'âge des comptines et chansons enfantines à la base de notre travail, les sources étant nombreuses (cf. Weckerlin/Pille 1886 : 8-9, 22-23, 28-29, 44-45, 48-51, Laforte 1987 : 172, Cousin 1988 : 41, Klein 1990 : 16-17, 19, 22-23, 25-26, 29, 32, 35-36, 49, 55, 58, 61-63, 66-68, 73, 75-76, 86, 88, 91, 96, 102, 110, L'Express 2012, Voisin/Kremer 2022, Chansondebivouac, Cité de la musique 2004 : 4, fr-academic.com, Institut de Français de Iasi, Thelongestsong).

Chansons et comptines modernes (20^{ème} et 21^{ème} siècle)	
Chansons	1. <i>La chèvre</i> 2. <i>Pirouette, cacahuète</i> 3. <i>L'homme de Cro-Magnon</i>
Comptines	1. <i>Le grand cerf</i> 2. <i>Un éléphant qui se balançait</i>

Tableau 4. Notre corpus : chansons et comptines modernes

Chansons et comptines traditionnelles (avant le 20^{ème} siècle)	
Chansons	1. <i>Dame Tartine</i> 2. <i>Sur le plancher</i> 3. <i>Dans la forêt lointaine</i> 4. <i>Petit Papa</i> 5. <i>Se canto, que canto</i> 6. <i>Compagnons de la Marjolaine</i> 7. <i>Passe, passera</i> 8. <i>La jument de Michaud</i> 9. <i>Polichinelle</i> 10. <i>L'alouette est sur la branche</i> 11. <i>Gentil coquelicot</i> 12. <i>La légende de saint Nicolas</i> 13. <i>Le petit bonhomme</i> 14. <i>Sur le pont d'Avignon</i> 15. <i>Il était un petit navire</i> 16. <i>C'est la mère Michel</i> 17. <i>En passant par la Lorraine</i> 18. <i>Ne pleure pas, Jeanette</i> 19. <i>Sur la route de Louviers</i>
	37. <i>Compagnons de la Marjolaine</i> 38. <i>La tour, prends garde</i> 39. <i>Dans les prisons de Nantes</i> 40. <i>A la volette</i> 41. <i>Mon père m'a donné un mari</i> 42. <i>Chère Elise/Eugène</i> 43. <i>Arlequin dans sa boutique</i> 44. <i>Auprès de ma blonde</i> 45. <i>Compère Guilleri</i> 46. <i>À la pêche aux moules</i> 47. <i>Le roi fait battre tambour</i> 48. <i>Malbrough s'en va-t'en guerre</i> 49. <i>J'ai du bon tabac</i> 50. <i>Le bon roi Dagobert</i> 51. <i>Il pleut, il pleut, bergère</i> 52. <i>Le petit bossu</i> 53. <i>Il était une fermière</i> 54. <i>Ah ! dis-moi donc, bergère</i> 55. <i>La marche des Rois</i>

	20. <i>La bonne aventure, ô gué</i> 21. <i>Fais dodo, Colas mon petit frère</i> 22. <i>Pique la baleine</i> 23. <i>Ah ! Les crocodiles</i> 24. <i>L'empereur, sa femme et le p'tit prince</i> 25. <i>La bataille de Reichshoffen</i> 26. <i>Gugusse</i> 27. <i>Trois p'tits minous</i> 28. <i>Arlequin marie sa fille</i> 29. <i>Un canard disait à sa</i> 30. <i>cane</i> 31. <i>Le petit ver tout nu</i> 32. <i>Quand j'étais chez mon père</i> 33. <i>La samaritaine</i> 34. <i>Les petits poissons</i> 35. <i>V'là l'bon vent</i> 36. <i>Le fermier dans son pré</i>	56. <i>Ah ! Mon beau château</i> 57. <i>Cadet Rousselle</i> 58. <i>Trois jeunes tambours</i> 59. <i>Une souris verte</i> 60. <i>Aux marches du palais</i> 61. <i>Nous n'irons plus aux bois</i> 62. <i>Bon voyage, monsieur Dumollet</i> 63. <i>Le temps des cerises</i> 64. <i>Sur l'pont du Nord</i> 65. <i>La complainte de Mandrin</i> 66. <i>Il était une bergère</i> 67. <i>Au clair de la lune</i> 68. <i>Dansons la capucine</i> 69. <i>Mon âne</i> 70. <i>À la claire fontaine</i> 71. <i>Alouette</i> 72. <i>Voici le mois de mai</i>
Comptines	1. <i>Ainsi font, font, font</i> 2. <i>J'aime la galette</i> 3. <i>Maman, les p'tits bateaux</i> 4. <i>1, 2, 3, nous irons aux bois</i> 5. <i>Mam'selle Angèle</i> 6. <i>Quelle heure est-il ?</i> 7. <i>Quand trois poules</i> 8. <i>Ferre, ferre mon cheval</i> 9. <i>Bonjour, madame Lundi</i> 10. <i>Pêche, pomme, poire, abricot</i>	11. <i>Petit escargot</i> 12. <i>Jamais on n'a vu</i> 13. <i>Il était une fois</i> 14. <i>J'ai des pommes à vendre</i> 15. <i>Le tour de la maison</i> 16. <i>Tourne, tourne, petit moulin</i> 17. <i>Un petit cochon pendu au plafond</i> 18. <i>Mon petit lapin</i> 19. <i>Tombe, tombe, tombe la pluie</i> 20. <i>À cheval, gendarme</i>

Tableau 5. Notre corpus : chansons et comptines traditionnelles

Attribution floue	---	1. <i>Un éléphant, ça trompe, ça trompe</i> 2. <i>Beau front</i>
--------------------------	-----	---

Tableau 6. Notre corpus : chansons et comptines avec attribution floue

Ces tableaux rendent transparent le fait que notre distribution de chansons enfantines et de comptines est loin d'être idéale avec 75 chansons et seulement 22 comptines attribuable à l'une des catégories formulées. Parmi les comptines, deux titres n'ont pas pu être attribués sans équivoque à l'une de nos catégories. De plus, la distribution des chansons et comptines est loin d'être régulière en ce qui concerne le regroupement selon l'époque de parution avec 96 % (72/75) des chansons et près de 91 % (20/22) des comptines attribuables à la catégorie traditionnelle et seulement un nombre très réduit de chansons et de comptines attribuable au groupe des œuvres modernes.

3.1.4 Les chanteurs

Les locuteurs, autrement dit les chanteurs ou interprètes des comptines et chansons pour enfants, ne sont pas nombreux. En tout, il s'agit de deux hommes, d'une femme et de dix-huit

enfants parmi lesquels neuf allaient, au moment d'enregistrement, au conservatoire de musique et de danse de Rochefort.

Tandis que les chansons sont interprétées par deux hommes et une femme, en partie accompagnés de voix d'enfants, les comptines sont chantées par un homme, un homme accompagné de voix d'enfants ou bien par des enfants sans accompagnement de voix adulte. L'interprète féminine ne participe pas dans les enregistrements des comptines. Dans les chansons, les enfants ont donc exclusivement un rôle d'accompagnement du chant des adultes, surtout dans les refrains. Contrairement à cela, il y a des comptines interprétées uniquement par des enfants, en partie en très bas âge¹⁹. Le nombre des jeunes interprètes est le même pour les trois volumes de chansons enfantines et l'unique volume de comptines.

Afin d'obtenir des informations pertinentes d'un point de vue sociolinguistique, nous avons essayé de contacter les interprètes directement via mail. Seulement l'un d'eux nous a répondu et nous connaissons donc son année de naissance. Né en 1947, cet interprète masculin avait donc entre 62 et 67 ans lors des enregistrements des chansons et comptines à la base de notre corpus. Dans une deuxième tentative, nous avons essayé de contacter les responsables du Département Jeunesse des éditions Flammarion via mail, mais n'avons pas reçu de réponse. L'âge des différents interprètes n'est donc pas à notre disposition.

Pour conclure, nous sommes bien conscientes du fait que le nombre très réduit de locuteurs ainsi que leur distribution ne correspond pas aux critères d'une composition idéale d'un corpus en linguistique. Une telle distribution revendiquerait entre autre une répartition égale de locuteurs masculins et féminins, au mieux même divisible en plusieurs tranches d'âge (*cf.* Durand/Laks/Lyche 2002 : 9). Bien que cela soit évidemment souhaitable, le travail avec des chansons et comptines préenregistrées ne permet pas la création d'un tel corpus. Nous pensons néanmoins avoir trouvé un bon compromis considérant nos critères de choix (*cf.* 3.1.1) adaptés à notre intérêt de recherche.

3.2. Traitement des données

Dans les trois sous-chapitres à venir, nous allons traiter la transcription des chansons et comptines à la base de notre travail (*cf.* 3.2.1). Ensuite, la manière de coder nos données utilisant le programme PRAAT (*cf.* Boersma/Weenink 2024), un logiciel permettant entre autre

¹⁹ L'âge exact n'est pas connu, mais peut être déduit du son de la voix des jeunes interprètes.

l'analyse, la segmentation, l'annotation, ainsi que la synthèse de sons vocaux, sera adressée (cf. 3.2.2). Finalement, l'analyse de nos données utilisant le logiciel *Phonometrica* (cf. Eychenne/Courdès-Murphy 2019), un logiciel conçu pour l'annotation et l'analyse de corpus oraux, sera discutée avant d'adresser l'application du test d'indépendance du khi carré (*Chi-Square-Test*) pour dégager les corrélations ou dépendances à valeur significative parmi nos résultats (cf. 3.2.1). Commençons-donc par l'aspect de la transcription :

3.2.1 Transcription

Afin de préparer les chansons et comptines à la base de notre projet à l'analyse (cf. 3.2.3) subséquente, nous avons tout d'abord besoin des transcriptions des chansons et comptines formant la base de notre corpus. Celles-ci, pour la plupart des cas, pouvaient-être trouvées assez facilement en ligne. Néanmoins, il était nécessaire de comparer les transcriptions des versions mises en musique avec les versions trouvées en ligne. Le fait que de nombreuses versions de chansons et de comptines ou simplement de certaines strophes circulent, a donc mené à la nécessité d'adapter des mots ou même des strophes complètes. Ainsi, de nombreuses adaptations et des changements de mots ou bien de strophes étaient nécessaires afin d'adapter les textes trouvés aux textes chantés lors des enregistrements formant notre corpus. Même, lors d'une première écoute des enregistrements, des rares divergences entre l'écrit dans les volumes de Flammarion (cf. Le Goff et al. 2009, 2010, 2013, 2014) et les versions enregistrées pouvaient-être observées. À l'occurrence d'un tel cas, nous avons toujours opté pour la version chantée au lieu de l'écrit dans nos transcriptions. Une autre divergence entre les enregistrements professionnels et les textes des chansons et comptines dans les volumes de Flammarion (cf. Le Goff et al. 2009, 2010, 2013, 2014) était que certaines strophes imprimées dans la série de livres n'ont pas été mises en musique et ne font donc pas partie de nos analyses.

Par la suite, nous avons noté nos transcriptions orthographiques de départ sous une première tire dans le logiciel PRAAT (cf. Boersma/Weenink 2024), un programme scientifique facilitant entre autre la transcription, la segmentation et l'annotation de données orales. Concernant la segmentation, l'on peut ajouter qu'un segment ne correspond pas automatiquement à une phrase ou une strophe. Plutôt, les segments se sont formés presque automatiquement à la base de pauses imposés par la ponctuation, la fin d'une strophe, le rythme ou bien la mélodie d'une chanson. Le plus souvent, la musique ainsi que les strophes ont imposé des pauses et donc la fin ainsi que le début d'un nouveau segment.

Après la transcription des données ainsi que la segmentation des enregistrements, la tire contenant les transcriptions orthographiques a été dupliquée afin d'obtenir une copie exacte. Puis, le codage des données était fait dans cette copie, dite deuxième tire, utilisant le logiciel PRAAT (*cf.* Boersma/Weenink 2024), le système de codage étant le sujet du chapitre suivant.

3.2.2 Codage

Pour commencer, tous les contextes permettant la réalisation d'une liaison devaient être repérés. Afin de noter tous les contextes dans lesquels une consonne latente est suivie d'une voyelle, nous avons suivi le système de codage du projet *Phonologie du français contemporain* (= PFC), un corpus accessible au public, comprenant des centaines d'heures d'enregistrements ainsi que les transcriptions correspondantes (*cf.* Durand/Laks/Lyche 2009b : 19-61, www.projet-pfc.net). Il s'agit d'un système de notation permettant « d'une part [...] une transcription aussi rigoureuse que possible des liaisons observées dans l'analyse auditive d'un enregistrement [...] et, de l'autre, à favoriser une étude quantitative par extraction automatique des données » (Durand/Laks/Lyche directions d'analyse 2002 : 70). De plus, les codes de ce système de notation suivent une approche plutôt globale et non détaillée, ce qui nous convenait puisque, dans un premier temps, il s'agissait de découvrir les tendances globales. Nous avons donc codé « toute consonne graphique finale susceptible d'être une consonne de liaison » (Durand/Laks/Lyche format des rendus 2002 et 2003 : 72). Ce faisant, nous avons opté pour l'exclusion d'un minimum de contextes de liaisons potentielles et avons uniquement exclu deux contextes considérés comme interdits depuis des décennies (*cf.* Delattre 1951, [1947] 1966a) : les substantifs singulier + ... ainsi que la conjonction *et* + Toutefois, une liaison prononcée dans un tel environnement aurait évidemment été notée. L'application des critères de codage du projet PFC (*cf.* Durand/Laks/Lyche format des rendus 2002 et 2003 : 73-78) nous a donc mené au système suivant pour coder les (non-)réalisations de liaisons dans notre corpus :

Tout d'abord, le codage selon le projet PFC comporte toujours au moins deux chiffres. Premièrement, l'on note si un mot impliqué dans un contexte de liaison est monosyllabique (1) ou polysyllabique (2). Puis, l'absence (0) ou la présence (1) d'une liaison enchaînée est notée. Si une liaison est donc pas réalisée, le codage s'arrête ici. Au cas où une liaison serait réalisée (1), le prochain symbole est la consonne phonétique (/t/, /z/, /n/, ...) réalisée, non la consonne graphique. D'autres codes prescrits sont ceux pour les liaisons non-enchaînées (2), les

insécurités (3)²⁰, les liaisons épenthétiques (4), ainsi que les pauses ou hésitations (h). L'ordre de ces symboles n'est pas interchangeable. Voici un court résumé marginalement adaptée afin de faciliter la compréhension du système de codage :

Le premier symbole	Le deuxième symbole	Le troisième symbole
1 = une syllabe	0 = absence de liaison	la consonne phonétique réalisée
2 = deux syllabes ou plus	1 = liaison enchaînée	h = pause-hésitation et/ou coup de glotte
--	2 = liaison non enchaînée	--
--	3 = incertitude	--
--	4 = liaison épenthétique	--

Tableau 7. Système de codage PFC adapté

Pour exemplifier et clarifier ces descriptions théoriques, voici quelques exemples :

- La réalisation d'une liaison enchaînée en prononçant la phrase *sont heureux* tirée de la chansons *Polichinelle* est donc codée comme <son11t heureux>.
- Le codage de la liaison enchaînée prononcée lors de la phrase *naquit en* tirée de *La marche des Rois* résulte donc en <naquit21t en>.
- En revanche, la liaison possible lors de l'énoncé *vont au* de la comptine *À cheval, Gendarme* n'est pas réalisée et donc codée comme <vont10 au>.

Un autre aspect ayant une certaine influence sur le codage des comptines et chansons à avoir avec le genre de la chanson en soi. Dell (1989) formule ce fait de la façon suivante :

Une chanson est un objet complexe qui naît de la réunion de deux objets qui ont chacun leur structure propre : un objet verbal, le texte, et un objet musical, l'air. Dans notre culture [...] l'association d'un texte et d'un air est régie par des conventions de divers ordres.

Dell (1989 : 131)

Parlant de « conventions métriques » (Dell 1989 : 124) à la fois linguistiques et musicales, exigeant la superposition des notes et des paroles, Dell (1989) donne l'exemple suivant, parlant de la réalisation ou bien l'effacement du schwa dans plusieurs chansons enfantines françaises :

[D]ans la chanson *Ne pleure pas Jeannette*, l'air sur lequel se chante le deuxième vers *nous te marierons* a six notes, et on est obligé de faire sonner le schwa de *marierons* afin d'obtenir les six syllabes correspondantes (*nou-te-ma-ri-e-rons*). Mais supposez qu'on modifie les paroles et qu'on veuille chanter sur les mêmes six notes *nous marierons ta sœur*, on sera obligé pour les mêmes raisons de faire tomber le schwa et de prononcer *mari'-rons*.

Dell (1989 : 123)

²⁰ Bien que, contrairement à des enregistrements faits dans le cours d'enquêtes de terrain, l'on ne puisse pas s'attendre à de nombreuses occurrences de cas d'incertitude dans le contexte d'enregistrements professionnelles, nous avons choisi de ne pas exclure la possibilité de pouvoir coder une occurrence d'un tel cas.

Dell (1989 : 123) ajoute que dans les chansons l'on trouve « à chaque instant des prononciations qui ne sont pas admises dans la conversation (ni même dans la diction des vers classiques) ». C'est ainsi qu'il constate que « tout schwa qui est effacé obligatoirement dans la conversation peut être maintenu facultativement dans la chanson » (*ibid.*). De même, concernant son corpus de hits francophones, Coutanson/Badin (2021) remarquent que les règles de la versification classiques ne sont pas forcément appliquées :

[L]es règles de la versification classique [...] ne sont [...] pas toujours respectées, notamment au niveau de la réalisation des schwas (habituellement tous prononcés, excepté en fin de vers, devant ou après voyelle phonique) et des liaisons (réalisation d'un maximum de liaisons variables).

Coutanson/Badin (2021 : 132)

À cela s'ajoutent des jugements se basant sur des intuitions constantes et indépendantes sur la question de savoir ce qu'est une « chanson bien formée » (Dell 1989 : 125).²¹ Ces jugements, probablement formés à travers la réception de chansons enfantines pendant l'enfance, ont donc une influence sur le nombre de syllabes réalisées lors du récit d'une chanson. Puisque le nombre de syllabes réalisées est l'un des aspects codé selon le système d'annotation PFC, ces conventions et intuitions ont aussi une influence sur notre codage.

Un dernier aspect concernant le codage qui doit être mentionné est le fait que les chansons et comptines contiennent de nombreuses répétitions de contextes permettant la réalisation de liaisons, surtout lors des refrains. Nous nous sommes donc posé la question de savoir si ces répétitions devraient-être comptées comme une seule ou comme plusieurs occurrences d'une même liaison. D'une part, de compter chaque une de ces répétitions peut influencer les résultats d'une étude, d'autant plus quand un corpus est plutôt restreint. D'autre part, même en parole spontanée, la répétition de certains contextes de liaison n'est pas exclue. De plus, la répétition de strophes ou bien de refrains constitue l'une des caractéristiques typiques du genre de l'enfantine. Nous avons donc décidé de noter chaque occurrence d'une même liaison individuellement. De toute façon, notre système de codage et l'extraction subséquente des données permettent de dégager les occurrences de répétitions et de les analyser lors de l'interprétation.

²¹ En mettant sur « un air donné d'autres paroles que celles qu'on a apprises, [...] [o]n a alors le sentiment que certaines combinaisons sont mieux [...] que d'autres, que d'autres sont banales, que d'autres enfin sont tout bonnement impossible » (Dell 1989 : 124). Bien qu'il s'agisse de « jugements subjectifs [...], ils expriment des intuitions. » Pourtant, la « constance [de ces jugements] d'un individu à l'autre est un fait [sic !] » (*ibid.*).

3.2.3 Analyse

Après avoir transcrit et codé tous les contextes de liaison possibles utilisant le programme PRAAT, ce qui suivait était l'analyse des contextes de liaison codés afin d'arriver à des chiffres absolus de (non-)réalisation de la liaison ainsi qu'aux taux de réalisation des différents types de liaisons. Pour cela, nous nous sommes servis du logiciel *Phonometrica* (cf. Eychenne/Courdès-Murphy 2019), un software gratuit spécialement développé pour l'annotation et l'analyse de corpus oraux. Le programme permet entre autre l'organisation de fichiers individuels en projets, la visualisation et l'annotation des énoncés ainsi que l'extraction de données – dite *query*. En outre, l'interaction avec PRAAT est assurée ce qui facilite le travail avec les *TextGrid* et fichiers oraux générés comme décrit auparavant.

Voici l'exemple d'une simple *query* réalisée avec *Phonometrica* se concentrant sur les liaisons épenthétiques codées selon le système de codage PFC comme décrit plus haut (cf. 3.2.2) :

	File	Layer	Start time	End time	Left context	Match	Right context
1	06_Aux_marches_du_palais.TextGrid	2	35.72165	51.86743	nierc'estlittun> p'ticoordonnerqu'a1	4	zeu> la présence bn à <qu'a14zeu> l
2	06_Aux_marches_du_palais.TextGrid	2	35.72165	51.86743	rqu'a14zeu> la présence bn à <qu'a1	4	zeu> la présence Et c'estliten> la
3	16_Mabroug_s_en_va_t_en_guez.TextGrid	2	5.665785	21.12216	Mabroug s'en <Va-1	4	t'en> guezM nton, m nton, m ntoni
4	16_Mabroug_s_en_va_t_en_guez.TextGrid	2	5.665785	21.12216	nton, m ntoni Mabroug s'en <Va-1	4	t'en> guezNe saitquand viendiaN e sa
5	16_Mabroug_s_en_va_t_en_guez.TextGrid	2	21.12216	36.67702	aN e saitquand viendia Il<viendia2	4	z à> PâquesM nton, m nton, m ntoni
6	16_Mabroug_s_en_va_t_en_guez.TextGrid	2	21.12216	36.67702	nton, m nton, m ntoni Il<viendia2	4	z à> PâquesO u à la T ritéO u à la T rité
7	16_Mabroug_s_en_va_t_en_guez.TextGrid	2	114.4445	135.3466	J'n'en dis pas davantage ,caren <voib2	4	z assez> ,caren <voib24z assez> ,care
8	16_Mabroug_s_en_va_t_en_guez.TextGrid	2	114.4445	135.3466	,caren <voib24z assez> ,caren <voib2	4	z assez> ,caren <voib24z assez> .
9	16_Mabroug_s_en_va_t_en_guez.TextGrid	2	114.4445	135.3466	caren <voib24z assez> ,caren <voib2	4	z assez> .
10	26_Ilpleut_ilpleutbergère.TextGrid	2	100.8135	106.9818	nvoib ta couche ,<dois11zy> <Jusque's2	4	s au> <jusque's21z au> jpur,Laïsse-moi
11	25_Ilétaitunpetitnavire.TextGrid	2	91.25887	108.0468	Matebnavige surles fots On<tia2	4	z à> la courtepailleOn<tia24z à> la c
12	25_Ilétaitunpetitnavire.TextGrid	2	91.25887	108.0468	On<tia24z à> la courtepailleOn<tia2	4	z à> la courtepaillePoursavoïrqui,qu
13	26_1_2_3_nousironsauxbois.TextGrid	2	17.19061	22.93376	3,<nous11z ions> <ions21z aux> bois	4	,5,6,cueilledes cerises 7,8,9 <da

Tableau 8. *Query* liaisons épenthétiques dans *Phonometrica*

Cet exemple d'une *query* démontre qu'à la suite d'une extraction de données, une analyse plus profonde reste indispensable. L'analyse globale à la base de logiciels ne remplace donc nullement l'analyse et l'évaluation détaillée à effectuer par un chercheur ou une chercheuse. C'est ainsi que la treizième occurrence du chiffre 4 dans le tableau ci-dessus ne représente pas la réalisation d'une liaison épenthétique, mais que le chiffre fait partie des paroles de la chanson *Un, deux, trois, nous irons aux bois*. En outre, la liaison réalisée dans *Il pleut il pleut bergère* a été codée de deux manières – une fois comme liaison épenthétique (<jusque's24z au>) et une fois comme liaison enchaînée (<jusque's21z au>) pour nous permettre, dans un second temps,

d'examiner plus profondément la nature et la catégorisation exacte de cette liaison.²² Pour conclure, l'extraction des données reste un pas indispensable qui facilite une évaluation efficace et rapide puisqu'elle aide à repérer les différents contextes de liaison ainsi qu'à remarquer les catégories émergente. L'analyse plus profonde par un chercheur ou une chercheuse reste toutefois indispensable.

Par la suite, les analyses profondes des différentes *queries* effectuées dans *Phonometrica* ont été intégrées dans *Microsoft Excel* pour pouvoir mieux organiser et analyser nos résultats. Nous avons donc, à la base de nos cinq hypothèses (cf. 2.6), créé des catégories (ou bien colonnes) dans *Microsoft Excel* constituant un marquage de fichier permettant d'obtenir des résultats précis. Ces catégories étaient :

1. le sexe des locuteurs,
2. l'âge des chansons et comptines,
3. l'âge des locuteurs,
4. la longueur du mot gauche (= M1),
5. la consonne de liaison,
6. s'il s'agit d'une chanson ou d'une comptine,
7. la catégorie grammaticale du mot liaisonnant,
8. le code selon PFC (p.ex. <faites10 un>),
9. la participation d'enfants dans le chant des chansons et comptines,
10. la catégorisation de la liaison comme catégorique, variable, erratique ou épenthétique.

Concernant la catégorisation de la liaison, il faut ajouter que nous avons opté pour une attribution de nos contextes de liaison selon Delattre (1951, [1947] 1966a). Ce bien sachant que l'attribution de contextes permettant la réalisation d'une liaison aux différentes catégories, spécialement celles dites catégoriques et variables, a évolué au fil du temps et que de nombreuses études empiriques ont pour leur part pu démontrer que certains contextes de liaisons traités comme catégoriques auparavant ont en effet un caractère variable. Côté (2017 : 15-16) par exemple parle d'un « noyau dur » de contextes de liaison toujours réalisés, une sorte de sous-catégorie des liaisons catégoriques selon Delattre (1951, [1947] 1966a). Nous tenons évidemment compte de ce fait lors de la discussion de nos résultats. Toujours est-il que l'attribution selon Delattre (1951, [1947] 1966a) nous semble la plus raisonnable et faisable puisque Delattre (1951, [1947] 1966a) nous offre un classement très détaillé des différents

²² Voir 5.1.3 pour plus de détails sur l'attribution finale de ce cas au groupe des liaisons variables.

contextes de liaison ainsi que de nombreux exemples concrets. Il sera intéressant de voir si l'attribution aux catégories correspondant à Delattre (1951, [1947] 1966a) se présentera comme appropriée pour le contexte de nos recherches ou si des adaptations nécessaires seront révélées, reflétant les résultats de recherches empiriques plus récents sur le sujet.

Après la préparation des données dans *Microsoft Excel*, nous avons commencé avec l'extraction des données. C'est ainsi que les différents taux de fréquence, par exemple du verbe *être*, ont été déterminés afin de les comparer avec les résultats d'autres corpus oraux. Pour le cas du verbe *être*, il était donc nécessaire de dégager toutes les occurrences d'une de ses formes fléchies en /t/ ou en /z/. Puis, les occurrences des différentes formes du verbe permettant la réalisation d'une liaison ont été additionnées, ce qui résulte dans le taux intégral (*n*) de réalisations possibles.

Afin de vérifier si nos résultats étaient statistiquement significatifs, nous avons décidé de nous servir du test du khi carré (*Chi-Square-Test*). En somme, le test du khi carré peut être utilisé pour exécuter trois différents types de tests statistiques : le test d'ajustement, le test d'indépendance et le test d'homogénéité du khi carré (cf. Hunault 2010 : 1). Parmi ces trois tests, c'est celui d'indépendance du khi carré qui nous a intéressé puisque c'est aussi celui-ci qui nous permet « de contrôler l'indépendance de deux caractères dans une population donnée » (Hunault 2010 : 1), donc d'examiner la présence ou bien l'absence d'un lien statistiquement significatif entre les variables à la base de nos hypothèses. Quand un résultat est considéré comme indépendant, cela signifie que « le fait d'appartenir à une modalité de la première variable n'a pas d'influence sur la modalité d'appartenance de la deuxième variable » (Barnier 2016 : 6). Dans notre cas, nous nous sommes donc posé la question de savoir si les différences dans les taux de réalisation de liaisons variables dans nos enregistrements sont dues au hasard de l'échantillon ou si l'on peut observer des corrélations significatives. En bref, ce qui nous a intéressé était de savoir si nos résultats étaient apparus de manière aléatoire ou pas. Afin d'arriver à une réponse à cette question, nous avons besoin de plusieurs valeurs mathématiques afin de pouvoir calculer le khi carré utilisant la formule suivante :

$$x^2 = \sum \frac{(\text{fréquence observée}) - (\text{fréquence attendue})^2}{(\text{fréquence attendue})}$$

(cf. Mazerolle 2019 : 5)

Pour arriver au khi carré calculé, l'on oppose donc les taux de réalisation au taux de non-réalisation de deux variables comparables dans un tableau mathématique de contingence

(cf. Hunault 2010 : 3). Dans un premier pas, l'on calcule la fréquence attendue de chaque élément du tableau mathématique en appliquant la formule suivante :

$$f_{attendue} = \frac{(somme\ fréquence\ rangée \cdot somme\ fréquence\ colonne)}{somme\ toutes\ fréquences\ du\ tableau}$$

(cf. Mazerolle 2019 : 17)

Puis, toutes les données nécessaires pour l'application de la formule du khi carré sont disponibles. Après avoir calculé les différentes valeurs du khi carré, celles-ci sont additionnées. Lors de l'interprétation des résultats, la valeur du khi carré calculé est comparé à « la valeur khi carré issue de la distribution du khi-carré » (Hunault 2010 : 3). Afin d'arriver à ce khi carré dit théorique, il faut connaître le nombre de degrés de liberté, calculé selon la formule suivante :

$$(nombre\ de\ lignes - 1) \cdot (nombre\ de\ colonnes - 1)$$

(cf. Hunault 2010 : 7)

De plus, il faut définir la « probabilité de fiabilité du test » (Hunault 2010 : 5), qui décrit la probabilité du test de se tromper. Nous avons opté pour la probabilité de fiabilité la plus courante dans les recherches statistiques avec $P = 0,05$, ce qui signifie que la probabilité d'erreurs est de 5 % (cf. Hunault 2010 : 5). Après avoir calculé les degrés de liberté et après avoir fixé la probabilité de fiabilité du test, l'on trouve la valeur du khi carré théorique dans le tableau suivant (Hunault 2010 : 6) :

Degrés de liberté	P=0,05	P=0,01	P=0,001
1	3.84	6.64	10.83
2	5.99	9.21	13.82
3	7.82	11.35	16.27
4	9.49	13.28	18.47
5	11.07	15.09	20.52
6	12.59	16.81	22.46
7	14.07	18.48	24.32
8	15.51	20.09	26.13
9	16.92	21.67	27.88
10	18.31	23.21	29.59
11	19.68	24.73	31.26
12	21.03	26.22	32.91

Tableau 9. Test du khi carré : degrés de liberté

Dans le cas de trois degrés de liberté et d'une probabilité d'erreur de 5 % ($P = 0,05$), cela résulterait dans un khi carré théorique de 7,82. Au cas où le khi carré calculé dépasse donc ce khi carré théorique, il s'agit d'un cas de dépendance avec 5 % de chances d'erreurs. Cependant,

il faut encoir ajouter qu'une des conditions préalables est que la taille de l'échantillon ou bien le nombre de cas soit ≥ 50 afin d'arriver à des résultats dits valides. Une application du test du khi carré avec un nombre de cas en dessous de 50 ne produit donc pas de résultats significatifs et sera donc évitée dans le cas de notre étude.

4. Résultats

Avant de commencer par la présentation de nos résultats, nous voulons encore une fois rappeler le fait que le corpus à la base de ce travail ne constitue pas un corpus composé de manière idéale (cf. Durand/Laks/Lyche 2002 : 9). Ce, en premier lieu, puisque la distribution des locuteurs masculins et féminins n'est pas équilibrée. De plus, nous ignorons l'âge de la plupart de nos locuteurs puisque nos essais de les contacter ainsi que de contacter la maison d'édition sont restés sans réponse. Finalement, nous avons à voir à un nombre très réduit de locuteurs. Toutefois, c'est le fait de travailler avec des chansons et comptines préenregistrées qui ne permet pas de choisir les locuteurs et de former des groupes idéaux pour obtenir des résultats plus facilement comparables.

Nous avons donc essayé d'analyser nos données dans la mesure du possible et allons voir par la suite que notre étude a néanmoins fourni de nombreux résultats intéressants et en partie même surprenants. Nous allons commencer par nos résultats selon les catégories de liaison (cf. 4.1). Puis, nous allons nous rendre aux facteurs externes ayant une influence sur la réalisation de la liaison (cf. 4.2), comprenant les aspects du sexe des locuteurs (cf. 4.2.1), l'âge des locuteurs (cf. 4.2.2) ainsi que l'époque de parution des chansons et comptines (cf. 4.2.3).

4.1 Catégories de liaison

Avant de nous plonger dans la description et la discussion des liaisons (non-)réalisées dans notre étude, nous voulons souligner le fait que nous n'avons, probablement dû à la qualité des enregistrements professionnels à la base de notre travail, rencontré aucun cas d'incertitude. Nous avons donc pu attribuer toute liaison réalisée à l'une des catégories définies auparavant, ce les liaisons catégoriques (cf. 4.1.1), les liaisons variables (cf. 4.1.2), les liaisons erratiques, incluant les liaisons épenthétiques (cf. 4.1.3), ainsi que les liaisons sans enchaînement (cf. 4.1.4), dont nous n'avons trouvé aucune réalisation dans notre corpus.

4.1.1 Liaisons catégoriques

Comme nous l'avons déjà mentionné, notre catégorisation des liaisons catégoriques suit les descriptions de Delattre ([1947] 1966a, [1956] 1966b, [1955] 1966c). Bien qu'elle comprenne donc des contextes de liaison considérés comme variables dans de nombreuses études empiriques ultérieures, elle semble toutefois bien appropriée pour le contexte de notre étude. C'est ainsi que toute liaison attribuée au groupe des liaisons catégoriques (340/340) a été réalisée, peu importe qui soit l'interprète ou quel soit le genre (chanson/comptine).

Bien qu'il ne soit pas étonnant que les liaisons dites catégoriques soient toutes réalisées dans notre étude, surtout dans le contexte d'enregistrements professionnels permettant de répéter les enregistrements, l'on aurait tout de même pu s'attendre à quelques cas de non-réalisation, surtout parmi les locuteurs mineurs. Pourtant, notre résultat d'une réalisation absolue de toute liaison catégorique correspond au fait que ce type de liaison s'emble être acquis très tôt, vers l'âge de trois ans ou trois ans et demi (*cf.* Wauquier-Gravelines/Braud 2005 : 61-62). À cela s'ajoute l'idée de Hornsby (2019, 2020), selon lequel la réalisation d'une liaison peut aider à transmettre certains messages comme par exemple le fait que les comptines et chansons sont des morceaux d'arts, préparés soigneusement. Finalement, le fait que toute liaison catégorique soit réalisée correspond aussi aux résultats de Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 251) qui décrivent un taux de réalisation de 98 % (171/174) des liaisons catégoriques possibles. Malheureusement, ils ne précisent pas les trois cas de non-réalisation.

Nos analyses démontrent donc que toute liaison catégorique (selon la catégorisation par Delattre ([1947] 1966a, [1956] 1966b, [1955] 1966c) est réalisée et donc disponible comme input linguistique pour les auditeurs des chansons et comptines. Notre corpus ne semble donc pas suggérer la nécessité d'une redéfinition des cas de liaison attribuables à la catégorie des liaisons catégoriques selon Delattre ([1947] 1966a, [1956] 1966b, [1955] 1966c). Il faut pourtant ajouter pour le cas des comptines, que nous avons rencontré uniquement des contextes très fréquents et typiquement considérés comme catégoriques. Des exemples étant des adjectifs au singulier suivis d'une voyelle, des articles suivis de voyelles, ainsi que d'autres contextes qui seraient tout aussi attribuables au « noyau dur » formulé par Côté (2017 : 15-16) comme par exemple le contexte *en* + voyelle. Dans nos enregistrements de chansons enfantines, comme pour les comptines, ce sont aussi de nombreux contextes très fréquents dans lesquels les liaisons catégoriques sont formées, ce entre autre les contextes *petit/grand/beaux/quand/tout* + voyelle. Pourtant, l'on trouve aussi des contextes de réalisation moins fréquents parmi les chansons

comme par exemple la réalisation de la liaison dans les contextes *saint/tant/joyeux/bienheureux/fait* + voyelle ainsi qu’avec des invariables monosyllabiques, des pronoms personnels et des déterminatifs suivis de noms. C’est ainsi que les contextes de liaison contenant l’adverbe *pas*, dont la réalisation est de nos jours considérée « comme facultative en lecture, mais rare en conversation » (Pustka/Chalier/Jansen 2017 : 113), sont toujours réalisés dans notre corpus, mais il faut ajouter que le nombre d’occurrence n’est pas élevé (7/7). Concernant les cas fortement discuté du *est* + voyelle ou bien du *c’est* + voyelle, nous avons opté de les attribuer, à part les cas clairement catégoriques comme par exemple *c’est-à-dire*, au groupe des liaisons variables. Ce puisque Delattre ([1956] 1966b : 54) considère les liaisons entre une forme du verbe *être* employée impersonnellement et un adjectif comme des « liaisons facultatives très fréquentes », donc néanmoins variables et non forcément catégoriques. Nos résultats à ce sujet seront discutés lors des sous-chapitres 4.3.4 ainsi que 4.3.4.3.

Pour conclure, les liaisons dites catégoriques selon Delattre ([1947] 1966a, [1956] 1966b, [1955] 1966c), bien que cette catégorisation comprenne des cas considérés comme variables dans la littérature plus récente, sont toutes réalisées dans notre corpus, soit-il par des chanteurs adultes ou mineurs, masculins ou féminins. Il semble donc, du moins pour les genres de la comptine ainsi que la chanson enfantine, que l’ancienne catégorisation selon Delattre ([1947] 1966a, [1956] 1966b, [1955] 1966c) reste valable. D’une part, la raison pour cela pourrait être que nous avons à voir à une transmission d’une génération à l’autre qui conserve en quelque sorte des réalisations de liaisons comme le décrivent Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 55) sous le terme de « transmission intragénérationnelle ». D’une autre part, c’est probablement le caractère du genre se rapprochant du récit de vers qui incite à réaliser les liaisons. Finalement, il se peut que le souhait de créer une certaine ambiance, de souligner les qualités d’une œuvre ou bien de transmettre des messages implicites comme décrit par Hornsby (2019, 2020) influencent la réalisation de la liaison dans les comptines et chansons.

4.1.2 Liaisons variables

Concernant les liaisons attribuables à la catégorie de la liaison variable, le taux global de réalisation pour les 137 chansons enfantines et comptines constituant notre corpus est de 71,21 % (183/257). Toutefois, quand on examine les taux de réalisation de nos deux genres séparément, l’on se rend compte du caractère trompeur de ce chiffre global. Concernant le groupe des chansons enfantines, le taux de réalisation est encore bien plus élevé, tandis que le

taux de réalisation pour les comptines démontre une véritable chute comparé au taux de réalisation combiné. C'est ainsi que le taux de réalisation pour les chansons enfantines remonte à 80 % (172/215), tandis que le résultat pour les comptines est de 26,19 % (11/42).

	Chansons	Comptines
Liaisons variables réalisées	80 % (172/215)	26,19 % (11/42)

Tableau 10. Taux de réalisation : la liaison variable dans les comptines et chansons

Le taux de réalisation très élevé pour le genre des chansons enfantines (comptines exclues) se rapproche donc plutôt, comme nous allons voir, du taux de réalisation observé pour la situation du récit de vers. Cependant, le taux de réalisation pour le genre des comptines (26,19 %) est nettement plus bas. Afin de juger si les différences décrites concernant les taux de réalisation de liaisons variables dans les chansons et comptines sont à considérer statistiquement significatives ou si elles sont apparues de manière aléatoire, nous avons appliqué le test du khi carré avec une probabilité de fiabilité $P = 0,05$. La comparaison de notre khi carré calculé (= 49.6198) avec la valeur du khi carré théorique applicable (= 3,84) montre donc que la valeur du khi carré calculé dépasse celle du khi carré théorique ce qui peut être interprété comme la présence d'un lien statistiquement significatif entre les variables testées. Ce qui reste est évidemment une probabilité de se tromper de 5 %.

De plus, comparant nos résultats avec d'autres résultats pertinents, nous voyons que le taux de réalisation de la liaison variable dans les chansons enfantines (comptines exclues) dépasse même les taux de réalisation les plus élevés :

Corpus	Liaisons variables réalisées
Comptines et chansons pour enfant (Hölbling 2024)	71,08 % (Chansons et comptines - 183/257) 80 % (Chansons, comptines exclues - 172/215)
Hits francophones (Coutanson/Badin 2021, Coutanson 2023)	51 % (316/614) → 18 % (145/787)
Échantillon du Fonds Jean Dumas (Coutanson 2023, Coutanson/Badin 2023)	54 % (2031/3734)
Enfantines (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014)	59 % (177/299)
PFC (Durand/Laks/Lyche 2009a)	19 % [4296/22568 (Barreca 2015 : 535)]

Tableau 11. Comparaison de corpus – taux de liaisons variables réalisées

Quant au corpus de Coutanson/Badin (2021), se concentrant sur des hits francophones publiés entre 1956 et 2017, le taux global de liaisons réalisées (liaisons variables et invariables combinées) est de 54,99 % (Coutanson/Badin 2021 : 140). Les chercheuses remarquent, comparant leurs résultats avec les résultats du projet PFC, que ce chiffre se positionne entre le taux de réalisation pour les conversations entre connaissances (44,11 %) ainsi que le taux de réalisation en lecture (62,16 %) et révèle donc déjà une réalisation élevée de liaisons dans les

chansons en général (*cf. ibid.*). Pourtant, concernant le groupe des liaisons variables, Coutanson/Badin (2021 : 142) remarquent une « chute[] régulière de 51 % (316/950) à 18 % (145/1169) entre la première et la dernière décennie [analysée], pour atteindre des taux proches de ceux observés dans la langue quotidienne [...] ». Elles attribuent cette chute au fait que les chansons se rapprocheraient progressivement de la langue parlée et donc de « productions relevant de la proximité » (Coutanson/Badin 2021 : 131). Lors de l'étude d'un autre corpus, consistant de près de 500 chansons de tradition orale, Coutanson (2023 : 263) ainsi que Coutanson/Badin (2023) constatent un taux de réalisation de liaisons variables de 54 % (2031/3734). Ce taux se positionne donc encore au-dessus des taux reportés lors de l'analyse du corpus PFC, mais dans les environs du résultat reporté par Coutanson/Badin (2021) pour la première décennie de hits francophones analysés.

Concernant la réalisation de la liaison variable par les enfants, Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 249), faisant la synthèse des résultats de Dugua (2006) ainsi que de Chevrot/Chabanal/Dugua (2007), remarquent un taux de réalisation très élevé de 68,2 % (150/220) pour la situation de la récitation de vers. Pour le contexte de la lecture à voix haute par les enfants, le taux de réalisation atteint seulement 14,7 % (37/252) des contextes analysés. Concernant le chant ou bien le récit d'enfantines, Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 252), travaillant avec un corpus enregistré par Chauvin (1999) consistant de 92 chansons enfantines chantées spontanément par des enfants entre 6 et 11 ans (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 240), constatent un taux de réalisation de 59 % (177/299), un chiffre qui dépasse donc largement les taux de réalisation de la liaison variable par les adultes dans des conversations non-formelles, mais qui se rapproche du taux de réalisation dans le récit de vers. C'est ainsi que Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 240) interprètent le fait que 59 % des contextes de liaison variable soient réalisés comme un indicateur que les chansons enfantines pourraient être utiles dans l'apprentissage et l'acquisition de la liaison variable puisque les enfants seraient incités à produire des liaisons qu'ils ne produiraient pas dans d'autres contextes (*cf.* Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 252, 256). Encore, l'analyse de notre corpus révèle des taux de réalisation bien plus importants. C'est ainsi que le taux de réalisation de liaisons variables de 80 % (comptines exclues), dépasse même ce que Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 252) appellent « la borne maximum des valeurs de réalisation des liaisons facultatives », qui se trouverait dans le discours public d'hommes politiques, analysés par Encrevé (1988).

Pour conclure, ce sont les chansons pour enfants, contrairement aux comptines, qui semblent, avec un taux de réalisation de 80 % des contextes permettant la réalisation d'une liaison

variable, être des supports très favorables à l'acquisition de la liaison variable et qui pourraient donc aussi être utiles dans l'enseignement de la liaison. D'autres aspects pertinents comme l'analyse détaillée des différents contextes de liaisons variables (non-)réalisées, les différences entre les enfantines modernes et traditionnelles ainsi que le constat de Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 253) selon lequel des contextes de liaison soient soit toujours soit jamais réalisés, seront adressés dans les chapitres à venir (cf. 4.2.3-4.3.4).

4.1.3 Liaisons erratiques / épenthétiques

Tournons-nous maintenant vers le groupe des dites liaisons erratiques, auxquelles les liaisons épenthétiques, aussi désignées de *pataquès*, peuvent-être attribuées. En théorie, les liaisons erratiques ne devraient pas être réalisées, elles sont pourtant tout de même considérées réalisables dans certains contextes, comme celui du récit des vers ou bien le théâtre classique (cf. Delattre [1955] 1966c : 59). Bien que ces cas de liaisons inattendues ne soient pas fréquents, l'on doit tout de même se poser la question de savoir quelles sont les raisons pour leurs réalisations. Comme le remarquent Morin/Kaye (1982 : 297), les liaisons épenthétiques suivent une certaine logique et ne se réalisent pas de manière aléatoire.

Dans notre corpus, l'on trouve un seul cas d'une réalisation à considérer erratique lors d'une liaison avant un h aspiré. Les autres cas – en partie plutôt attendus qu'inattendus – sont tous des cas de liaisons épenthétiques, parfois déjà traités dans la littérature. À part ces rares cas de liaisons épenthétiques, les chanteurs adultes ne produisent aucune forme interdite ou erratique, ce qui peut avoir à voir avec le fait qu'il s'agit de locuteurs professionnels ou bien avec la situation de communication qui permet de planifier et de répéter les enregistrements.

Commençons donc par l'analyse de la réalisation d'une liaison avec le mot *hérisson*, mot commençant par un h aspiré (cf. Fouché 1959 : 255). Cette liaison considérée comme erratique est réalisée lors du chant de la phrase *petit [t] hérisson* par un enfant en bas âge interprétant la comptine *Petit escargot*. Ce sont donc probablement d'une part l'âge de l'interprète et d'autre part le fait que les mots avec h aspiré ne sont pas fréquents dans la parole spontanée (cf. Gabriel/Meisenburg (2009 : 166) qui pourraient expliquer la réalisation de cette liaison inattendue. De plus, la phrase *petit hérisson* est précédée de plusieurs contextes de liaison exigeant la réalisation d'une liaison dans la construction grammaticale similaire *petit escargot*, ce qui incite encore plus à réaliser la liaison lors du chant de la phrase citée. Il n'est donc pas forcément étonnant que l'enfant réalise cette liaison épenthétique. Il reste pourtant la question

de savoir pourquoi l'enregistrement de la chanson n'a pas été répété afin d'effacer cette erreur. Une explication possible serait la création d'intimité et de proximité à travers l'ambiance générée : Un enfant qui fait une faute qui saute à l'oreille, mais qui reste tout de même mignonne et pardonnable due à l'âge de l'interprète. Cette interprétation correspond à l'argumentation de Hornsby (2019), qui parle du fait que la prononciation d'une liaison peut servir à souligner les qualités littéraires d'une œuvre ainsi qu'à ajouter à l'ambiance comme le ferait un costume dans un film (cf. Hornsby 2019 : 593-594). Dans notre cas, la réalisation d'une liaison erratique pourrait donc intentionnellement créer une ambiance correspondant au genre de la comptine. Aussi, comme nous l'avons adressé lors de l'état de l'art, le phénomène du h aspiré est en train d'évoluer. Parmi les exemples donnés par Gabriel/Meisenburg (2009) se trouvent des mots comme *haricots*, qui semble avoir perdu son statut protégé. Pourtant, comme le phénomène du h aspiré demeure peu fréquent dans le lexique français, il est difficile de l'étudier. Nous avons donc pas trouvé d'études ou d'articles adressant le statut de la seule occurrence d'une faute avec h aspiré dans notre corpus, étant la réalisation du [t] dans *petit [t] hérisson*.

Tournons-nous maintenant vers le deuxième groupe de liaisons erratiques réalisées dans notre corpus : les liaisons épenthétiques. Si l'on regroupe les occurrences de ce type de liaison, l'on se rend compte qu'il s'agit de seulement cinq contextes différents, tous répétés au moins une fois, répartis sur trois chansons, toutes datant du 18^{ème} ou du 19^{ème} siècle et donc faisant partie du groupe des chansons anciennes ou bien traditionnelles : *Malbrough s'en va-t'en guerre*, *Aux marches du palais* et *Il était un petit navire*. En revanche, les comptines ne contiennent aucune réalisation d'une liaison épenthétique. Voici, regroupées par chanson, les onze occurrences de liaisons épenthétiques²³ avec le nombre d'occurrences indiqué entre parenthèses :

<i>Aux marches du palais</i>	<i>Il était un petit navire</i>	<i>Malbrough s'en va-t'en guerre</i>
<i>qu'a [z] eu (2)</i>	<i>tira [z] à (2)</i>	<i>va [t] en guerre (2)</i>
		<i>reviendra [z] à (2)</i>
		<i>voilà [z] assez (3)</i>

Tableau 12. Liaisons épenthétiques dans notre corpus

²³ Un autre cas qui aurait pu être attribué à la catégorie des liaisons épenthétiques est la réalisation d'un [z] dans la phrase *jusques [z] au jour* de la chanson *Il pleut, il, pleut bergère*, datant de 1782 (Klein 1990 : 68). Toutefois, nous avons décidé d'attribuer cette liaison réalisée au groupe des liaisons variables due à plusieurs raisons : Premièrement, il existe une forme ancienne de l'adverbe *jusque* écrite avec /s/, « habituel dans la langue classique » (Larousse 2022). La deuxième raison est l'âge de la chanson traditionnelle dans laquelle la liaison est réalisée. Finalement, l'adverbe dont il s'agit est écrit avec /s/ dans le livre d'accompagnement et la liaison est donc aussi présente en graphie. Toutes ces raisons nous ont amené à considérer l'emploi de l'orthographe classique dans ce cas, ce qui mène à l'attribution de la liaison réalisée au groupe des liaisons variables et non à celui des liaisons épenthétiques.

À part le cas de l'introduction d'un [t] dans la chanson *Malbrough s'en va-t-en guerre*, étant un dit *cuir*, toutes les autres cas de réalisation de liaisons épenthétiques sont des *velours* avec la prononciation inattendue d'un [z]. Les interprètes prononçant les liaisons épenthétiques sont tous des adultes et dans neuf cas sur onze, ces liaisons sont réalisées par une femme. Ces résultats contredisent l'observation de Hornsby (2020 : 156), selon lequel, se référant à son *Four Cities Project*, les formes de *pataquès* réalisées dans le *style lu* (13 % - 220/1694), seraient surtout des *cuirs*. Pourtant, nos résultats, à la base d'un nombre restreint de contextes de liaisons épenthétiques, semblent confirmer le constat de Hornsby (2020 : 157), selon lequel les différentes formes de *pataquès* seraient plutôt prononcées par des femmes que des hommes (125 vs. 71). Encore, quand on applique les observations faites par Hornsby (2020 : 156) par rapport au phénomène du *pataquès* sur notre corpus, cela souligne le fait que nous nous rapprochons du *style lu*, donc d'un style plutôt distant, dans l'interprétations des chansons enfantines.

Concernant la réalisation de liaisons épenthétiques dans les chansons enfantines en général, l'on peut constater qu'il y a certains cas connus depuis longtemps, comme le *cuir* prononcé lors du chant de la chanson *Malbrough s'en va-t-en guerre* datant de 1704 (cf. Pustka ²2016 : 169). D'autres exemples de réalisations de liaisons épenthétiques déjà adressées dans la littérature sont *tu as le cœur à rire, moi je l'ai [z] à pleurer* de la chanson *À la claire fontaine*²⁴ ou bien *il reviendra [z] à Pâques*, encore de la chanson *Malbrough s'en va-t-en guerre* (cf. Morin/Kaye 1982 : 325). Concernant les liaisons épenthétiques réalisées dans nos enregistrements de *Il était un petit navire* et *Aux marches du palais*, nous n'avons pas pu trouver de commentaires dans la littérature sur la liaison. Pourtant, concernant la réalisation d'un [t] lors d'une liaison épenthétique, comme dans *Malbrough s'en va-t-en guerre*, Pustka (²2016 : 169) ainsi que Mallet (2008 : 291), parlent d'une fonction morphologique. C'est ainsi que la réalisation d'un /t/ se trouverait surtout dans des contextes verbaux (Mallet 2008 : 291, Pustka ²2016 : 169), faisant de celui-ci un marqueur de verbe. Dans notre cas, cette explication semble applicable puisqu'il s'agit d'une liaison après une forme verbale à la troisième personne du singulier au présent de l'indicatif – une forme se terminant souvent en /t/ (p. ex. dans le cas des verbes en -ir : *il sait, il dort, il finit*, etc.). De plus, se référant au personnage Marlborough, l'insertion d'un /t/ comme marqueur de la troisième personne semble pertinente.

En ce qui concerne l'insertion d'un /z/ lors de la réalisation d'une liaison épenthétique, l'on peut constater qu'une telle est typiquement considérée un marqueur du pluriel (cf. Hornsby

²⁴ Dans la version de *À la claire fontaine* à la base de de notre travail, aucune liaison épenthétique est réalisée.

2020 : 157), surtout quand ils s'agit de liaisons avec des noms (cf. Pustka ²2016 : 169). Dans notre cas, les *velours* se réalisent uniquement avec des verbes ainsi qu'avec un adverbe, l'on ne trouve donc aucun contexte avec un nom permettant d'appliquer l'explication que les /z/ insérés soient des marqueurs du pluriel. Parlant de personnes à la troisième personne du singulier, l'on s'attendrait plutôt à l'insertion d'un /t/ dans *On tira [z] à la courte paille, C'est un petit cordonnier qu'a [z] eu la préférence, Il reviendra [z] à Pâques* ainsi que *J' n'en dis pas davantage, car en voilà [z] assez*. Ce que l'on peut pourtant remarquer est que les *velours* dans notre corpus sont tous réalisés dans le même contexte : un M1 se terminant en /a/ et un M2 commençant par la voyelle /a/. La raison pour l'introduction d'une consonne dans ces cas-là pourrait donc être la tendance décrite plus haut d'éviter les *hiatus*. Pourtant, nous ignorons la raison exacte pour l'introduction d'un /z/ au lieu d'un /t/. Une explication possible pourrait être que l'introduction d'un /t/ aurait mené à la prononciation de mots existants (*ta, tu, tasser*) et donc peut-être à des malentendus. Comme pour le cas de notre étude, Coutanson/Badin (2023 : 59-61) ainsi que Coutanson (2023), étudiant la réalisation de *pataquès* dans un corpus consistant de près de 500 chansons de tradition orale, ont aussi observé des *pataquès* en [t] après des premières et deuxièmes personnes ainsi que des *pataquès* en [z] après des troisièmes personnes. En somme, elles constatent pourtant bien une « tendance à favoriser la consonne attendue » (Coutanson/Badin 2023 : 60) après les troisièmes personnes. Une autre explication potentielle pour la réalisation du [z] lors de notre étude pourrait être que la réalisation de *velours* dans ces contextes a été traduite de génération en génération sous forme de formes figées ou bien de *chunks*, comme le discutent Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 240). De plus, le fait que des liaisons épenthétiques soient réalisées dans notre corpus est aussi en accord avec l'attente formulée par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 246) de trouver des « liaisons fautives sédimentées » dans l'interprétation de chansons enfantines. C'est ainsi que nos résultats confortent le constat que « l'apprentissage des enfantines conduit [...] à la mémorisation et la production de liaisons non-conforme » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 256) sous forme de liaisons épenthétiques.

Enfin, il semble remarquable que les liaisons épenthétiques se trouvent uniquement dans les chansons enfantines traditionnelles et non dans les comptines ou bien chansons modernes. Les liaisons épenthétiques déjà discutées dans la littérature ont aussi été réalisées dans notre corpus, ce qui indique qu'elles sont à considérées une partie constituante fixe des enfantines interprétées, Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 256) parlant de « chunk faisant partie de la forme figée de l'enfantine, qui inclut un texte, une mélodie, une diction et parfois une gestuelle ». Dans notre corpus, la seule réalisation d'une liaison épenthétique en [t] semble en effet être un

marqueur de verbe. Pourtant, l'insertion d'un [z] dans des contextes verbaux à la troisième personne du singulier ne semble pas logique au niveau morphologique, mais pourrait être expliquée à la base de la « transmission intragénérationnelle » décrite par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 55). Concernant la seule liaison purement erratique réalisée dans notre corpus lors de la prononciation d'un h aspiré (*petit* [t] *hérisson*), nous pensons que l'âge de l'interprète ainsi que la création d'une certaine intimité sont les raisons pour lesquelles la faute n'a pas été corrigée. Dans le chapitre à venir, nous allons nous tourner vers une autre catégorie de liaison, ce la liaison sans enchaînement.

4.1.4 Liaisons sans enchaînement

Bien que nous nous attendions à trouver des réalisations de liaisons sans enchaînement due à l'hypothèse que la série de livres accompagnant nos enregistrements augmenterait l'influence de la graphie sur la réalisation de la liaison, nous avons trouvé aucune réalisation d'une liaison sans enchaînement dans notre corpus.

Une explication pour ce résultat pourrait être que l'intention derrière l'interprétation d'une chanson ou d'une comptine est tout simplement une autre que celle d'un discours politique. Dans notre cas, ce ne sont pas l'autorité de la parole ou la question de clarté d'un énoncé transmis en direct qui ont la plus grande importance. Ce puisque la clarté est de toute façon donnée due au fait que les enregistrements peuvent-être répétés. Plutôt, ce qui compte est de créer une connexion positive avec l'audience, de transmettre une certaine joie, spontanéité et même intimité. Les enregistrements de chansons enfantines et de comptines, bien qu'il s'agisse d'enregistrements professionnels accompagnés de livres illustrés, ne créent donc pas une situation de communication exigeant un style qui encouragerait la réalisation de liaisons sans enchaînement. En outre, Pustka (2023), analysant un corpus de livres audio de 77 heures, constate que la liaison sans enchaînement est « extrêmement rare » (Pustka 2023 : 33). Il n'est donc en effet peut étonnant que nous n'en avons trouvé aucune réalisation dans notre corpus.

Pour conclure, il semble que le phénomène de la liaison non-enchaînée n'est pas pertinent dans le cas de notre étude et en effet restreint à un certain contexte ainsi qu'une certaine période (*cf.* Encrevé 1988, Durand/Lyche 2008, Laks/Peuvergne 2017), avec les chansons et comptines appartenant ni à l'un, ni à l'autre. Il se pose même la question, et ce correspond à l'argumentation de Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 249) traitée lors du chapitre 2.4.4, si les enfantines ne se transmettent en effet pas sans le support de l'écrit. Dans le chapitre à venir,

nous voulons parler des facteurs externes ayant une influence sur la réalisation de la liaison, ce le sexe et l'âge des chanteurs ainsi que l'époque de parution des chansons et comptines.

4.2 Facteurs externes

Comme nous l'avons déjà vu lors des chapitres 2.4.1-2.4.5, de nombreux facteurs ont une influence sur la réalisation de la liaison en français. Dans ce chapitre, nous voulons considérer plusieurs de ces facteurs dits extralinguistiques ou bien externes. Nous allons donc commencer par la discussion du facteur du sexe des chanteurs (*cf.* 4.2.1), suivi par l'âge des chanteurs (*cf.* 4.2.2) ainsi que l'époque de parution des comptines et chansons pour enfants (*cf.* 4.2.3).

4.2.1 Sexe des chanteurs

Comme nous l'avons déjà vu lors de l'état de l'art (*cf.* 2.4.2.), le genre est l'un des facteurs pertinents concernant la réalisation de la liaison variable. Bien que certaines études aient montré que les hommes réalisent plus de liaisons que les femmes (*cf.* Ashby 1981: 54), d'autres parlent d'une équivalence entre les sexes (*cf.* Smith 1996 : 102). Pourtant, la tendance principale décrite dans la littérature sur le sujet reste que les femmes aient plus tendance à réaliser les liaisons que les hommes (*cf.* Malécot 1975, De Jong 1994, Nardy/Chevrot/Chauvin 2014, Eychenne 2009, Meinschaeffer/Bonifer/Frisch 2015, Pustka ²2016, etc.), ce qui correspond au concept du *Sociolinguistic Gender Pattern* (= SGP). Hornsby (2020), quant à lui, trouvant une différence marginale entre les sexes dans les taux de réalisation de la liaison lors de son *Four Cities Project* (3,5 % pour le *style lu* et 3,2 % pour l'interview), préfère attribuer cette différence semblablement conforme au SGP au niveau d'éducation respectif, domaine dans lequel les femmes mèneraient les hommes (Hornsby 2020 : 161).

Quant à notre étude, à la base d'un nombre extrêmement réduit de locuteurs, la comparaison des sexes ne concerne uniquement les chansons enfantines puisque les comptines sont interprétées que par un homme et plusieurs enfants dont on ignore le genre. La comparaison de nos résultats selon le sexe est donc restreint aux chansons enfantines, pour lesquelles nous pouvons observer pour les deux sexes des taux de réalisation assez élevés :

	Taux de réalisation selon le sexe
Locuteur (m)	69,90 % (72/103)
Locutrice (f)	83,87 % (78/93)
Locuteurs (m+f)	100 % (6/6)

Tableau 13. Taux de réalisation de la liaison variable selon le sexe

Comme nous le voyons dans le tableau 13, la locutrice réalise les liaisons variables dans 83,87 % (78/92) des cas tandis que le locuteur démontre un taux de réalisation de 69,90 % (72/103). Bien que les taux de réalisation soient élevés pour les deux genres, l'on trouve donc un écart de près de 14 % entre les sexes. Dans le cas où les deux locuteurs chantent ensemble, tous les contextes (6/6) permettant la réalisation d'une liaison variable sont réalisés.

Il semble donc que notre résultat soit en accord avec le gros des études (Malécot 1975, De Jong 1994, Nardy/Chevrot/Chauvin 2014, Eychenne 2009, Meinschaeffer/Bonifer/Frisch 2015, Pustka ²2016, etc.) et qu'il corresponde au concept du SGP. Cependant, notre résultat pourrait aussi être interprété comme un indice que nos locuteurs ne font pas partie du groupe des professionnels de la parole publique (*cf.* Encrevé 1988 : 55), comparablement aux enseignants due à la relation spécifique avec un public plutôt jeune comprenant l'enseignement de la norme écrite (*cf.* Encrevé 1988 : 77). Ce puisque le renversement du phénomène du SGP, connu sous le terme du *gender paradox* (*cf.* 2.4.2), ne peut pas être observé dans notre corpus. Afin de juger la signification statistique de nos chiffres, nous avons appliqué le test du khi carré. Celui-ci résulte dans un khi carré calculé (= 5,3089) qui dépasse la valeur du khi carré théorique (= 3,84) et révèle donc une différence entre les sexes à considérer statistiquement significative pour le cas de notre étude. Pourtant, notre nombre de locuteurs est extrêmement réduit, ce qui peut évidemment avoir une influence sur la validité de nos résultats.

Pour conclure, bien que les taux globaux de réalisation aient montré une différence de près de 14 % entre les sexes, le nombre très réduit de locuteurs met en doute la significativité statistique de notre résultat. Cependant, nos chiffres correspondent à de nombreux résultats d'autres chercheurs qui ont, quant à eux, aussi trouvé un comportement linguistique par rapport à la réalisation de liaisons conforme au concept du SGP.

4.2.2 Âge des chanteurs

Concernant l'aspect de l'âge, il y a deux aspects pertinents pour notre travail. D'un côté, c'est la question de savoir si l'âge des locuteurs influence la réalisation de la liaison variable. D'un

autre côté, nous nous sommes demandées si l'âge des chansons pourrait-avoir une influence sur les taux de réalisation de la liaison variable.

Avant d'essayer de répondre à la première question, nous sommes obligées de rappeler que, malgré nos essais de contacter la maison d'édition ainsi que les chanteurs, nous ignorons l'âge d'un des interprètes masculin ainsi que de l'interprète féminine. Le fait que l'un des interprètes nous ait répondu, nous permet de connaître son année de naissance. Toutefois, cette information isolée demeure peu utile. Une comparaison des différentes tranches d'âge, comme elle s'effectue assez fréquemment en sociolinguistique, n'a donc pas été possible à la base de nos données. C'est ainsi que la seule possibilité d'analyser le facteur de l'âge était de comparer nos interprètes adultes à nos interprètes mineurs. Toutefois, la distribution de nos locuteurs est loin d'être proportionnelle puisqu'il s'agit de dix-huit enfants, dont nous ignorons l'âge exacte, et de trois adultes interprétant les chansons et comptines.

Le tableau suivant nous montre les taux de réalisation pour le groupe des interprètes adultes ainsi que celui des interprètes mineurs. Aussi, nous avons fait le calcul selon les genres (chansons vs. comptines) pour éviter la discussion de taux globaux trompeurs.

Interprète(s)	Chansons	Comptines
Adulte(s)	82,26 % (153/186)	18,75 % (3/16)
Enfant(s)	---	30,77 % (8/26)
Chorale [adulte + enfant(s)]	65,52 % (19/29)	---

Tableau 14. aux de réalisation selon l'âge des interprètes

Comme le démontre le tableau 14, le taux de réalisation de liaisons variables est avec 82,26 % (153/186) très élevé parmi le groupe des adultes interprétant les chansons. Cependant, comme il n'y a pas de chansons interprétées par un enfant non-accompagné d'un adulte, nous pouvons pas directement comparer le comportement linguistique des enfants à celui des adultes en ce qui concerne la réalisation de la liaison variable dans le chant des chansons. Pourtant, nous trouvons dans notre corpus un certain nombre de cas où un adulte et un enfant chantent une chanson ensemble. Dans ces cas, le taux de réalisation est de 65,52 % (19/29) et donc réduit de plus de 15 % comparé au taux de réalisation des adultes chantant une chanson sans l'accompagnement d'un enfant. Le résultat que le groupe des locuteurs majeurs démontre un taux de réalisation de liaisons variables supérieur à celui du groupe combiné (adultes et enfants) pourrait avoir son explication dans le concept du CDS, selon lequel l'on s'attend à ce qu'un adulte adapte sa façon de parler (dans notre cas de chanter) au niveau langagier d'un enfant avec lequel il interagit. De plus, ce résultat est aussi en accord avec le consensus plutôt général, selon lequel les locuteurs plus âgés réalisent plus de liaisons variables que les locuteurs plus jeunes

(cf. Ashby 1981, Léon 1992, Léon 1993, De Jong 1994, Mallet 2008, Ranson 2008, Durand/Laks/Lyche 2009a, Eychenne 2009). Cependant, la différence décrite selon l'âge semble contredire les résultats de l'étude de Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) sur la liaison dans le chant spontané d'enfantines traditionnelles puisque ceux-ci constatent une différence seulement marginale selon les tranches d'âges : la tranche d'âge de 6 à 8 ans réaliserait 62 % (99/159), tandis que la tranche d'âge de 8 à 12 ans réaliserait 59 % (48/82) des liaisons variables possibles. Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 254) en déduisent l'existence d'une « transmission intragénérationnelles » des enfantines ainsi que de leurs contextes de liaison et constatent une « identité de la réalisation [de la liaison facultative] quel que soit l'âge » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 255). Bien que notre taux de réalisation de 65,52 % (19/29) du groupe comprenant les adultes et les enfants soit très similaire à celui décrit par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), nos chiffres montrent une différence assez importante de plus de 15 % entre le comportement linguistique des interprètes adultes et le groupe combiné (adultes et enfants), ce qui ne semble pas correspondre à l'idée d'écrite d'une « transmission intragénérationnelles » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 254) des enfantines et de leurs contextes de liaisons variables. Malheureusement, nos données ne permettent pas d'approfondir l'enquête de cette question puisque les contextes permettant la réalisation d'une liaison variable ne sont pas assez nombreux pour appliquer un test statistique. De plus, il faut ajouter que le son de la voix de certains interprètes permet d'en déduire qu'il s'agit d'enfants en très bas âge, avant l'âge de scolarisation et donc avant l'âge de l'acquisition de la liaison variable.

Quand on se tourne vers les taux de réalisation dans les comptines, on se rend compte que ceux-ci sont drastiquement plus bas que les taux de réalisation dans les enregistrements des chansons : seulement 18,75 % (3/16) pour le groupe des adultes interprétant une comptine et 30,77 % (8/26) pour le groupe des enfants dans la même situation d'énonciation. Ce résultat inattendu, selon lequel les enfants démontrent un taux de réalisation de liaisons variables supérieur au groupe des chanteurs adultes, semble contredire ce que nous venons de décrire comme consensus général sur l'influence de l'âge sur la réalisation de la liaison variable. Pourtant, notre résultat se base d'une part sur un nombre très réduit de contextes permettant la réalisation d'une liaison variable et est d'autre part fortement influencé par le fait que dix non-réalisations sur seize sont attribuables au même locuteur adulte et au même contexte, ce la non-réalisation de la liaison variable après un infinitif, contexte de réalisation très rare (cf. Pustka/Chalier/Jansen 2017 : 113) : *chercher // un* de la chanson *Un éléphant qui se balançait*.

Enfin, comme nous venons de voir, nos données ne permettent pas une analyse approfondie de l'influence du facteur de l'âge sur la réalisation de la liaison variable. D'une part, nous manquons des informations pertinentes permettant de former des tranches d'âge parmi le groupe des locuteurs adultes. D'une autre part, nos groupes de locuteurs sont très déséquilibrés. Finalement, il semble évident qu'une comparaison du comportement linguistique du groupe des locuteurs adultes à celui des interprètes mineurs (potentiellement en très bas âge) pourrait être remise en cause. Pourtant, en général, nos chiffres semblent être en accord avec les résultats d'autres chercheurs, selon lesquels les locuteurs plus âgés réalisent plus de liaisons variables que les locuteurs plus jeunes. De plus, le résultat obtenu en opposant les taux de réalisation du groupe des adultes (82,26 % - 153/186) et du groupe combiné (65,52 % - 19/29) interprétant les chansons semble être en accord avec le concept du CDS. L'on pourrait poursuivre cette idée d'une influence du chant combiné (adultes + enfants) sur la réalisation de la liaison dans une étude subséquente.

4.2.3 Époque de parution des comptines et chansons enfantines

Tournons-nous maintenant vers le deuxième aspect concernant l'influence potentielle du facteur de l'âge sur la réalisation de la liaison variable : l'âge ou bien la date de publication des chansons et comptines constituant notre corpus. Comme nous l'avons déjà formulé lors de nos hypothèses (cf. 2.6), nous nous attendions à trouver un taux de liaison variable plus haut dans les chansons et comptines traditionnelles que dans celles considérées comme modernes.

Dans ce contexte, nous devons tout d'abord aborder deux problèmes : premièrement, l'âge exacte des chansons et comptines était assez fréquemment difficile à trouver. Ce due à un manque d'informations ou bien à cause de différences entre les dates de publication d'une mélodie et d'un texte respectif. À cela s'ajoute que l'on trouve encore aujourd'hui différentes versions d'une même chanson et que l'âge exacte de ces versions n'est pas toujours à disposition. Cela nous a amené à regrouper nos enfantines de la façon suivante: les chansons/comptines traditionnelles (avant le 20^{ème} siècle) et les chansons/comptines modernes (20^{ème} et 21^{ème} siècle). Concernant deux comptines, une attribution à l'un des deux groupes n'était pas possible, elles ne feront donc pas parti des descriptions et interprétations suivantes. À cela s'ajoute que notre espérance de former des groupes équilibrés a été déçue puisque la grande majorité des enfantines constituant notre corpus et contenant des contextes de liaison était finalement attribuable au groupe des chansons/comptines traditionnelles avec 71 chansons

traditionnelles, vingt comptines traditionnelles et seulement trois chansons modernes ainsi que deux comptines modernes.

Le tableau suivant présente les chiffres globaux pour les chansons et les comptines selon leurs siècles de publication ainsi que l'influence que le facteur de la longueur du M1 puisse avoir sur la réalisation de la liaison variable:

Chansons enfantines et comptines	avant le 20^{ème} siècle	20^{ème} et 21^{ème} siècle
M1 = 1 syllabe	74,58 % (88/118)	76,92 % (10/13)
M1 ≥ 2 syllabes	75,49 % (77/102)	33,33 % (8/24)
Total	75 % (165/220)	48,65 % (18/37)

Tableau 15. Taux de réalisation dans nos enfantines traditionnelles vs. modernes

Quand on considère les chiffres globaux pour les chansons et comptines selon leur âge, l'on aperçoit une divergence dans leurs taux de réalisation de la liaison variable: 75 % (165/220) pour les enfantines traditionnelles et 48,65 % (18/37) pour les enfantines plus modernes, donc une divergence de plus de 25 % selon l'époque de publication. L'application du test du khi-carré révèle que nos chiffres sont statistiquement significatifs ($\chi^2 = 10,727$). Pourtant, le nombre de contextes de liaisons variables dans nos chansons et comptines modernes est plutôt bas, l'application du test du khi carré peut donc être mise en question.

Quand on considère les chiffres selon la longueur du M1, l'on ne trouve qu'une divergence marginale dans la réalisation de la liaison variable pour le groupe des enfantines traditionnelles, tandis que la différence selon la longueur du M1 semble assez importante pour le groupe des enfantines modernes. C'est ainsi que les liaisons variables après M1 monosyllabique sont réalisées dans 76,92 % (10/13) des cas dans les enfantines modernes, taux semblable à celui du groupe des enfantines traditionnelles, mais seulement dans 33,33 % (8/24) des cas après M1 polysyllabique. Tandis que l'aspect de la longueur du M1 sera discuté plus en détail plus en bas (cf. 4.3.3), nous voulions tout de même brièvement souligner l'influence qu'un tel facteur puisse avoir sur les chiffres globaux. Considérant les chiffres selon nos deux genres d'enfantines séparément, d'autres divergences apparaissent :

	avant le 20^{ème} siècle	20^{ème} et 21^{ème} siècle
Chansons enfantines	81,05 % (154/190)	70,83 % (17/24)
Comptines	36,67 % (11/30)	0 % (0/12)

Tableau 16. Taux de réalisation dans les chansons/comptines traditionnelles/modernes

Tandis que le taux de liaisons variables réalisées est de 81,05 % (154/190) et donc très élevé pour le groupe des chansons traditionnelles, il diminue d'un peu plus de 10 % pour le groupe des chansons modernes et atteint donc 70,83 % (17/24). Cependant, le nombre de contextes

permettant la réalisation d'une liaison variable dans les chansons modernes étant trop bas, nos chiffres n'atteignent pas le seuil de significativité pour le groupe des chansons modernes comparé au groupe des chansons traditionnelles ($\chi^2 = 1.386$).

Concernant les comptines traditionnelles, le taux de réalisation remonte à 36,67 % (11/30), tandis qu'aucune (0/12) liaison variable est réalisée dans les comptines modernes. Le fait que le test du khi carré résulte dans un chiffre statistiquement significatif pour le groupe des comptines ($\chi^2 = 5,9614$) doit être sujet à caution puisque le nombre de contextes permettant la réalisation d'une liaison est très bas. De plus, ce sont seulement deux contextes divers permettant la réalisation d'une liaison variable dans les comptines modernes, qui en somme remontent aux douze cas non-réalisés (*chercher // un de la chanson Un éléphant qui se balançait et frapper // à de la chanson Le grand cerf*). Cependant, ce n'est pas seulement le nombre de contextes très réduit qui impaire la signification statistique de nos résultats, mais aussi le fait qu'il s'agisse uniquement de liaisons variables après un verbe à l'infinitif, donc un contexte dans lequel la réalisation d'une liaison est de toute façon très rare (*cf.* Pustka/Chalier/Jansen 2017 : 113).

Toujours est-il, qu'une diminution des taux de liaisons réalisées semble apparente pour nos deux genres et que nos chiffres semblent donc conforme avec les analyses de Coutanson/Badin (2021) ainsi que de Coutanson (2023), qui remarquent, lors d'une étude sur des hits francophones datant de 1956 jusqu'à 2017, une corrélation entre l'âge d'une chanson et le taux de réalisation de liaisons variables. C'est ainsi que les chercheuses constatent qu'au fil du temps, de moins en moins de liaisons variables seraient réalisées avec une véritable chute du taux de réalisation de la liaison variable de 51 % (316/950) à 18 % (145/1169) entre la première et la dernière décennie analysée (Coutanson/Badin 2021 : 142). Nos chiffres semblent donc soutenir, du moins pour le genre de la comptine, l'observation faite par Coutanson/Badin (2021) ainsi que Coutanson (2023), selon lesquelles la langue chantée se rapprocherait lentement d'un langage parlé (*cf.* Coutanson/Badin 2021 : 142-143, Coutanson 2023 : 266) tandis que les chansons plus anciennes montreraient un taux de réalisation de liaisons variables plus important, marqueur typique d'un langage distant. Pourtant, pour le cas de notre étude, le taux de liaisons variables réalisées dans les chansons enfantines modernes dépasse de loin les taux de la langue quotidienne mentionnés par Coutanson/Badin (2021), qui se trouvent dans les environs de 20 % [19 % selon Barreca (2015: Annexe 2) pour les données du projet PFC et 21,39 % pour les données du corpus ESLO (Dugua/Baude 2017: 49)]. L'alignement progressif de la langue chantée sur la langue parlée au quotidien observé par Coutanson/Badin (2021), ne

semble donc pas applicable sur le contexte des chansons enfantines. Il faut pourtant rappeler que notre nombre de chansons modernes est très réduit. Toutefois, une raison possible pour la résistance à l'alignement décrit par Coutanson/Badin (2021) ainsi que Coutanson (2023) pourrait aussi avoir à voir avec les caractéristiques typiques du genre de la chanson enfantine, qui semble être un outil d'instruction pour ses auditeurs suivant l'idée pédagogique de présenter un langage clair, conforme à la *norme*. Par ailleurs, ce sont probablement aussi des raisons artistiques qui mènent à des taux élevés de liaisons variables réalisées dans les chansons enfantines modernes, parmi lesquels se trouve le souhait de créer une certaine ambiance, ce qui peut rappeler l'argumentation de Hornsby (2020). En même temps, les chansons pour enfants modernes essayent peut-être en partie de correspondre aux traits typiques des chansons enfantines traditionnelles et n'ont pas (encore) évolué comme les chansons décrites par Coutanson/Badin (2021) ou bien Coutanson (2023).

Pour conclure, l'on peut constater l'observation d'une diminution des taux de réalisation de la liaison variable selon l'époque de parution des comptines et chansons enfantines à la base de notre étude. Pourtant, le nombre réduit de contextes permettant la réalisation d'une liaison variable, spécialement concernant le groupe des chansons et comptines modernes, ne nous permet pas de tirer des conclusions définitives. Il serait donc intéressant d'analyser l'influence que l'année de publication d'une enfantine puisse avoir sur la réalisation de la liaison variable plus profondément à la base d'un corpus plus large, comprenant un nombre plus élevé d'enfantines modernes.

4.3 Facteurs internes

Aux variables sociolinguistiques que nous venons de considérer, s'ajoutent encore d'autres facteurs ayant une influence potentielle sur la (non-)réalisation de la liaison. Dans ce chapitre, nous voulons discuter les facteurs intralinguistiques suivants : les consonnes de liaison (*cf.* 4.3.1), le contexte morphologique dans lequel une liaison est réalisée (*cf.* 4.3.2) et la longueur ainsi que la fréquence du mot liaisonnant (*cf.* 4.3.3-4.3.4). Finalement, nous allons nous concentrer sur un cas spécifique : la liaison et le verbe *être* (*cf.* 4.3.4.3).

4.3.1 Phonologie : les consonnes de liaison

L'un des aspects fréquemment analysé dans le contexte de la liaison variable est celui de la consonne de liaison réalisée. Dans notre corpus, les consonnes de liaison variable réalisées sont

la /t/, la /z/ ainsi que la /ʁ/. Les réalisations d'une liaison en /n/ se trouvent uniquement dans des contextes de liaison catégorique. D'autres consonnes de liaison possibles (/p/, /k/), connues d'être peu fréquentes et restreintes à un nombre très réduit de contextes (cf. Tranel 1987 : 174, Mallet 2008 : 40-42), ne sont pas réalisées dans notre corpus.

Comme le montre l'illustration suivante sur la distribution des consonnes de liaison variable dans notre corpus, la /t/ représente la consonne de liaison choisie en 68,30 % (125/183) des cas. 26,77 % (49/183) des liaisons variables réalisées le sont avec la prononciation de la consonne /z/ et seulement dans 4,92 % (9/183) des cas la /ʁ/ est la consonne de liaison réalisée :

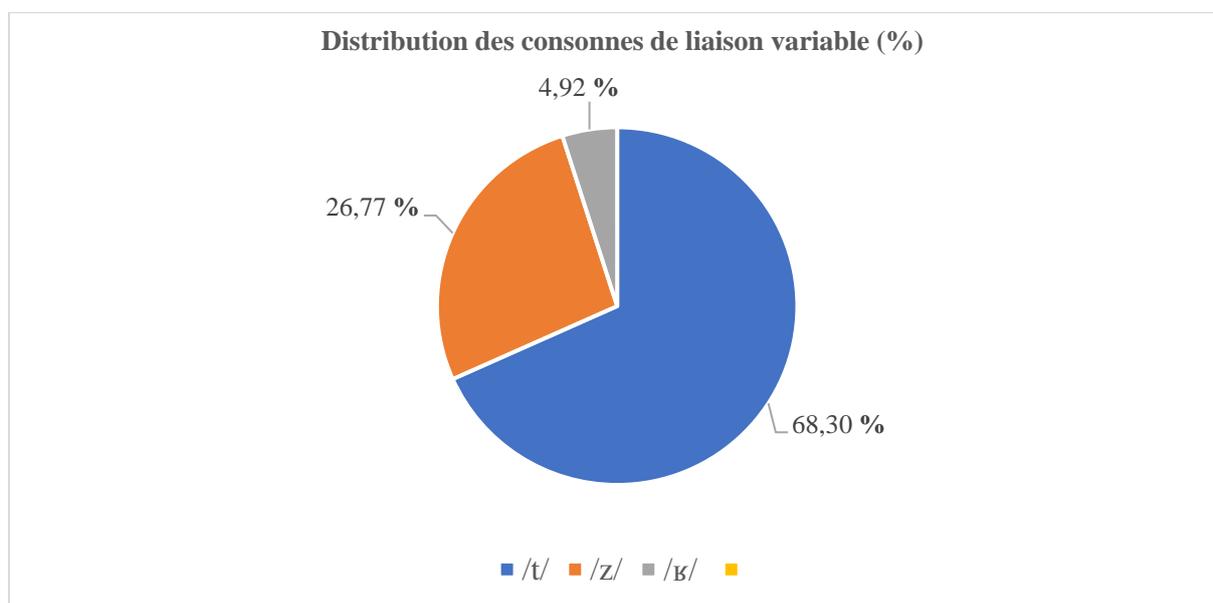


Diagramme 2. Consonnes de liaison parmi nos liaisons variables réalisées

Cette distribution des consonnes de liaison concernant des contextes variables ne semble pas correspondre à ce que d'autres chercheurs ont trouvé lors de leurs études. C'est ainsi que Green/Hintze (2001 : 34), Pagliano/Laks (2005 : 5), Durand/Lyche (2008 : 58), Mallet (2008 : 212) ainsi que Coutanson/Badin (2021 : 141) proposent l'ordre suivant concernant la distribution des consonnes de liaison : [z] > [n] > [t]. En revanche, Léon (1992 : 152) ainsi que Coutanson (2023 : 268) proposent l'ordre [z] > [t] ≥ [n] tandis que Malécot (1975 : 164) propose l'ordre [n] > [z] > [t].

[z] > [n] > [t]	[z] > [t] ≥ [n]	[n] > [z] > [t]
Green/Hintze (2001) Pagliano/Laks (2005) Durand/Lyche (2008) Mallet (2008) Coutanson/Badin (2021)	Léon (1992) Coutanson (2023)	Malécot (1975)

Tableau 17. Propositions d'ordre de distribution des consonnes de liaison

La consonne de liaison /z/ est donc dans tous les cas plus fréquente que la liaison en /t/. Toutefois, toutes ces propositions parlent de chiffres comprenant les contextes catégoriques ainsi que variables tandis que nos chiffres se concentrent uniquement sur les contextes de liaison variable. Une comparaison semble donc discutable. Considérant nos chiffres pour les liaisons catégoriques ainsi que variables, l'ordre obtenu pour notre corpus reste pour autant $[t] > [z] > [n]$ et renverse donc l'ordre décrit par les auteurs cités avec 39,61 % (206/520) des liaisons réalisées en [t], 33,27 % (173/520) des liaisons réalisées en [z], 25,96 % (135/520) des liaisons réalisées en [n] et 1,73 % (9/520) des liaisons réalisées en [ʁ] :

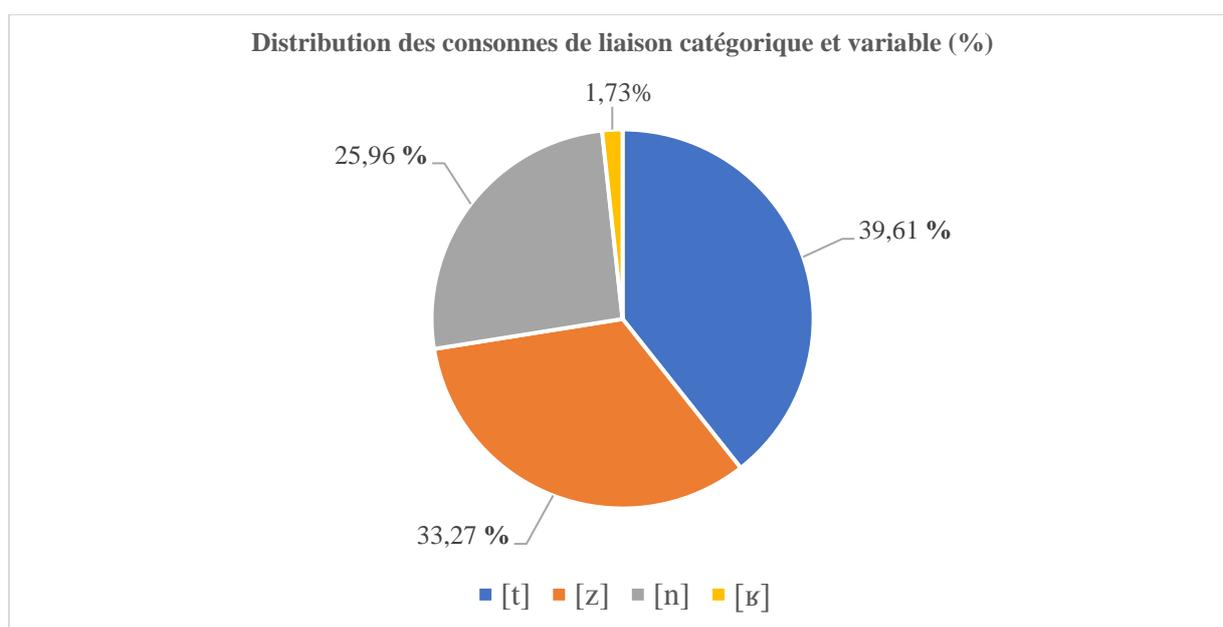


Diagramme 3. Consonnes de liaison parmi nos liaisons catégoriques/variables réalisées

Le fait que toutes nos analyses rangent la /ʁ/ à la dernière position n'est pas étonnant puisqu'il s'agit d'une des consonnes de liaison très rares. De plus, le taux de 1,72 % (9/520) de liaisons en [ʁ] est très similaire à celui décrit par Coutanson (2023 : 268) pour les chansons traditionnelles faisant partie du Fonds Jean Dumas, dans lesquelles 1,46 % (54/3704) des liaisons impliquent la réalisation d'une [ʁ]. En outre, nous ne trouvons aucun contexte de liaison variable impliquant la réalisation d'une /n/, ce qui semble en accord avec les résultats d'autres chercheurs. Mallet (2008 : 220) par exemple constate que la liaison en /n/ est réalisée dans 90,2 % des cas lors de son analyse des données du projet PFC et ajoute qu'il s'agit presque toujours de contextes exigeant la réalisation d'une liaison catégorique. La seule véritable surprise reste donc que les liaisons en /t/ lors de contextes permettant la réalisation d'une liaison (variable ou catégorique) demeurent plus fréquentes que les liaisons en /z/. Une explication potentielle pourrait être que notre corpus implique un grand nombre de contextes

morphologiques incitant la réalisation d'une liaison en /t/ due à la tendance de nos enfantines à raconter une courte histoire sous forme d'un monologue chanté, ce qui implique l'emploi de verbes à la troisième personne, soit-il au présent ou au passé. Pour conclure, notre distribution [t] > [z] > [n] > [r] semble avoir sa source dans les genres constituant notre corpus.

Après avoir établi la distribution des consonnes de liaison dans notre corpus, rendons-nous à la fréquence de réalisation des consonnes respectives. Parmi nos trois consonnes de liaison variable, la /t/ est aussi celle qui est réalisée le plus souvent, suivie des liaisons variables en /z/. Cependant, les liaisons variables impliquant une /ʁ/ sont moins souvent réalisées. Voici le diagramme 4 représentant la fréquence de réalisation selon les consonnes de liaison dans des contextes permettant la réalisation d'une liaison variable :

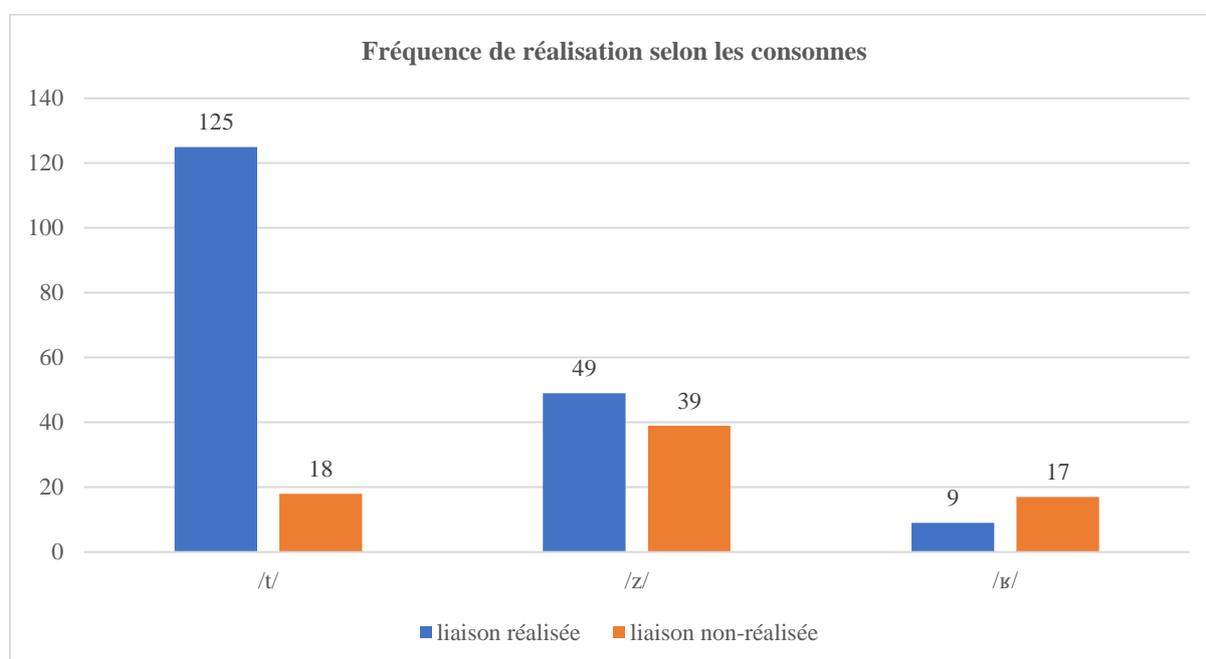


Diagramme 4. Fréquences de réalisation selon les consonnes de liaison variables

Consonnes de liaison	%	N
/t/	87,41 %	125/143
/z/	55,68 %	49/88
/ʁ/	34,62 %	9/26

Tableau 18. Fréquences de réalisation selon les consonnes de liaison variable

Comme le démontrent le diagramme ainsi que le tableau ci-dessus, la liaison variable en [t] est réalisée en 87,41 % (125/143) des cas, celle en [z] en 55,68 % (49/88) des cas et celle en [ʁ] en 34,62 % (9/26) des cas permettant la prononciation d'une liaison variable. Nos chiffres dépassent donc de loin ceux d'autres chercheurs. Mallet (2008 : 215, 228, 240), par exemple, analysant les chiffres du Project PFC, constate un taux de réalisation des liaisons en [t] dans

23,27 % des cas, en [z] en 43 % des cas et en [ʁ] en seulement 1,5 % des cas. Pourtant, les chiffres analysés par Mallet (2008) comprennent trois situations de communication diverses de la nôtre (la conversation libre, la conversation guidée ainsi que la lecture de texte), ce qui impaire la comparabilité de nos résultats. De plus, Mallet (2008) présente des taux globaux incluant les liaisons variables ainsi que catégoriques. Les différences entre les résultats décrits par Mallet (2008) et les nôtres pourraient donc être attribuables aux situations de communication divergentes et, liée à cela, la question du style. Pour le groupe des liaisons en /ʁ/, réalisable uniquement dans des contextes de liaison variable, la différence entre nos chiffres et ceux de Mallet (2008) reste tout de même frappante, ce même considérant le fait que les situations de communication ne soient pas les mêmes. En revanche, Coutanson (2023 : 268) remarque pour le cas de la chanson de tradition orale un taux de réalisation très élevé de 23,48 % (54/230) des liaisons en [ʁ] et attribue ce fait, se référant à Koch/Oesterreicher (2001), au caractère distant du genre. Le fait que le taux de réalisation des liaisons en [ʁ] remonte à 34,62 % (9/26) pour les enfantines et dépasse donc même le taux décrit par Coutanson (2023) souligne probablement aussi le caractère distant des genres à la base de notre étude. Pourtant, nous basons cette affirmation sur seulement neuf réalisations d'une liaison en [ʁ], un nombre trop bas pour pouvoir parler d'un résultat statistiquement significatif. De plus, ces cas de réalisation d'une liaison en /ʁ/ se trouvent uniquement dans les chansons enfantines et non dans les comptines et se concentrent sur seulement deux contextes différents répétés lors des refrains.

Par ailleurs, concernant les contextes permettant la réalisation d'une liaison variable en [t], il est intéressant qu'il s'agisse presque uniquement de liaisons dans des contextes verbaux. Des 143 contextes, 139 sont des contextes impliquant des verbes à la troisième personne du présent, de l'imparfait ou du passé simple, soulignant le fait que la /t/ est un véritable marqueur de verbes. Cela correspond aussi aux résultats de Mallet (2008 : 291), constatant que la /t/ se réalise surtout dans des contextes verbaux. Les quatre cas non-verbaux sont la (non-)réalisation d'une liaison variable dans les contextes suivants : réalisation d'une liaison en [t] avec la préposition *devant* et le pronom *dont* ainsi que la non-réalisation avec l'adverbe *sitôt*, contexte attribuable aux liaisons variables selon Fouché (1959). Concernant nos liaisons variables en [z], la distribution des 88 contextes de liaison est moins claire. Il s'agit donc d'un mélange contenant des noms au pluriel (16/36 cas réalisés), des verbes (17/32 cas réalisés), des adjectifs (5/8), des adverbes (4/4 cas réalisés), des conjonctions (7/7 cas réalisés) et un pronom (0/1 cas réalisés). Une discussion plus détaillée des différentes catégories grammaticales se trouve dans les chapitres suivants (cf. 4.3.2, 4.3.4). Encore, les liaisons variables en [ʁ] se concentrent toutes sur le contexte verbe à l'infinitif + ..., comme le montre le tableau suivant. Le nombre réduit

d'occurrences correspond au fait qu'il s'agit d'un contexte dans lequel la réalisation d'une liaison demeure très rare. En tout, il s'agit de seulement six contextes différents, presque toujours soit réalisés, soit non :

Verbes à l'infinitif	% n	Chanson/Comptine
<i>laisser</i>	50 % (1/2)	CH
<i>jouer</i>	0 % (0/1)	CH
<i>glaner</i>	100 % (8/8)	CH
<i>frapper</i>	0 % (0/2)	CO
<i>aller</i>	0 % (0/3)	CO
<i>chercher</i>	0 % (0/10)	CO

Tableau 19. Contextes de liaison variable en [ʁ]

Par ailleurs, nos données soutiennent aussi le constat de Mallet (2008 : 215), selon lequel les liaisons en /ʁ/ se concentreraient surtout sur les verbes à l'infinitif du premier groupe. De plus, nous voyons que les cas de liaisons en [ʁ] sont uniquement réalisés dans les chansons et que les réalisations de liaisons en [ʁ] se concentrent sur seulement deux contextes. Les comptines ne contiennent aucune réalisation d'une liaison en [ʁ].

Considérant les taux globaux de réalisation incluant les liaisons catégoriques ainsi que variables, nos chiffres s'éloignent encore plus des résultats d'autres chercheurs. C'est ainsi que les taux décrits dans Mallet (2008 : 215, 220, 227, 240) pour les données du projet PFC sont dépassés de loin :

Consonnes de liaison	Hölbling (2024)	Mallet (2008)
[t]	91,96 % (206/224)	23,27 % (1188/8113) ²⁵
[z]	81,60 % (173/212)	43 % (5960/13852)
[n]	100 % (135/135)	90,2 % (4970/5512)
[r]	34,62 % (9/26)	1,3 % (12/942)

Tableau 20. Fréquences de réalisation selon les consonnes de liaison (L. cat. + var.)

Les liaisons en [t] se réalisent dans 91,96 % des cas dans notre corpus. L'on pourrait donc se poser la question de savoir si un taux aussi élevé ne pourrait pas être interprété de la manière que ces liaisons en partie variables sont en effet quasi-catégoriques dans le chant d'enfantines. Le fait que la liaison en [ʁ], cas considéré comme très rare, est réalisée dans 34,62 % (9/26) des contextes, soutient encore l'idée que le chant d'enfantines semble être une situation de communication qui produit des liaisons à considérées rares ainsi que des taux de réalisation importants. Aussi, le taux de réalisation en [z] dépasse le taux correspondant observé par Mallet (2008) de plus de 38 %. La /n/, comme nous l'avons déjà remarqué, se réalise seulement lors

²⁵ Nous sommes conscientes que 1188/8113 ne donne pas 23,27 %, mais seulement 14,64 %. Comme nous citons ici les pourcentages décrits dans la thèse de Mallet (2008), nous ignorons où se trouve l'erreur. Le taux de réalisation reste tout de même nettement inférieur au notre.

de liaisons catégoriques et est donc toujours réalisée. Toutefois, ce taux absolu pourrait aussi avoir à voir avec le fait que notre corpus se constitue d'enregistrements professionnels.

Pour conclure, nous pouvons constater que nos taux de réalisation selon les consonnes de liaison dépassent les chiffres obtenus lors d'autres études. Un résultat surprenant est celui que notre distribution des consonnes de liaison diverge de tout résultat décrit plus haut. Nous pensons que notre distribution [t] > [z] > [ʁ] a sa source, comme nous l'avons déjà constaté, dans le genre de la chanson enfantine. Aussi, notre situation de communication semble imposer la réalisation de liaisons rarement réalisées dans d'autres contextes, ce qui produit nos taux de réalisation très haut peu importe quelle que soit la consonne de liaison en jeu. Toutefois, les liaisons en /p/ et /k/ n'apparaissent pas dans notre corpus, ce qui correspond au constat que celles-ci se concentrent sur un nombre très réduit de contextes. Bien qu'il apparaisse qu'une analyse à la base de la consonne de liaison ne nous permet pas d'avancer notre travail sur la liaison, les différences frappantes par rapport à d'autres études semblent tout de même indiquer une fois de plus que le genre de la chanson enfantine pourrait être un sol fertile pour l'apprentissage de la liaison variable en français.

4.3.2 Morphologie : classes de mots

Tournons-nous maintenant vers des types de M1 bien précis, analysés aussi dans de nombreuses études: les adverbes, les prépositions et les conjonctions. Comme nous allons voir par la suite, ce qui semble compter pour tous ces invariables est que le nombre de syllabes joue un rôle dans la réalisation de la liaison.

C'est ainsi que les liaisons après les monosyllabes sont souvent considérées comme obligatoires, tandis que les liaisons après les polysyllabes sont considérées variables. Delattre ([1956] 1966b), qui parle du caractère obligatoire des liaisons après un adverbe monosyllabique pour l'enseignement, remarque pourtant des « tendances facultatives [si l'on regarde de plus près] » (Delattre [1956] 1966b : 52). En attendant, la variabilité de la liaison après les invariables a aussi été confirmée par de nombreuses études modernes, se basant sur des corpus : pour certains mots monosyllabiques les taux de réalisation sont élevés (p.ex. *très*), tandis que pour d'autres, ils sont plutôt bas ou bien varient (p.ex. *trop*) d'un corpus à l'autre.

Le tableau suivant nous offre un bref aperçu des différents taux de réalisation pour les **adverbes** que nous trouvons aussi dans notre corpus et fait ressortir la variation entre les corpus se basant

sur différents types de textes et situations de communication. Commençons donc par les contextes de liaison impliquant un adverbe mono- ou polysyllabique:

	De- lattré ([1947] 1966a) obl./fac.	Ågren (1973)		Malécot (1975)		De Jong (1994)		Mallet (2008)		Pustka (2015)		Hölbling (2024)	
		%	n	%	n	%	n	%	n	%	n	%	n
<i>pas</i>	obl.	23 %	965	37 %	43	7 %	826	1 %	880	37 %	194	100 %	7
<i>bien</i>	obl.	---	---	85 %	13	83 %	97	43 %	185	90 %	79	100 %	4
<i>tant</i>	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	100 %	1
<i>tout</i>	obl.	---	---	---	---	---	---	82,9 %	287	---	---	100 %	5
<i>plus</i>	obl.	---	---	---	---	---	---	64,1 %	248	---	---	100 %	3
<i>sitôt</i>	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	0 %	2
<i>voilà</i>	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	100 %	3
<i>jusques</i>	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	100 %	3
<i>dedans</i>	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	---	100 %	1
<i>jamais</i>	fac.	14 %	57	---	---	6 %	64	---	---	13 %	30	100 %	2

Tableau 21. Adverbes monosyllabiques et polysyllabiques dans différents corpus

Les seuls deux adverbes monosyllabiques fréquemment analysés dans d'autres études qui apparaissent aussi dans notre corpus sont *pas* et *bien*, ce qui rend la discussion de nos résultats légèrement difficile. Il est pourtant intéressant de remarquer que les adverbes monosyllabiques ainsi que polysyllabiques apparaissent uniquement dans les chansons enfantines et que l'on ne trouve donc aucun adverbe dans un contexte qui permettrait la réalisation d'une liaison dans les comptines. À part le cas du M1 polysyllabique *sitôt*, contexte de liaison rare selon Fouché (1959), tous les autres contextes sont réalisés, bien qu'il s'agisse de contextes clairement variables. Dans le cas des liaisons réalisées après *voilà*, il s'agit de trois liaisons épenthétiques réalisées lors de la répétition d'un même contexte, probablement afin d'éviter un hiatus en chantant *en voilà [z] assez*. Concernant la liaison avec l'adverbe *jusques*, nous avons considéré celle-ci comme variable et non épenthétique due à l'ancienneté de la chanson dans laquelle cette liaison apparaît et due au fait que l'ancienne orthographe (*jusques*) est aussi utilisée dans le livre d'accompagnement. Concernant les liaisons après le M1 *pas*, celles-ci sont toutes (7/7) réalisées dans notre corpus, tandis que les taux de réalisation pour ce contexte de liaison oscillent entre 1 % (PFC) et 37 % [livres audio pour enfants (Pustka 2015) ainsi que conversations de locuteurs cultivés de la classe moyenne parisienne enregistrées entre 1967 et 1968 (Malécot 1975)] dans d'autres corpus. À première vue, nos taux de réalisation semblent

donc très élevés. Pourtant, le nombre très réduit d’adverbes en contexte de liaison ne nous permet pas de parler de résultats significatifs. En comparant les taux globaux de liaisons réalisées après les adverbes dans notre corpus à ceux d’autres études, l’on peut tout de même observer la tendance que la liaison est davantage réalisée dans notre corpus. C’est ainsi que le taux de réalisation global pour nos adverbes est de 93,55 % (29/31) avec un taux absolu de 100 % (20/20) pour les adverbes monosyllabiques et un taux un peu moins élevé de 81,82 % (9/11) pour les adverbes polysyllabiques. Dans ce contexte, il est remarquable que Pustka/Chalier/Jansen (2017), étudiant la liaison chez les présentateurs de télévision, constatent des taux globaux de réalisation de la liaison après les adverbes monosyllabiques entre « 93 % en lecture (83/89), [...] 72 % dans la présentation de nouvelles (60/69) et [...] 35 % en entretien guidé (88/254) » (Pustka/Chalier/Jansen 2017 : 109). Pour les adverbes polysyllabiques, ces chiffres rangent entre 0 % et 8 % selon la situation de communication (cf. Pustka/Chalier/Jansen 2017 : 109, 111). Il serait donc fortement intéressant de voir si un corpus plus vaste de chansons enfantines conforterait nos taux de réalisation extrêmement élevés ou non.

Concernant le groupe des **prépositions**, l’on peut constater que toutes les liaisons possibles après une préposition sont réalisées dans notre corpus. Ce, bien que Delattre ([1956] 1966b : 52) constate que la seule préposition entraînant la liaison de manière obligatoire serait la préposition *en*. Les autres réaliseraient les liaisons de manière facultative. Pourtant, les résultats de Mallet (2008), donc l’analyse des données du projet PFC, montrent que 61 de nos 62 contextes de liaison peuvent en effet être considérés comme des cas de liaison (quasi-)systématiques. De même, Pustka/Chalier/Jansen (2017 : 111), faisant des analyses plus globales, constatent des taux de réalisation quasi-absolus pour tous les contextes de préposition monosyllabique analysés lors de leur étude sur la liaison chez les présentateurs de télévision (100 % de liaisons pour le texte PFC et 99 % pour la présentation de nouvelles ainsi que les entretiens guidés), mais ne précisent pas de quels mots il s’agit. Concernant les prépositions polysyllabiques, Pustka/Chalier/Jansen (2017) constatent des taux de réalisation oscillant entre 27 % (3/11) dans la présentation de nouvelles et 0 % (0/20) dans les deux autres contextes analysés. Par rapport à la préposition *devant*, seule préposition polysyllabique qui apparaît dans notre corpus, Mallet (2008) constate pour les données du projet PFC qu’aucune liaison est réalisée avec celle-ci.

Voici un tableau démontrant les taux de réalisation après les prépositions *en*, *dans*, *sous* et *devant* selon Delattre ([1947] 1966a, Mallet (2008) et notre corpus avec neuf contextes de liaison impliquant une préposition dans nos comptines et 53 dans nos chansons pour enfants :

	Delattre ([1947] 1966a)	Mallet (2008)		Hölbling (2024)	
	obl./fac.	%	n	%	n
<i>en</i>	obl.	97,9 %	959	100 %	46
<i>dans</i>	fac.	94,97 %	398	100 %	13
<i>sous</i>	fac.	100 %	3	100 %	2
<i>devant</i>	fac.	0 %	14	100 %	1

Tableau 22. Prépositions dans différents corpus

Dans l'ensemble, les analyses faites par Mallet (2008) par rapport aux données du projet PFC montrent une faible variation des taux de réalisation avec les prépositions monosyllabiques. En effet, les liaisons avec les prépositions monosyllabiques semblent être réalisées de manière (quasi-)systématique. Cela correspond aussi au résultat cité concernant les présentateurs de télévision (cf. Pustka/Chalier/Jansen 2017). Il est donc peu étonnant que toutes les liaisons avec préposition monosyllabique soient réalisées dans notre corpus. Cela compte davantage pour les liaisons avec *en* puisqu'il s'agit d'un cas entraînant la liaison de manière absolument catégorique. Seul un contexte de liaison avec une préposition rencontré dans notre corpus, celui avec la préposition *devant*, est à considérer un contexte de liaison véritablement variable. Cette unique occurrence ne permet évidemment pas de tirer de conclusions, mais est toutefois en accord avec le positionnement des chansons sur le continuum immédiat/distance (cf. Koch/Oesterreicher 1985) dont nous avons déjà parlé.

Concernant le groupe des **conjonctions**, Delattre ([1956] 1966b : 52) constate que les liaisons se réaliseraient moins fréquemment avec celles-ci qu'avec les adverbes ou les prépositions. Nous devrions donc nous attendre à des taux de réalisation inférieurs à ceux que nous venons de voir pour les deux autres groupes de M1. Pourtant, les trois conjonctions que nous trouvons dans notre corpus – *quand*, *mais* et *puis* – liaisonnent dans 100 % (21/21) des cas. Comme pour les adverbes ainsi que les prépositions, la grande majorité des contextes de liaison avec des conjonctions se trouve dans les chansons (19/21). Dans les comptines, l'on ne trouve seulement deux contextes permettant la réalisation d'une liaison après une conjonction – ce une fois après le mot *mais* et une fois après le mot *quand*. Le tableau suivant nous montre les taux de réalisation de liaison après les trois conjonctions rencontrées dans notre corpus et compare nos taux de réalisation à ceux d'autres chercheurs :

	Delattre ([1947] 1966a)	Ashby (1981)		De Jong (1994)		Mallet (2008)		Pustka (2015)		Hölbling (2024)	
	obl./fac.	%	n	%	n	%	n	%	n	%	n
<i>quand</i>	obl.	84 %	142	96 %	486	78 %	639	93 %	153	100 %	15
<i>mais</i>	fac.	---	---	---	---	0,5 %	791	34 %	256	100 %	5
<i>puis</i>	fac.	---	---	---	---	0,2 %	639	28 %	109	100 %	2

Tableau 23. Conjonctions dans différents corpus

Bien que toutes les liaisons après une conjonction soient réalisées dans notre corpus, la liaison dans ces cas est en général considérée comme facultative ou bien variable (*cf.* Delattre [1947] 1966a, Fouché 1959). Pourtant, Delattre ([1947] 1966a) traite *quand* comme un adverbe, ce qui mène à la classification comme obligatoire et non facultative dans le tableau en haut. Cependant, plusieurs études ont pu montrer que les différentes conjonctions ne se comportent pas forcément de la même façon. Pustka (2017 : 206), analysant ces différences de plus près, perçoit des « taux de liaisons qui correspondent à la position du texte sur le continuum immédiat/distance ». C’est ainsi que l’analyse plus approfondie de Pustka (2015) montre que les taux de réalisation des liaisons après *puis* varient selon le type de texte. Tandis que 100 % (5/5) des liaisons après la conjonction *puis* sont réalisées dans les fables modernes, ce chiffre chute de 67 % pour les contes de fées, à travers 45 % dans *Le Petit Prince*, jusqu’à 0 % dans les contes musicaux ainsi que *Le Petit Nicolas* (*cf.* Pustka 2015 : 206). Pustka (2015) souligne pourtant le fait que certaines réalisations soient influencées par la prosodie due à l’emphase de certains sons ou mots (*cf.* Pustka 2015 : 207).

Pour le cas de notre corpus, le nombre réduit d’occurrences de conjonctions en contexte de liaison résulte uniquement dans des chiffres statistiquement non-significatifs. Pourtant, une certaine tendance par rapport au positionnement sur le continuum distance/immédiat invoqué par Pustka (2015) ne peut pas être niée. Le fait que toutes les liaisons après une conjonction soient réalisées dans notre corpus pourrait donc en effet indiquer que les chansons se positionnent du pôle de *distance*. Il serait intéressant de voir si nos taux de réalisation très élevés se reproduisent lors de l’analyse d’un corpus d’enfantines plus vaste. Dans le prochain chapitre, nous voulons nous tourner vers l’aspect de la longueur d’un mot liaisonnant et son influence potentielle sur la réalisation de la liaison.

4.3.3 Prosodie : longueur du mot liaisonnant

La longueur d'un mot liaisonnant est un aspect discuté depuis longtemps comme facteur influençant la réalisation de la liaison. Pourtant, il faut ajouter, comme le fait Hornsby (2020 : 169), que la longueur d'un mot et sa fréquence coïncident assez régulièrement. C'est ainsi que les mots monosyllabiques liaisonnent plus souvent que les mots polysyllabiques ; en même temps, ce sont aussi les mots monosyllabiques qui sont plus fréquents que les mots polysyllabiques. Nous avons pour autant choisi de discuter ces deux aspects dans deux sous-chapitres pour des raisons de clarté. De plus, il est important de remarquer que c'est surtout l'influence de la longueur du mot gauche qui semble pertinente. Comme nous avons codé notre corpus selon la méthode du projet PFC, c'est aussi uniquement ce contexte que nous pouvons analyser plus en détail. Nous ne pouvons donc pas tirer de conclusions sur l'influence potentielle des contextes droits sur la réalisation des liaisons variables observées dans notre corpus. Il faut aussi rappeler que l'attribution à nos deux catégories (mots monosyllabiques ou bien polysyllabiques) s'est effectuée à la base de la prononciation dans nos enregistrements et non à la base de la graphie. Due au fait que nous avons pu observer jusqu'ici un comportement bien divers entre la réalisation de la liaison dans les comptines et les chansons enfantines, nous présentons ici des chiffres séparés. Tournons-nous donc d'abord vers la liaison variable dans nos comptines :

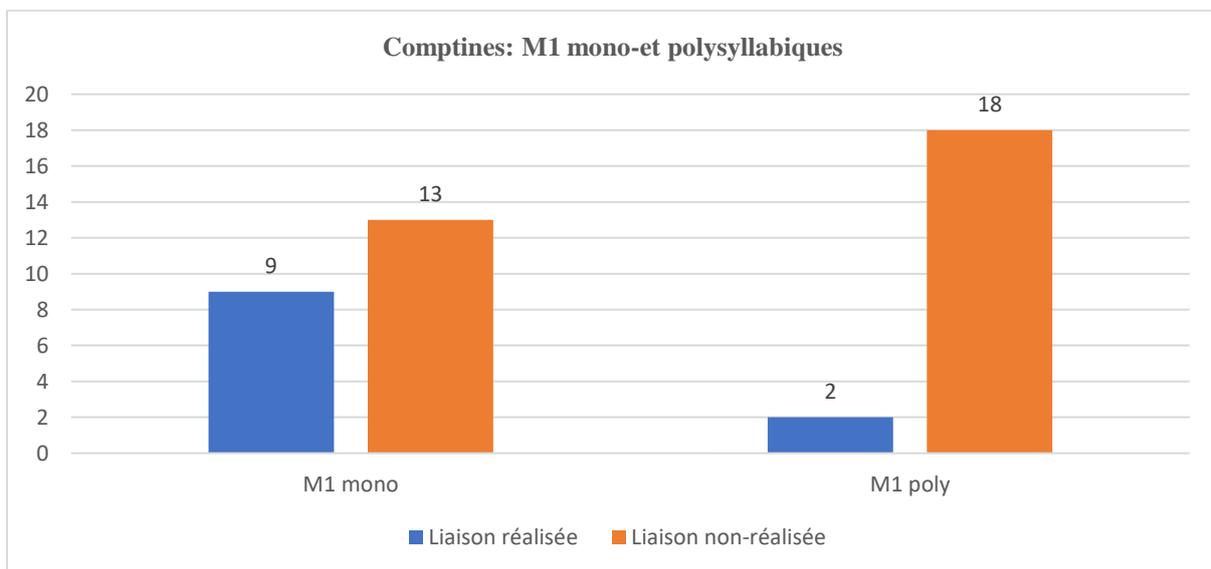


Diagramme 5. Liaisons avec M1 mono-et polysyllabiques dans les comptines

Dans les 47 comptines, nous trouvons seulement 42 contextes permettant la réalisation d'une liaison variable. Parmi ces contextes, 22 impliquent un M1 monosyllabique tandis que 20 impliquent un mot gauche polysyllabique. Les contextes permettant la réalisation d'une liaison

variable avec M1 monosyllabique et M1 polysyllabique sont donc répartis de manière assez régulière en ce qui concerne leur nombre. Pourtant, comme nous allons voir par la suite, les taux de réalisation diffèrent fortement :

Comptines : M1 monosyllabiques	%	N
<i>vont</i>	50 %	6
<i>c'est</i>	100 %	3
<i>est</i>	100 %	2
<i>dites</i>	0 %	1
<i>mais</i>	100 %	1
<i>dames (y vont)</i>	0 %	1
<i>mains (ont frappé)</i>	0 %	2
<i>pommes (à vendre)</i>	0 %	1
<i>poings (au coté)</i>	0 %	2
<i>heures (et quart)</i>	0 %	1
<i>autres (y vont)</i>	0 %	1
<i>rouges</i>	0 %	1
		22 TOTAL

Tableau 24. Liaison et M1 monosyllabiques dans les comptines

Comptines : M1 polysyllabiques	%	N
<i>était</i>	100 %	1
<i>irons</i>	100 %	1
<i>allons</i>	0 %	1
<i>chercher</i>	0 %	10
<i>frapper</i>	0 %	2
<i>aller</i>	0 %	3
<i>demoiselles (y vont)</i>	0 %	1
<i>messieurs (y vont)</i>	0 %	1
		20 TOTAL

Tableau 25. Liaison et M1 polysyllabiques dans les comptines

Tandis que le taux de réalisation des liaisons variables avec M1 monosyllabique est de 40,9 % (9/22), celui pour les liaisons variables en contexte avec un M1 polysyllabique remonte à seulement 10 % (2/20). Cela correspond aux remarques plutôt intuitives faites par Delattre ([1956] 1966b : 54), selon lequel les liaisons se réaliseraient plus fréquemment après des mots monosyllabiques que polysyllabiques.

En bref, la comptine semble être un genre avec une fréquence réduite de contextes permettant la réalisation de liaisons variables, ce qui pourrait avoir à voir avec un rapprochement du groupe cible – les enfants en bas âge – correspondant aux idées du CDS. De plus, comme nous allons voir plus en détail lors du chapitre sur la fréquence des mots liaisonnants (*cf.* 4.3.4), les rares occurrences de liaisons variables réalisées dans les comptines le sont dans des contextes connus pour une fréquence élevée de liaisons réalisées. En revanche, l'on ne trouve aucune réalisation

d'une liaison variable dans un contexte considéré comme rare parmi les comptines. Tournons-nous maintenant vers le deuxième genre composant notre corpus, les chansons enfantines :

Dans les 90 chansons pour enfants, nous trouvons en tout 215 contextes permettant la réalisation d'une liaison variable. Comme pour les comptines, le nombre de liaisons possibles après M1 monosyllabique et M1 polysyllabique est assez régulièrement réparti avec 109 liaisons possibles dans un contexte monosyllabique et 106 liaisons possibles dans un contexte polysyllabique. En ce qui concerne les taux de réalisation, ceux-ci diffèrent fortement des taux décrits pour les comptines. Dans les chansons, après une forme monosyllabique le taux de réalisation de la liaison variable est de 81,17 % (89/109), tandis que le taux de réalisation après un mot polysyllabique est de 78,30 % (83/106), un résultat plutôt étonnant puisqu'il ne semble pas soutenir les remarques mentionnées en haut, selon lesquelles la liaison se réaliserait plus fréquemment après des mots monosyllabiques que polysyllabiques. En même temps, cela nous montre que la chanson pour enfant semble en effet être un genre dans lequel l'on rencontre un grand nombre de liaisons rarement réalisées au quotidien :

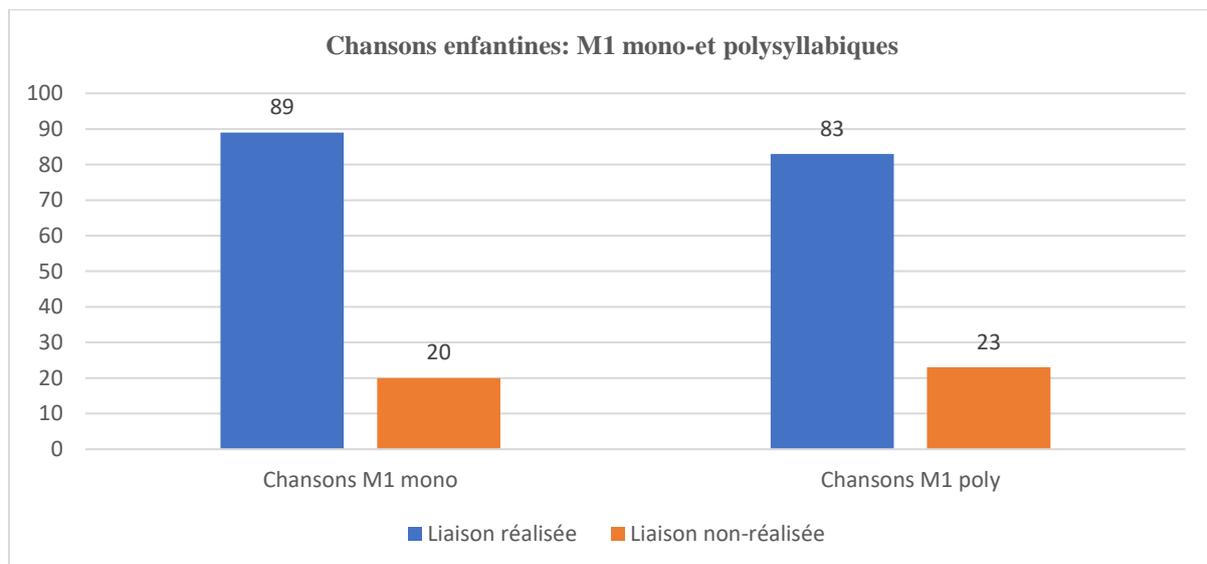


Diagramme 6. Liaisons avec M1 mono-et polysyllabiques dans les chansons

Comparé aux comptines, le nombre de contextes permettant la réalisation d'une liaison variable est beaucoup plus élevé dans les chansons enfantines. De plus se montre une plus grande diversité de contextes réalisés ainsi que des réalisations de liaisons considérées comme très rares. Voici tous les différents contextes permettant la réalisation d'une liaison variable avec M1 monosyllabique ou bien polysyllabique dans les chansons, la discussion plus détaillée des différentes catégories grammaticales ainsi que de l'aspect de la fréquence suivra lors du chapitre subséquent (cf. 4.3.4) :

Chansons : M1 monosyllabiques	%	N
<i>est</i>	100 %	11
<i>c'est</i>	100 %	10
<i>sont</i>	100 %	6
<i>ont</i>	100 %	2
<i>vont</i>	100 %	4
<i>volent</i>	100 %	3
<i>viennent</i>	0 %	3
<i>nagent</i>	0 %	2
<i>met</i>	100 %	2
<i>dit</i>	100 %	1
<i>fut</i>	100 %	6
<i>fit</i>	100 %	4
<i>mit</i>	100 %	5
<i>vint</i>	100 %	6
<i>suis</i>	100 %	3
<i>viens</i>	100 %	2
<i>veux</i>	100 %	1
<i>prends</i>	100 %	1
<i>fais</i>	0 %	1
<i>faites</i>	0 %	6
<i>mis</i>	100 %	1
<i>fis</i>	0 %	1
<i>dont</i>	100 %	1
<i>puis</i>	100 %	2
<i>mais</i>	100 %	4
<i>mots</i>	100 %	3
<i>champs</i>	100 %	1
<i>bois</i>	100 %	1
<i>bras</i>	100 %	3
<i>robes</i>	100 %	2
<i>filles</i>	0 %	2
<i>gens</i>	0 %	2
<i>jeunes</i>	0 %	1
<i>ans</i>	0 %	1
<i>deux</i>	0 %	1
<i>trois</i>	100 %	4
		109 TOTAL

Tableau 26. Liaison et M1 monosyllabiques dans les chansons

Chansons : M1 polysyllabiques	%	N
<i>était</i>	100 %	13
<i>c'était</i>	100 %	5
<i>disait</i>	100 %	9
<i>avait</i>	85,7 %	7
<i>allait</i>	100 %	3
<i>parlait</i>	100 %	2
<i>courait</i>	100 %	2
<i>assistait</i>	100 %	1
<i>venait</i>	100 %	1
<i>portait</i>	100 %	1
<i>fredonnait</i>	0 %	1
<i>allaient</i>	100 %	1
<i>luit</i>	0 %	2
<i>répond</i>	100 %	3
<i>vinrent</i>	100 %	2
<i>mirent</i>	100 %	1

<i>voulut</i>	100 %	1
<i>naquit</i>	100 %	1
<i>parut</i>	0 %	1
<i>comparut</i>	0 %	2
<i>frémit</i>	0 %	1
<i>m'étant</i>	100 %	1
<i>prenez</i>	100 %	2
<i>donnez</i>	100 %	1
<i>laissez</i>	0 %	1
<i>voulez</i>	0 %	2
<i>aurez</i>	50 %	2
<i>revenez-nous</i>	0 %	1
<i>dormirons</i>	100 %	2
<i>croyais</i>	100 %	1
<i>jeunes</i>	100 %	1
<i>belles</i>	100 %	2
<i>enfants</i>	100 %	2
<i>rubans</i>	0 %	1
<i>serins</i>	100 %	2
<i>bonshommes</i>	0 %	1
<i>bijoux</i>	0 %	2
<i>gentils</i>	0 %	1
<i>coupés</i>	0 %	1
<i>arrivées</i>	100 %	1
<i>glaner</i>	100 %	8
<i>laisser</i>	50 %	2
<i>jouer</i>	0 %	1
<i>devant</i>	100 %	1
<i>dedans</i>	100 %	1
<i>jamais</i>	100 %	2
<i>sitôt</i>	0 %	2
<i>jusques</i>	100 %	1
		106 TOTAL

Tableau 27. Liaison et M1 polysyllabiques dans les chansons

À part le fait que l'on puisse constater une grande diversité de contextes de liaison, l'on peut aussi observer que ces contextes sont, comme pour le cas des comptines à l'exception des liaisons après le mot *vont* (cf. tableaux 24 et 25), soit réalisés, soit non, ce qui correspond à l'observation faite par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) selon lesquels une « quasi-absence de variation à l'intérieurs des paires de mots encadrant la liaison » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 256) serait observable. Cette tendance à soit réaliser la liaison ou non seconde aussi l'hypothèse formulée par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 256) selon laquelle « la réalisation de la liaison facultative [serait] portée par un *chunk* faisant partie de la forme figée de l'enfantine [...] ».

Pour conclure, nous trouvons des taux de réalisation de liaisons variables très élevés dans les chansons pour enfants avec une différence marginale entre les taux de réalisation après M1 monosyllabique (81,17 %) et M1 polysyllabique (78,30 %). La longueur du M1 impliqué, contrairement à nos résultats concernant les comptines, ne semble donc pas affecter les taux de

réalisation de liaisons variables dans les enregistrements de chansons pour enfants. À part cela, nos données semblent soutenir la tendance formulée par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 253) selon laquelle les contextes de liaison sont soit réalisés soit non, ce qui pourrait indiquer que les liaisons font en effet partie d'une forme figée apprise et reproduite par cœur. Enfin, les taux très élevés de liaisons variables réalisées dans les chansons semblent indiquer que ce genre se rapproche en effet des situations d'énonciation de la lecture à voix haute ou même du récit de vers. Aussi, ce sont exactement ces taux de réalisation très élevés qui soulignent l'importance que l'écoute et le chant de telles chansons puissent avoir dans l'enseignement ainsi que pour l'acquisition de la liaison variable. Nous voulons maintenant nous tourner vers un regroupement des liaisons (non-)réalisées en catégories grammaticales, vers l'aspect de fréquence ainsi qu'une analyse détaillée du comportement du verbe *être* dans les comptines et chansons enfantines.

4.3.4 Lexique : catégories grammaticales, longueur du M1 et fréquence

Dans ce chapitre, nous voulons analyser les contextes de liaisons variables selon leur fréquence tout en commençant par les comptines. Les chansons pour enfants seront analysées dans un deuxième pas. Où possible, nous essaierons de regrouper les liaisons (non-)réalisées en catégories grammaticales ainsi que selon les temps utilisés. Finalement, le comportement du verbe *être* dans nos deux genres sera analysé de manière détaillée.

4.3.4.1 Comptines

Commençons donc par les comptines, parmi lesquelles les réalisations de liaisons variables après un mot monosyllabique (9/22) se répartissent sur seulement quatre contextes : la liaison après *vont*, *c'est*, *est*, et *mais* – tous des contextes dans lesquels la liaison variable est connue d'être assez fréquemment formée. Selon Delattre ([1956] 1966b : 51, 54), parlant de la liaison « dans la conversation naturelle de la classe cultivée », la liaison après *c'est* impersonnel est un contexte de liaison variable *très fréquent*, tandis que les autres contextes constituent des contextes considérés comme *assez fréquents* (verbe + adverbe) ou bien *mi-fréquents* (verbe + son complément). Encore, les trois cas de réalisation de la liaison variable en [t] après la forme fléchie *vont* du verbe *aller* sont toutes réalisées par un adulte dans le contexte *vont* [t] *aux champs* de la chanson *Quand trois poules*, tandis que les trois non-réalisations, bien qu'elles se trouvent dans un contexte syntactiquement identique, se trouvent dans l'interprétation de la chanson *À cheval gendarme* par un enfant. La différence d'âge des interprètes pourrait donc

jouer un rôle. De plus, un hiatus est évité lors du chant de la comptine *Quand trois poules* en réalisant la liaison en [t]. Dans *À cheval gendarme*, la comptine essaie plutôt d’imiter le pas d’un cheval, qui va plus ou moins vite – soit-il *au pas*, *au trot* ou *au galop* – et profite donc de la pause réalisée entre la consonne finale [t] de *vont* et la voyelle suivante. En ce qui concerne le M1 *mais*, celui-ci constitue l’un des cas de réalisation de la liaison connu comme fréquent et a déjà été discuté lors du chapitre sur les contextes morphologiques gauches, comprenant les adverbes, conjonctions et prépositions (cf. 4.3.2). Les liaisons avec *est* et *c’est* seront discutées un peu plus en bas, lors de la discussion de la liaison et le verbe *être*.

Concernant les non-réalisations après un M1 monosyllabique dans les comptines, l’on peut constater qu’il s’agit surtout de cas connus d’être rares dans la conversation et « même pas fréquent[s] dans la lecture », comme le remarque Delattre ([1956] 1966b : 50) concernant les noms au pluriel suivis d’un verbe. Un tel contexte, comme nous le trouvons dans notre corpus lors de la phrase *petites mains // ont bien frappées* de la chanson *Tourne, tourne petit moulin*, serait seulement réalisé de manière régulière dans le récit de vers (cf. Delattre [1956] 1966b : 50). D’autres chercheurs plus modernes constatent des taux de réalisation de la liaison pour le contexte des noms au pluriel qui vont de 3 % (Malécot 1975 : 163) jusqu’à 18 % (Ashby 1981 : 50). En revanche, Durand/Lyche (2008 : 46) constatent qu’aucun de 100 locuteurs aurait réalisé la liaison lors de la prononciation de la phrase *Quelques fantastiques [z] auraient* faisant partie du texte PFC. Pour les livres audio pour enfants, comprenant des contes, fables ainsi que le livre *Le Petit Nicolas*, Pustka (2015 : 199) constate un taux global de liaisons réalisées après des noms au pluriel de 13 % (62/463). Toutefois, dans la lecture du livre *Le Petit Nicolas*, texte particulièrement proche du pôle de l’immédiat, le taux de réalisation des liaisons avec des substantifs au pluriel est de 0 % (cf. Pustka 2015 : 200). En général, les noms au pluriel constituent donc un contexte de liaison plutôt rare, comme le constate aussi Delattre ([1956] 1966b : 50). Pour les comptines, genre se rapprochant du pôle de l’immédiat, il semble que les noms au pluriel constituent un contexte de liaison extrêmement rare puisque aucune des liaisons possibles (0/9, 0/10 si l’on inclut les M1 polysyllabiques) est réalisée. Toujours est-il que la majorité (8/10) des contextes impliquant un nom au pluriel est prononcée par des enfants, ce qui pourrait avoir une influence sur la réalisation de ces liaisons. Concernant les cas de non-réalisation *dites // à* et *rouges // et*, l’on peut constater qu’il s’agit d’un cas *mi-fréquent* (verbe + son complément) ainsi qu’un contexte de liaison considéré comme *rare* (cf. Delattre [1956] 1966b : 54). Une raison pour laquelle la liaison n’est pas réalisée lors de *dites // à* pourrait être que la comptine dans laquelle ce contexte apparaît ressemble beaucoup à un dialogue entre deux dames utilisant le discours direct. La stratégie de la *fingierte*

Mündlichkeit (Goetsch 1985), traduite par le terme de *l'oralité simulé* par Pustka (2015 : 194), pourrait donc servir à rapprocher dans ce cas la comptine du pôle de *l'immédiat*. La non-réalisation de la liaison mentionnée pourrait donc refléter l'orientation vers l'oral dans ce cas de figure. Finalement, le contexte *rouges // et des blanches* est un contexte dans lequel la liaison est rarement réalisée, au-delà c'est un enfant qui interprète la chanson dans laquelle il apparaît. Il semble donc peu surprenant que la liaison ne soit pas réalisée.

En ce qui concerne les liaisons variables après un mot polysyllabique dans les comptines, seulement 10 % (2/20) sont réalisées. Pourtant, 65 % des contextes possibles tombent sur des verbes à l'infinitif, ce qui semble depuis toujours considéré un contexte de liaison *très rare* (cf. Delattre ([1956] 1966b : 54, Pustka/Chalier/Jansen 2017 : 113), voir « extrêmement rare » (Laks/Peuvergne 2017 : 56). Le cas des noms au pluriel a déjà été discuté.

Concernant le cas de la non-réalisation de la liaison lors de la forme verbale *allons // à*, il nous semble suffisant de remarquer que celle-ci, bien qu'il s'agisse d'un cas *mis-fréquent* selon Delattre ([1956] 1966b : 54), est supprimée par un enfant lors de l'interprétation de la comptine *À cheval, gendarme*. L'aspect de l'âge pourrait donc expliquer la non-réalisation de la liaison dans ce cas de figure. Cela mène à ce que les deux seules réalisations d'une liaison variable après M1 polysyllabique soient les suivantes : la première apparaît dans la chanson *1, 2, 3 nous irons aux bois*, une chanson dont nous osons dire que pratiquement tous les petits français la connaissent par cœur. Il est donc probable que l'on puisse traiter la réalisation de la [z] lors de la phrase *irons [z] aux bois* comme forme figée, apprise par cœur et reproduite de manière automatique. La deuxième liaison réalisée dans les comptines après un M1 polysyllabique est un cas semblable. La liaison réalisée après la forme fléchie *était* du verbe *être* est réalisée lors de la prononciation de la forme figée *Il était [t] une fois*, contexte dans lequel la liaison est toujours réalisée (cf. Pustka 2015 : 203, Hornsby (2020 : 186).

En bref, nous trouvons dans nos comptines aucune réalisation d'une liaison variable après M1 polysyllabique qui n'appartienne pas à une forme figée, dont la prononciation est de toute façon automatique. De plus, toute liaison variable réalisée dans les comptines, soit-il après M1 monosyllabique ou polysyllabique, appartient à un contexte de liaison connu pour une fréquence de réalisation élevée. En revanche, l'on ne trouve aucune réalisation d'une liaison variable dans un contexte considéré comme rare parmi les comptines. Comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, le rapprochement du groupe cible – les enfants en bas âge – pourrait expliquer le comportement de la liaison dans ce genre. Maintenant, tournons-nous vers le deuxième groupe d'enfantines à la base de notre étude : les chansons pour enfants.

4.3.4.2 Chansons enfantines

Dans les chansons, 80 % (172/215) des liaisons variables sont réalisées, ce dans des contextes de réalisation rangeant de *très fréquents* jusqu'à *très rares*. Nous voulons commencer par la discussion détaillée du groupe des noms au pluriel, suivie des formes verbales tout en, où possible, regroupant les consonnes de liaison ainsi que les temps utilisés. Concernant le premier contexte de liaison, celui impliquant un nom au pluriel monosyllabique, nous trouvons, bien qu'il s'agisse de contextes considérés *peu fréquents* ou même *rares* (cf. Delattre [1956] 1966b : 50), contrairement aux comptines, un taux plutôt élevé de réalisations dans les chansons. C'est ainsi que de neuf différents noms au pluriel monosyllabiques, seulement quatre ne liaisonnent pas. Dans cinq contextes impliquant des noms au pluriel monosyllabiques une liaison variable est donc réalisée, avec un taux de réalisation pour les substantifs monosyllabiques au pluriel de 62,50 % (10/16), ce qui dépasse de loin les chiffres décrits auparavant (cf. Malécot 1975, Ashby 1981, Durand/Lyche 2008, Pustka 2015). Nos contextes de (non)-réalisation se trouvent dans sept différentes chansons traditionnelles et une chanson moderne (*L'homme de Cro-Magnon*) :

Chanson	Contexte de liaison	% n
<i>Mon beau sapin</i>	<i>bois [z] et guérets</i>	100 % 3
<i>L'alouette est sur la branche</i>	<i>bras [z] en liance</i>	100 % 3
<i>Gentil Coquelicot</i>	<i>mots [z] en latin</i>	100 % 1
<i>L'homme de Cro-Magnon</i>	<i>champs [z] et les rivières</i>	100 % 1
<i>La complainte de Mandrin</i>	<i>robes [z] et de manteaux</i>	100 % 2
<i>Compagnons de la marjolaine</i>	<i>filles // à marier</i>	0 % 2
<i>La marche des rois</i>	<i>gens // armés</i>	0 % 2
<i>Quand j'étais chez mon père</i>	<i>jeunes // et les vieilles</i>	0 % 1
<i>L'homme de Cro-Magnon</i>	<i>mille ans // après</i>	0 % 1

Tableau 28. (Non)-réalisations de liaisons avec des noms au pluriel monosyllabiques

Bien que nous manquons une explication univoque pour les (non)-réalisations de la liaison dans ces contextes, nous pouvons tout de même supposer que la liaison dans *bois [z] et guérets* de la chanson *Mon beau sapin* est à considérer une *forme figée* qui est donc bien évidemment réalisée. De plus, le fait qu'il s'agisse pour la plupart de chansons anciennes ou bien traditionnelles pourrait aussi jouer un rôle et donc mener à un taux de réalisation de liaisons élevé. La réalisation de la liaison très rare dans le contexte *champs [z] et les rivières* de la chanson moderne *L'homme de Cro-Magnon*, pourrait avoir à voir avec l'intention potentielle de créer une certaine ambiance ancienne (cf. Hornsby 2019, 2020). Pourtant, cette explication ne sert pas lors de l'autre contexte dans la même chanson, suivant toujours le même rythme, où la liaison après un nom au pluriel monosyllabique + ... n'est pas réalisée. Ce qui pourrait

expliquer la non-réalisation dans le deuxième cas de figure est l'union syntaxique qui semble forte avec le mot précédent le M1 (*mille ans // après*).

En ce qui concerne les formes verbales en contexte de liaison dans les chansons, nous pouvons observer des taux de réalisation très élevés : 83,95 % (68/81) pour les formes verbales monosyllabiques ainsi que 82,56 % (71/86) pour les formes verbales polysyllabiques. Commençons par un tableau sur la distribution et les taux de réalisation des formes verbales monosyllabiques en contexte de liaison variable:

Formes verbales	%	N
<i>est</i>	100 %	11
<i>c'est</i>	100 %	10
<i>sont</i>	100 %	6
<i>ont</i>	100 %	2
<i>vont</i>	100 %	4
<i>volent</i>	100 %	3
<i>viennent</i>	0 %	3
<i>nagent</i>	0 %	2
<i>met</i>	100 %	2
<i>dit</i>	100 %	1
<i>fut</i>	100 %	6
<i>fit</i>	100 %	4
<i>mit</i>	100 %	5
<i>vint</i>	100 %	6
<i>suis</i>	100 %	3
<i>viens</i>	100 %	2
<i>veux</i>	100 %	1
<i>prends</i>	100 %	1
<i>fais</i>	0 %	1
<i>faites</i>	0 %	6
<i>dites</i>	0 %	1
<i>mis</i>	100 %	1
<i>fis</i>	0 %	1
		86 TOTAL

Tableau 29. Formes verbales monosyllabiques et liaison variable dans les chansons

Comme le montrent nos chiffres, l'on peut encore constater que les contextes de liaison sont soit réalisés soit non, ce qui correspond à Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 253). L'on aperçoit aussi que les liaisons dans le contexte indicatif présent, troisième personne du singulier + ... sont toujours (24/24) réalisées. Il s'agit pourtant uniquement de verbes fréquents (*être, mettre, dire*) :

Formes verbales	%	N
<i>est</i>	100 %	11
<i>c'est</i>	100 %	10
<i>met</i>	100 %	2
<i>dit</i>	100 %	1
		24 TOTAL

Tableau 30. Formes verbales à l'indicatif présent, troisième personne du singulier

Concernant les formes *est* et *c'est*, il n'est pas étonnant que les liaisons soient formées puisque celles-ci sont considérées « pour le moins très fréquente[s] » (Delattre [1956] 1966b : 51). Concernant les trois autres cas, il s'agit toujours d'une troisième personne du singulier à l'indicatif présent suivie de la préposition à (*il dit* [t] à ... et *se met* [t] à ...), contexte dans lequel la liaison est considérée comme mi-fréquente (cf. Delattre [1956] 1966b : 51). Pour le contexte Indicatif présent, troisième personne du pluriel + ..., le taux de réalisation diminue, mais atteint tout de même 75,00 % (15/20) :

Formes verbales	%	N
<i>sont</i>	100 %	6
<i>ont</i>	100 %	2
<i>vont</i>	100 %	4
<i>volent</i>	100 %	3
<i>viennent</i>	0 %	3
<i>nagent</i>	0 %	2
		20 TOTAL

Tableau 31. Formes verbales à l'indicatif présent, troisième personne du pluriel

Selon la catégorisation faite par Delattre ([1956] 1966b : 51), les liaisons variables (non-)réalisées dans nos contextes comprenant des formes verbales à l'indicatif présent, troisième personne du pluriel sont toutes à considérer assez fréquentes ou bien mi-fréquentes. Tandis que le nombre très réduit de contextes ne permet pas de tirer de conclusions définitives, nous pouvons néanmoins constater que les liaisons dans les séquences verbe + participe passé (p.ex. *sont* [t] *allés*, *m'ont* [t] *appelé*) ainsi que verbe + adj. (p.ex. *sont* [t] *heureux*) sont toutes réalisées dans notre corpus, tandis que la liaison entre le verbe et son complément ne l'est seulement dans la plupart des cas. C'est ainsi que les liaisons variables entre verbe + complément sont réalisées dans les séquences *Les escaliers sont* [t] *en papiers* de la chanson *Pirouette, cacahuète*, *les flots sont* [t] *un écueil* de la chanson *Bon voyage, monsieur Dumollet*, *Les fleurs volent* [t] *au vent* de la chanson *Le mois de mai* ou bien *toutes ses plumes s'en vont* [t] *au vent* de la chanson *V'la le bon vent*, mais ne le sont pas lors de la phrase *Tous les oiseaux du monde viennent // y faire leurs nids* de la chanson *Auprès de ma blonde*. Le seul contexte verbe + adverbe dans notre corpus apparaît dans la chanson *Les petits poissons* lors de la phrase *Les petits poissons dans l'eau nagent // aussi bien que les gros*. Pourtant, la non-réalisation dans ce contexte s'explique probablement par le fait que l'adverbe *aussi* apparaît dans ce cas pas tout seul mais faisant partie de la locution adverbiale *aussi bien que* et est donc syntactiquement étroitement lié au mot suivant.

En ce qui concerne les contextes de liaison en [z] impliquant un verbe, les formes suivantes peuvent être trouvées dans notre corpus :

Formes verbales	%	N
<i>suis (je)</i>	100 %	3
<i>viens (je)</i>	100 %	2
<i>veux (je)</i>	100 %	1
<i>prends (imp.)</i>	100 %	1
<i>fais (tu)</i>	0 %	1
<i>faites (vous)</i>	0 %	6
<i>dites (vous)</i>	0 %	1
<i>mis (participe passé)</i>	100 %	1
<i>fis (je)</i>	0 %	1
		17 TOTAL

Tableau 32. Formes verbales en [z] et liaison variable

L'on peut donc observer que les contextes indicatif présent, première personne du singulier + ... (*je veux, je viens, je suis, ...*) sont réalisés, tandis que les contextes indicatif présent, deuxième personne du singulier + ... ainsi que indicatif présent, deuxième personne du pluriel + ... ne le sont pas. Dans le seul cas d'un impératif + ... (*prends-[z] un abris, bergère*) aussi bien que dans le seul contexte d'un participe passé + ... (*mis [z] au saloir comme des pourceaux*), la liaison variable est réalisée. La non-réalisation des liaisons dans les contextes impliquant un verbe à la deuxième personne pourrait avoir à voir avec l'aspect de fréquence. Aussi, du moins pour le seul contexte indicatif présent, deuxième personne du singulier + ... (*tu fais // un fichu métier de la chanson Sur la route de Louviers*) l'explication de la non-réalisation de la liaison est probablement le fait que dans ce passage une dame s'adresse directement à un homme et qu'il s'agit donc d'un emploi du discours direct. La non-réalisation de la liaison variable se rapprochant du pôle de l'immédiat dans ce contexte est donc en accord avec la situation de communication imitée. Pour les autres formes verbales rencontrées dans notre corpus (p.ex. *fis* au passé simple ou *prends* à l'impératif), le nombre de contextes permettant la réalisation d'une liaison variable est trop réduit pour essayer d'interpréter ces (non)-réalisations. Toutefois, si l'on regroupe les formes réalisées au passé simple, l'on s'aperçoit que presque tous les contextes (21/22) permettant la réalisation d'une liaison variable impliquant une forme verbale monosyllabique sont réalisés. C'est ainsi que tous les contextes impliquant un mot au passé simple à la troisième personne du singulier, donc en [t], sont réalisés, tandis que la seule liaison lors d'un M1 au passé simple à la première personne du singulier, donc en [z], ne l'est pas :

Formes verbales	%	N
<i>fut</i>	100 %	6
<i>fît</i>	100 %	4
<i>mit</i>	100 %	5
<i>vint</i>	100 %	6
<i>fis</i>	0 %	1
		22 TOTAL

Tableau 33. Formes monosyllabiques au passé simple et la liaison variable

Encore, le fait que les liaisons en [t] au passé simple sont réalisées et celle en [z] ne l'est pas, peut avoir à voir avec l'aspect de fréquence puisque le passé simple est le plus souvent employé à la troisième personne du singulier. De plus, la présence évidente du passé simple dans les chansons enfantines nous montre encore une fois que celles-ci se trouvent plutôt proche de l'écrit et non de l'oral.

Tournons-nous maintenant vers les formes polysyllabiques dans les chansons. Comme nous l'avons déjà fait pour les mots monosyllabiques, nous allons commencer par le groupe des noms, suivi des formes verbales. Comme pour les formes monosyllabiques, les contextes comprenant les adverbes, conjonctions et prépositions ont déjà été discutés plus haut (cf. 4.3.2), tandis que les formes fléchies du verbe *être* le seront tout de suite dans la dernière partie de ce chapitre (cf. 4.3.4.3). Commençons-donc avec les noms polysyllabiques, pour lesquels le taux de réalisation est de 60,00 % (6/10):

Chansons	Contextes de liaison	% n
<i>Polichinelle</i>	<i>jeunes [z] et vieux</i>	100 % 1
<i>Le temps des cerises</i>	<i>les belles [z] auront</i>	100 % 1
<i>Sur le pont du nord</i>	<i>enfants [z] obstinés</i>	100 % 2
<i>Dame Tartine</i>	<i>les rubans // étaient</i>	0 % 1
<i>Arlequin dans sa boutique</i>	<i>bonshommes // en pain d'épice</i>	0 % 1
<i>Compagnon de la Marjolaine</i>	<i>des bijoux // assez</i>	0 % 2
<i>Arlequin marie sa fille</i>	<i>de serins [z] et de moineaux</i>	100 % 2
		10 TOTAL

Tableau 34. (Non)-réalisations de liaisons avec des noms au pluriel polysyllabiques

Bien qu'il s'agisse de contextes considérés peu fréquents ou bien rares (cf. Delattre [1956] 1966b : 50), nous observons tout de même un nombre de réalisation très élevé pour le groupe des noms polysyllabiques au pluriel dans les chansons, se rapprochant de très près de notre taux de réalisation pour les noms monosyllabiques au pluriel, qui est de 62,50 % (10/16). Comme nous l'avons déjà vu lors de la discussion des liaisons avec des noms au pluriel dans les comptines, il s'agit en général d'un contexte dans lequel la liaison est rarement réalisée. Pourtant, en lecture ou lors du récit de vers, la réalisation de liaisons variables dans de tels contextes peut-être assez fréquente. C'est ainsi que de sept différents noms polysyllabiques au pluriel, seulement trois ne liaisonnent pas. Dans les autres contextes impliquant des noms polysyllabiques au pluriel (*jeunes* + ... , *belles* + ... , *enfants* + ... , *serins* + ...) une liaison variable est donc réalisée. Ce, même dans le contexte nom au pluriel + verbe, dans lequel la réalisation d'une liaison variable n'est considérée « même pas fréquente dans la lecture » (Delattre [1956] 1966b : 50). Pour la trouver régulièrement, il faut donc, selon Delattre ([1956] 1966b : 50) « aller jusqu'au style de la récitation des vers », ou bien, comme dans notre

cas, jusqu'à l'enregistrement de chansons enfantines. Le fait que les liaisons avec des noms au pluriel soient réalisées dans 60,00 % (6/10) des cas pour le groupe des noms polysyllabiques et dans 62,50 % (10/16) des cas pour le groupe des noms monosyllabiques nous montre donc que le chant de chansons enfantines semble en effet se rapprocher de la lecture à voix haute ou même du récit de vers. Aussi, tous les contextes impliquant un nom au pluriel se trouvent dans les chansons dites traditionnelles et la longueur du M1 impliqué ne semble pas affecter les taux de réalisation. Bien que nous manquons une explication pour ces résultats, nous pouvons tout de même constater un taux de réalisation de liaisons variables élevé après les noms au pluriel dans nos chansons traditionnelles. Le fait que le taux de réalisation soit aussi élevé pourrait indiquer que les liaisons sont en effet transmises comme des *chunks* d'une génération à l'autre, comme le décrivent Nardy/Chevrot/Chauvin (2014). L'hypothèse formulée par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), selon lesquels les liaisons feraient partie de formes figées comprenant « un texte, une mélodie, une diction et parfois [même] une gestuelle » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 256), semble donc confortée par nos données. Malheureusement, le nombre réduit de contextes de liaison avec des noms au pluriel ne nous permet pas de vérifier nos chiffres statistiquement.

Concernant les formes verbales polysyllabiques dans les chansons, le taux de réalisation est de 82,56 % (71/86) et atteint donc presque celui pour les formes verbales monosyllabiques dans notre corpus qui est de 83,75 % (67/80). Ce, bien que l'on trouve de nombreux cas de liaisons variables considérées comme très rares, comme par exemple les liaisons après un verbe à l'infinitif. Les tendances observables sont les suivantes :

Premièrement, les taux de réalisation divergent selon le temps choisi. Pour les contextes de liaison imparfait, troisième personne du singulier + ..., le taux de réalisation atteint 95,5 % (43/45). Les deux seules non-réalisations se concentrent sur la forme verbale *fredonnait* du verbe fredonner, un verbe plutôt rare, dans *AH! Les crocodiles*, ainsi que sur une non-réalisation dans un contexte avec la forme *avait* du verbe avoir (*La ville avait // un petit bonnet* de la chanson *Dame Tartine*). Pour ce dernier cas, nous manquons la raison pour laquelle la liaison n'est pas réalisée. Ce, surtout puisque nous trouvons dans le même contexte syntaxique (*Charlotte avait [t] un nez de massepain*) de la même chanson, chantée par le même interprète, la liaison variable réalisée. Le seul contexte de liaison imparfait, deuxième personne du singulier + ... (*Je croyais [z] être au paradis* de la chanson *La légende de Saint Nicolas*) est aussi réalisé.

Concernant les formes au passé simple, temps typiquement utilisé dans la narration à l'écrit pour parler d'actions ou d'évènements achevés, les liaisons en contexte polysyllabique sont moins souvent réalisées que celles en contexte monosyllabique, ce qui n'est pas étonnant vu que la troisième personne du singulier est de loin la forme fléchie la plus courante et que de nombreuses formes à la troisième personne du singulier de verbes fréquents sont monosyllabiques (p.ex. *fut* du verbe *être*, *fit* du verbe *faire*, *eut* du verbe *avoir*, *mit* du verbe *mettre*, *vint* du verbe *venir*, etc.). La fréquence d'occurrence devrait donc jouer un rôle dans ce cas-là. Toutefois, avec 55,5 % (5/9), plus de la moitié des formes polysyllabiques au passé simple, toutes à la troisième personne du singulier ou du pluriel, est réalisée. En outre, il semble que les liaisons avec des formes de verbes plutôt fréquents (*venir*, *mettre*, *vouloir*, *naitre*) sont réalisées, tandis que les liaisons avec des formes de verbes moins fréquents (*paraître*, *comparaître*, *frémir*) ne le sont pas :

Formes verbales au passé simple	Contextes de liaison	% n
<i>vinrent</i>	<i>vinrent [t] à manquer</i>	100 % 2
<i>mirent</i>	<i>se mirent [t] à sonner</i>	100 % 1
<i>voulut</i>	<i>voulut [t] alors</i>	100 % 1
<i>naquit</i>	<i>qui naquit [t] en ce lieu</i>	100 % 1
<i>parut</i>	<i>Un éléphant parut // et sur la terre</i>	0 % 1
<i>comparut</i>	<i>La chèvre comparut // et s'assis</i>	0 % 2
<i>frémit</i>	<i>On frémit // en voyant</i>	0 % 1

Tableau 35. Formes polysyllabiques au passé simple en contexte de liaison

En ce qui concerne les formes au présent de l'indicatif ainsi qu'au futur simple, celles-ci sont peu nombreuses, l'on ne peut donc pas en déduire de conclusions. La même chose compte pour le groupe des adjectifs. Cependant, pour les liaisons avec des verbes à l'infinitif (*glaner*, *laisser*, *jouer*), contexte de réalisation considéré comme très rare, même pour les professionnels de la parole publique (cf. Pustka/Chalier/Jansen 2017 : 113), notre taux de réalisation de 81,8 % (9/11) semble assez important. Ce résultat est pourtant trompeur puisque la plupart des réalisations se trouve dans la même chanson ainsi que dans le même contexte syntaxique :

Verbes à l'infinitif	Contextes de liaison	% n
<i>glaner</i>	<i>s'en allaient glaner [r] au champs</i>	100 % 8
<i>laisser</i>	<i>de te laisser [r] abattre, de te laisser // abattre</i>	50 % 2
<i>jouer</i>	<i>pour jouer // à la fête</i>	0 % 1

Tableau 36. Formes verbales à l'infinitif et liaison variable

Bien que notre taux de réalisation semble déterminé par le grand nombre de répétitions du même contexte syntaxique (*glaner [r] au champs*) lors du refrain de la chanson *La légende de Saint Nicolas*, nous pouvons tout de même constater, contrairement aux comptines, que plusieurs

contextes de liaison variable très rares, voir « extrêmement rare[s] » (cf. Laks/Peuvergne 2017 : 56) sont réalisés dans nos chansons pour enfants. Toutefois, nous trouvons ces contextes dans seulement trois de nos 90 chansons, toutes attribuables au groupe des chansons traditionnelles : *La tour prends garde*, *La légende de Saint Nicolas* et *Quand j'étais chez mon père*.

Pour conclure, nous trouvons dans nos chansons des contextes de liaison variable réalisées considérés comme (très) rares, comme par exemple les liaisons après infinitif ou bien avec un nom polysyllabique au pluriel. Par contraste, l'on ne trouve aucune réalisation d'une liaison variable dans un contexte considéré comme rare parmi les comptines. De plus, nous trouvons dans nos chansons des taux de réalisation étonnamment élevés, pour lesquels nous avons essayé de trouver des explications au cas par cas. Malheureusement, les tendances décrites ne peuvent pas être vérifiées statistiquement due au nombre réduit de contextes de liaison respectifs, il serait donc intéressant de les étudier à la base d'un corpus plus vaste. Toujours-est-il que le genre de la chanson pour enfants semble se rapprocher de la situation d'énonciation du récit de vers et donc du pôle de *distance*. Ce fait se reflète aussi dans la présence du passé simple dans les chansons, contrairement aux comptines. Concernant l'aspect de la fréquence, nos données semblent indiquer qu'il s'agit en effet d'un facteur influençant la réalisation de la liaison variable, puisque les formes plus fréquentes (p.ex. au passé simple) sont aussi plus fréquemment réalisées que celles à considérer moins fréquentes. Contrairement au genre de la comptine avec un nombre réduit de liaisons réalisées et de toute façon fréquentes, la chanson pour enfant pourrait donc être très utile dans l'enseignement et par la suite l'acquisition de la liaison variable puisqu'il s'agit d'un genre offrant de nombreuses occasions d'entendre et de produire toutes sortes de liaisons.

4.3.4.3 Les formes du verbe *être*

Avant de terminer la discussion sur la fréquence et son influence potentielle sur la réalisation de la liaison variable, nous voulons nous tourner vers un dernier aspect pertinent : la présentation et la discussion de nos résultats en contexte avec le verbe *être*. Par la suite, nous voulons donc analyser les taux, ou plutôt, comme nous allons voir, le taux de réalisation des différentes formes du verbe *être*. Ce puisque toutes les liaisons possibles avec l'une des formes du verbe *être* ont été réalisées dans notre corpus. Commençons par la description des contextes de liaison avec les formes du verbe *être* :

Dans l'ensemble, l'évaluation de notre corpus fait émerger un nombre total de 65 réalisations de liaisons en contexte avec l'une des différentes formes du verbe *être*. Parmi les différentes formes fléchies se trouvent des formes très fréquentes ainsi que des formes plutôt rares en ce qui concerne la réalisation de la liaison. Nous présentons ci-dessous les huit formes fléchies du verbe *être* que nous trouvons en contexte de liaison dans notre corpus :

Formes du verbe <i>être</i> réalisées	%	Chansons	Comptines
<i>est</i>	100 %	15	3
<i>était</i>		13	1
<i>c'est</i>		10	3
<i>sont</i>		8	--
<i>c'était</i>		5	--
<i>suis</i>		3	--
<i>fut</i>		3	--
<i>étant</i>		1	--

Tableau 37. Nos taux de liaisons des formes du verbe *être*

Le tableau 37 montre les 65 réalisations d'une liaison en contexte avec une forme du verbe *être*. Le taux de réalisation est de 100 % quelle que soit la forme fléchie. De plus, les formes du temps du présent (*est*, *c'est*, *sont*, *suis*) constituent avec 64,6 % (42/65) le plus grand groupe des différentes formes du verbe *être*. Les formes *était* et *c'était*, toutes deux des formes du verbe *être* à l'imparfait, constituent 29,2 % (19/65) des réalisations de liaisons variables observées avec l'une des formes du verbe *être*. Si l'on exclut de plus la forme *suis* comme étant plutôt rare, un nombre de 90,6 % des liaisons réalisées revient à seulement quatre formes fléchies (*est*, *c'est*, *était*, *c'était*).²⁶ La diversité parmi les différentes formes fléchies du verbe est donc plutôt restreinte. À cela s'ajoute que les formes utilisées dans les comptines (7/65) sont uniquement les trois formes les plus fréquentes (*est*, *était*, *c'est*) et que les formes plus rares apparaissent seulement dans les chansons enfantines. La raison pour ce phénomène pourrait être mise en relation avec les théories de l'*audience design* (cf. Bell 1984) ainsi que du CDS, selon lesquelles un locuteur essaierait de se rapprocher de son audience. Puisque les comptines s'adressent à un public plus jeune que les chansons, il semble donc approprié que l'on trouve moins de contextes de liaisons variables (rares) dans les comptines que dans les chansons. Concernant les temps utilisés, ce sont le présent et l'imparfait qui sont les temps dominants. Pourtant, une certaine

²⁶ Nous avons décidé de ne pas regrouper *est* et *c'est* ainsi que *était* et *c'était* parce que, dans la littérature linguistique, ces formes du verbe *être* ne sont pas automatiquement traitées de la même façon : Tandis qu'un *c'est* impersonnel suivie d'une voyelle est traité comme un contexte de liaison catégorique par Delattre (cf. Delattre [1947] 1966a : 45) et presque catégorique par Pustka (2016 : 162), la forme *est* suivie d'une voyelle est en général considérée comme un contexte variable permettant la réalisation d'une liaison.

diversité est tout de même donnée à travers l’usage de la forme *fut* du passé simple, une forme spécialement associée à l’écrit et non à l’orale.

Si l’on considère toutes ces réalisations de liaisons, l’on aperçoit de plus que toutes les formes sauf *suis*, qui est à la 2^{ème} personne du singulier du présent à l’indicatif, sont des formes de la 3^{ème} personne du singulier dans différents temps ou modes. Cela est probablement due au fait que les chansons et comptines analysées ont en grande partie tendance à raconter des histoires, des évènements ou bien des aventures tout en parlant de personnages à la troisième personne. Ce phénomène a donc probablement à voir avec les genres à la base de notre étude. Toutefois, avec un taux de réalisation de 100 % et donc une réalisation semblablement systématique de la liaison avec n’importe quelle forme du verbe *être* dans les chansons et comptines, nos résultats semblent, à première vue, surprenants. Tournons-nous donc maintenant vers d’autres corpus afin d’essayer de positionner nos taux de réalisation parmi d’autres résultats :

	Ågren (1973)		De Jong (1994)		Mallet (2008)		Pustka (2015)		Nardy/Che- vrot/Chauvin (2014)		Hölbling (2024)	
	%	n	%	N	%	n	%	n	%	n	%	N
<i>est</i>	97 %	2668	69 %	1692	44 %	636	86 %	148	100 %	30	100 %	18
<i>était</i>	75 %	367	19 %	212	8 %	343	73 %	174	100 %	14	100 %	14
<i>c’est</i>	---	---	---	---	28 %	1470	87 %	143	100 %	22	100 %	13
<i>sont</i>	86 %	280	46 %	200	19 %	208	69 %	16	100 %	37	100 %	8
<i>c’était</i>	---	---	---	---	---	---	63 %	52	100 %	3	100 %	5
<i>suis</i>	47 %	139	29 %	209	13 %	430	45 %	33	0 %	5	100 %	3
<i>fut</i>	71 %	7	---	---	---	---	---	---	---	---	100 %	3
<i>étant</i>	76 %	29	---	---	---	---	---	---	---	---	100 %	1

Tableau 38. Taux de liaison après les formes du verbe *être* dans différents corpus

Bien que les corpus choisis ne partagent pas la même situation d’énonciation, ils nous semblent tout de même les corpus les plus pertinents pour discuter nos résultats concernant les différentes formes fléchies du verbe *être*. Ce d’une part parce qu’il s’agit d’enregistrements professionnels comme pour notre corpus ou bien d’enregistrements de personnes habituées à parler à un grand public. D’autre part, le corpus analysé par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) est intéressant puisqu’il s’agit d’enfantines interprétées par des enfants, nos corpus partagent donc le même genre. La situation d’énonciation du corpus PFC est peut-être très différente de la nôtre, pourtant le fait qu’il s’agisse d’une corpus tellement vaste invite tout de même à ne pas l’exclure de nos analyses.

Ce qui saute aux yeux en analysant les chiffres du tableau 38 est que la taille des différents corpus diverge fortement. Tandis que les corpus d’Ågren (1973) et de De Jong (1994) démontrent le plus grand nombre de contextes permettant la réalisation de liaisons, c’est le nôtre

qui se positionne à l'autre bout du spectre. À part le fait que notre corpus soit bien moins volumineux que les corpus de référence, quelques formes fléchies du verbe *être* que nous trouvons dans notre corpus ne sont pas discutées dans les publications parlant des autres corpus mentionnés due au fait que ce sont surtout les formes fréquentes et donc les résultats significatifs qui sont discutés plus en détail. Le fait que quelques cellules soient restées vides s'explique donc d'une part par le fait que les réalisations observées étaient peu nombreuses ou bien inexistantes et d'autre part par le regroupement des formes *c'est* et *est* ainsi que *c'était* et *était* par Ågren (1973) et De Jong (1994). Uniquement Pustka (2015) et Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) distinguent ces deux formes du verbe *être* comme nous le faisons. Encore, un contexte de liaison non-réalisé dans Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) est la liaison après *seras // en* (12 occurrences), ce qui mène à un taux global de liaisons réalisées avec les formes du verbe être de 86 % (106/123) pour ce corpus de chant spontané d'enfantines par des enfants et donc à un taux de réalisation inférieur au nôtre. Toutefois, si l'on exclut ce contexte non-réalisé des chiffres décrits par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), leur taux de réalisation s'approche avec 95,5 % (106/111) de très près du nôtre.

Dans l'ensemble, on remarque en regroupant les corpus une sorte de division en ceux avec des taux de réalisation plutôt élevés et ceux avec des taux de réalisation assez bas. C'est ainsi que les taux de réalisation sont élevés pour les présentateurs radiophoniques, donc professionnels de la parole publique, enregistrés il y a près de soixante ans et analysés par Ågren (1973), l'aspect de l'âge pourrait donc jouer un rôle. Aussi, les lecteurs de livres audio pour enfants analysés par Pustka (2015) présentent des taux de réalisation élevés. La chercheuse remarque pourtant une variation des taux de réalisation de la liaison selon la position d'un texte respectif sur le « continuum morphosyntaxique entre immédiat et distance » (Pustka 2015 : 201) avec un taux global de réalisation de 93 % pour les contes de fée ainsi que les contes musicaux et de seulement 42 % dans *Le Petit Nicolas*. Pustka (2015) attribue cette différence dans les taux de réalisation de la liaison après le verbe *être* à l'*oralité simulée*, phénomène spécialement présent dans l'utilisation du discours direct dans le *Petit Nicolas* (cf. Pustka 2015 : 202). Concernant les taux de liaison plutôt bas, ceux-ci se trouvent dans des situations moins formelles, comme les interviews guidées de non-professionnels de la parole publique (cf. De Jong 1994, Mallet 2008). La situation d'énonciation et par la suite le style jouent donc un rôle. Toutefois, c'est le corpus analysé par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) qui constitue en quelque sorte une exception puisqu'il s'agit d'enregistrements d'enfants, donc de non-professionnels de la parole publique, qui obtiennent tout de même des taux de réalisation très élevés. De plus, la situation d'énonciation est détendue puisqu'il s'agit de productions orales dans les cours de récréation

de plusieurs écoles. Face aux caractéristiques des locuteurs ainsi qu'à la situation de communication, l'on s'attendrait donc à des taux de réalisation plutôt bas, mais avec un taux global de réalisation de 86 % (106/123), voire 95,5 % (106/111), le contraire est le cas. Le genre à la base de cette étude, l'enfantine, doit donc jouer un rôle important. À cela s'ajoutent les chiffres publiés par Basset (2000), parlant de l'acquisition de la liaison chez trois enfants entre 3 et 11 ans, selon lesquelles les taux de liaison pour le verbe *être* seraient les suivants : 0 % pour l'enfant de trois ans, 12 % pour l'enfant de sept ans et 20 % pour l'enfant ayant onze ans (cf. Wauquier 2009 : 104 se référant à Basset 2000 et Chevrot/ Fayol 2001). Chabanal/Embarki (2002) analysent les productions orales de 24 enfants âgés de 9 ans et obtiennent des taux de réalisation pour le verbe *être* de 33 % lors de l'élicitation d'une liaison dans *il est allé* et *c'est à toi* ainsi que de 95,8 % pour le récit de vers. Ce que ces chiffres soulignent est donc le fait que même les enfants s'adaptent aux situations d'énonciation respectives en produisant plus ou moins de liaisons. C'est ainsi que les taux de liaison lors du récit de poèmes et du chant d'enfantines par des enfants se ressemblent beaucoup (cf. Chabanal/Embarki 2002 : 178-179, Nardy/Chevrot/Chauvin 2014) tandis que moins de liaisons sont produites dans la parole spontanée. Le fait que les chansons pour enfants semblent donc en effet être récitées comme des poèmes seconde l'hypothèse de Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), selon laquelle les liaisons seraient transmises de génération en génération et apprises comme des *chunks* ou bien *formes figées* faisant partie des enfantines respectives.

Pour conclure, c'est la chanson enfantine même qui crée une situation d'énonciation entraînant des taux de réalisation élevés, comparables à ceux dans la récitation de vers. Le fait que le taux de réalisation décrit par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) soit (légèrement) inférieur au nôtre, a probablement à voir avec les situations de communication divergentes ainsi que les interprètes: tandis que Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) analysent le récit d'enfantines par des enfants dans une cour de récréation, nous analysons l'interprétation d'enfantines par des chanteurs professionnels (et de plusieurs enfants) enregistrés dans un studio d'enregistrement. Il est donc peu étonnant, que nos interprétations d'enfantines obtiennent des taux de réalisation plus haut que celles analysées par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014). Considérant la taille de notre corpus, il serait intéressant de voir si notre taux de réalisation absolu se reproduit lors de l'analyse de chansons enfantines dans un corpus plus vaste.

5. Conclusion

Pour conclure, nous voulons récapituler nos résultats pour répondre encore une fois à la question de savoir dans quelle mesure est-ce que les liaisons variables sont réalisées dans notre corpus se composant d'enregistrements professionnels d'enfantines françaises.

Commençons donc par notre première hypothèse, selon laquelle nous nous attendions à trouver de nombreuses réalisations de liaisons variables ainsi que des réalisations de liaisons variables très rares dans nos enregistrements professionnels de chansons enfantines et de comptines. En bref, nous avons pu confirmer cette hypothèse assez clairement pour les chansons enfantines, mais pas pour le genre de la comptine. D'un côté, toute liaison décrite comme catégorique par Delattre ([1947] 1966a) a été réalisée dans les deux genres étudiés. Cela ne semble pas forcément étonnant, il faut pourtant rappeler que certaines de ces liaisons considérées comme catégoriques à l'époque, se sont avérées variables au fil du temps à la base d'études empiriques. D'un autre côté, concernant le groupe des liaisons que nous avons catégorisées comme variables, nous pouvons constater un résultat statistiquement significatif ($\chi^2 = 49.6198$) très intéressant en différenciant entre les chansons et comptines : tandis que le taux de réalisation des liaisons variables est avec 80 % (172/215) extrêmement élevé dans les chansons pour enfants, ce taux descend à seulement 26,19 % (11/42) dans les comptines. Notre quatrième hypothèse, selon laquelle nous nous attendions à trouver, suivant les idées du CDS, moins de liaisons variables réalisées dans les comptines que dans les chansons pour enfants, a donc pu être confirmée de manière assez claire. Un exemple pour la différence décrite entre les chansons et les comptines se trouve parmi les adverbes, prépositions ainsi que conjonctions en contexte de liaison : tandis que nous trouvons plusieurs contextes de liaison impliquant des adverbes (29/31), prépositions (53/53) ainsi que conjonctions (19/19) avec des taux de réalisation extrêmement élevés dans les chansons, nous trouvons aucun adverbe en contexte de liaison, seulement deux cas d'une conjonction et neuf cas d'une préposition en contexte de liaison dans les comptines. L'on pourrait s'expliquer ces divergences d'une part par l'aspect de l'âge de l'audience cible des deux genres et donc, conformément au concept du CDS, par l'orientation aux compétences langagières des enfants auxquels s'adressent les chansons et comptines. D'une autre part, ces deux genres diffèrent au niveau de la situation de communication avec les chansons se positionnant plutôt du côté de distance et les comptines se positionnant plus proche du côté de l'immédiat que les chansons. Un exemple qui souligne le rapprochement de l'écrit des chansons enfantines au contraire des comptines est l'emploi du passé simple. C'est ainsi

que 95,5 % (21/22) des contextes permettant la réalisation d'une liaison variable impliquant une forme du passé simple monosyllabique ainsi que 55,5 % (5/9) des contextes impliquant une forme polysyllabique au passé simple sont réalisés dans les chansons. Le passé simple est donc très présent dans les chansons enfantines, qui ressemblent en effet le plus souvent à des monologues récités par cœur, tandis que l'on ne trouve même pas une seule forme du passé simple en contexte de liaison dans les comptines.

Concernant le second aspect de notre première hypothèse, de trouver des réalisations de liaisons rares dans les chansons et comptines, nous pouvons constater que nous trouvons en effet des contextes de liaisons variables réalisées très rares, voir « extrêmement rare[s] » (cf. Laks/Peuvergne 2017 : 56) dans les chansons. Un exemple étant les liaisons en /ʁ/ dans le contexte verbe à l'infinitif + ... réalisées dans 81,82 % (9/11) des cas dans les chansons, tandis que les comptines ne contiennent aucune réalisation d'une liaison en /ʁ/ bien que l'on trouve 15 cas permettant la réalisation d'une telle. En effet, nous pouvons même constater que nous trouvons aucune réalisation d'une liaison variable dans un contexte considéré comme rare parmi les comptines. La raison pour ce phénomène pourrait être, correspondant à la théorie de l'*audience design* (cf. Bell 1984) ainsi qu'au concept du CDS, qu'un locuteur essaierait de se rapprocher de son audience. Puisque les comptines s'adressent à un public plus jeune que les chansons, il semble donc logique que l'on trouve moins de contextes de liaisons variables (rares) réalisés dans les comptines que dans les chansons. À part cela, nos données semblent soutenir la tendance formulée par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 253) quant aux chansons enfantines, selon laquelle les contextes de liaisons seraient soit réalisés soit non, ce qui pourrait indiquer que les liaisons font en effet partie d'une forme figée transmise d'une génération à l'autre et reproduite par cœur. Lié à cet aspect est aussi notre troisième hypothèse, selon laquelle nous nous attendions à trouver des liaisons épenthétiques dans nos enregistrements professionnels de chansons et de comptines. En bref, nous avons trouvé plusieurs cas de liaisons épenthétiques dans les chansons enfantines, s'agissant en partie de cas déjà traités dans la littérature. Au-delà, les liaisons épenthétiques déjà connues auparavant ont toutes été réalisées dans notre corpus, ce qui indique que celles-ci sont en effet à considérées une partie constituante des enfantines interprétées – Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 256) parlent de « chunk faisant partie de la forme figée de l'enfantine ». Encore, le fait que nous avons rencontré plusieurs *velours* dans les chansons dont la réalisation ne peut pas être expliquée d'un point de vue morphologique, soutient l'idée de l'existence d'une transmission intragénérationnelles sous forme de « liaisons fautives sédimentées » (Nardy/Chevrot/Chauvin 2014 : 246). Nos résultats confortent donc le constat fait par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014 : 256), selon lequel

« l'apprentissage des enfantines conduit [...] à la mémorisation et la production de liaisons non-conformes [...] », ce pour le cas de chansons interprétées par des chanteurs adultes enregistrés de manière professionnelle dans un studio. En revanche, le fait que nous n'avons trouvé aucune liaison épenthétique dans les comptines contredit notre troisième hypothèse, mais est conforme à la logique de nos résultats selon lesquels les comptines et les chansons montrent un comportement bien divers en ce qui concerne la réalisation de la liaison variable. À part cela, nous avons trouvé uniquement un cas d'une liaison purement erratique : la réalisation d'un h aspiré par un enfant en très bas âge dans l'une des comptines. En revanche, à part les liaisons épenthétiques faisant partie d'une chanson respective, les chanteurs adultes ne produisent aucune forme interdite ou bien erratique, ce qui pourrait aussi avoir à voir avec le fait qu'il s'agit de locuteurs professionnels ainsi qu'avec la situation de communication permettant de planifier et de répéter les enregistrements. Un dernier aspect remarquable par rapport à notre troisième hypothèse est celui que les liaisons épenthétiques se trouvent uniquement dans les chansons enfantines traditionnelles, ce qui nous amène à notre cinquième hypothèse, selon laquelle nous nous attendions à trouver un taux de réalisation de liaisons variables réduit dans les chansons enfantines et comptines contemporaines ou bien modernes, comparé à celles que l'on pourrait définir comme traditionnelles ou anciennes.

Concernant l'aspect de l'époque de parution des chansons et comptines, nos chiffres globaux semblent, à première vue, soutenir l'observation faite par Coutanson/Badin (2021) ainsi que Coutanson (2023), selon lesquelles les chansons modernes se rapprocheraient lentement d'un langage parlé tandis que les chansons plus anciennes montreraient un taux de réalisation plus important de liaisons variables. C'est ainsi que 75 % (165/220) des liaisons variables sont réalisées dans nos chansons et comptines dites traditionnelles et seulement 48,65 % (18/37) parmi le groupe des chansons et comptines modernes. De plus, l'application du test du khi carré semble indiquer que nos chiffres sont statistiquement significatifs ($\chi^2 = 10.727$). Il ne faut toutefois pas perdre de vue que le nombre de contextes permettant la réalisation d'une liaison variable dans les comptines est relativement bas. Au-delà, considérant nos chiffres selon nos deux genres d'enfantines séparément, d'autres divergences apparaissent. Tandis que le taux global de liaisons variables réalisées est de 81,05 % (154/190) et donc très élevé pour le groupe des chansons traditionnelles, il diminue d'un peu plus de 10 % pour le groupe des chansons modernes et atteint plus que 70,83 % (17/24). Ces chiffres n'atteignent pourtant pas le seuil de significativité ($\chi^2 = 1,386$). L'alignement plutôt radical à la langue parlée décrit par Coutanson/Badin (2021) ainsi que Coutanson (2023) par rapport à un corpus de hits francophones de 51 % des liaisons variables réalisées entre 1956-1966 comparé à 18 %

réalisées entre 2007-2017 ne peut donc pas être observé pour le groupe de nos chansons enfantines. Une raison pour la résistance à l'alignement décrit pourrait être que la chanson enfantine semble être un outil d'instruction pour ses auditeurs suivant l'idée pédagogique de présenter un langage conforme à la *norme*. Par ailleurs, ce sont probablement aussi des raisons artistiques qui mènent à des taux élevés de liaisons variables réalisées dans les chansons enfantines modernes, parmi lesquelles se trouvent le souhait de créer une certaine ambiance ou bien de souligner le fait qu'une chanson a été conçue de manière soignée, ce qui nous rappelle l'argumentation de Hornsby (2020). En même temps, il se peut que les chansons pour enfants modernes essayent de correspondre aux traits typiques du genre de la chanson enfantine traditionnelle et n'ont donc pas (encore) évolué comme les hits francophones discutés par Coutanson/Badin (2021) ainsi que Coutanson (2023). Cependant, pour les comptines, nos chiffres montrent une chute radicale du taux de liaisons variables réalisées de 36,67 % (11/30) dans les comptines traditionnelles à 0 % (0/12) dans les comptines modernes. Bien que l'on puisse essayer d'interpréter ces données conformément à Coutanson/Badin (2021) et Coutanson (2023), le nombre très réduit de contextes permettant la réalisation d'une liaison variable ne permet pas d'en tirer des conclusions. En somme, nous pouvons constater l'observation d'une diminution des taux de réalisation de la liaison variable selon l'époque de parution de nos chansons et comptines. Pourtant, le nombre réduit de contextes permettant la réalisation d'une liaison variable, spécialement concernant le groupe des chansons et comptines modernes, ne nous permet pas d'obtenir des résultats statistiquement significatifs. Il serait intéressant d'analyser l'influence que la date de parution d'une enfantine puisse avoir sur la réalisation de la liaison variable plus profondément à la base d'un corpus plus large, comprenant un nombre plus élevé d'enfantines modernes.

Le deuxième aspect pertinent par rapport à notre cinquième hypothèse est le facteur de l'âge des interprètes des chansons. Pour pouvoir l'étudier, nous avons calculé les taux de réalisation de la liaison variable pour le groupe des chanteurs adultes ainsi que pour le groupe des chanteurs adultes et mineurs chantant en chorale. Tandis que le groupe des locuteurs majeurs produit la liaison variable dans 82,26 % (153/186) des cas, le groupe combiné réalise les liaisons variables que dans 65,52 % (19/29) des contextes. D'un côté, ce résultat semble en accord avec le consensus plutôt général selon lequel les locuteurs plus âgés réaliseraient plus de liaisons variables que les locuteurs plus jeunes (*cf.* Ashby 1981, De Jong 1994, Mallet 2008, Ranson 2008, Durand/Laks/Lyche 2009a, Pustka 2009, etc.). D'un autre côté, cela signifie que nous n'avons pas pu confirmer le constat fait par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) selon lesquels la différence selon les tranches d'âge serait seulement marginale. Notre résultat pourrait pourtant avoir son

explication dans le concept du CDS, selon lequel l'on s'attend à ce qu'un adulte adapte sa façon de parler (dans notre cas : de chanter) au niveau langagier des enfants avec lesquels il interagit. Cependant, dans les comptines, les enfants réalisent avec 30,77 % (8/26) plus de liaisons variables que le locuteur adulte, qui quant à lui réalise seulement 18,75 % (3/16) des liaisons variables possibles. Il s'agit pourtant d'un résultat statistiquement non-significatif due au nombre très réduit de contextes permettant la réalisation d'une liaison ainsi qu'au fait que les contextes de liaison non-réalisés par l'adulte sont uniquement des contextes très rares. Il serait souhaitable d'adresser la question de l'âge lors de l'analyse d'un corpus plus vaste et composé de manière plus équilibrée.

Par souci d'exhaustivité, nous devons aussi mentionner notre deuxième hypothèse, selon laquelle nous nous attendions à trouver des liaisons non-enchaînées dans les chansons et comptines due à l'influence de la graphie sous forme de livres d'accompagnement. Bien que l'influence de la graphie sur la réalisation de la liaison variable ait déjà pu être montrée pour certaines situations de communication, comme la lecture à voix haute ou les discours en publique (*cf.* Encrevé 1988, Durand/Lyche 2008), nous ne trouvons aucune réalisation d'une liaison non-enchaînée dans notre corpus. Les raisons possibles pour ce résultat rangeant de la possibilité de répéter les enregistrements, ce qui garantit de toute façon la clarté et compréhensibilité de ceux-ci, jusqu'au fait que le but des chansons soit plutôt la transmission de joie et de spontanéité ainsi que de créer une connexion positive avec l'audience et non de souligner l'autorité de la parole comme pour un discours politique. Au-delà, notre résultat correspond au constat de Pustka (2023), analysant un corpus de livres audio, qui considère la liaison sans enchaînement comme « extrêmement rare » (Pustka 2023 : 33). La liaison non-enchaînée semble donc en effet un phénomène observable de manière assez fréquente uniquement dans un certain contexte, ce le discours politique d'une certaine période.

Pour conclure, nous voyons que les taux de réalisation de la liaison variable dans les chansons enfantines (comptines exclues) dépassent même les taux de réalisation les plus élevés et se rapprochent du taux de réalisation observé pour la situation du récit de vers. La chanson enfantine même semble inviter à réaliser la liaison où possible, ce qui mène à des taux de liaisons réalisées très élevés qui que soit l'interprète, ce qui souligne encore le fait que le chant d'enfantines ressemble plus à la lecture à voix haute ou bien au récit d'un poème qu'à une conversation spontanée. Cela implique, contrairement aux comptines, un manque de simplification et d'adaptation au niveau langagier des enfants auxquels s'adressent les chansons, comme le revendiquerait le concept du CDS. Toutefois, avec un taux de réalisation

de 80 % des contextes permettant la réalisation d'une liaison variable, les enregistrements de chansons pour enfants semblent en effet des supports très favorables à l'acquisition de la liaison variable et pourraient donc aussi être utiles dans l'enseignement de celle-ci. Au-delà, l'on trouve une grande diversité de liaisons variables dans les enregistrements de chansons pour enfants, y compris des liaisons (très) rares que les enfants ne rencontreraient sans doute pas dans leur quotidien. En somme, nous avons trouvé de nombreuses tendances intéressantes lors de l'étude des différentes catégories de liaison ainsi que des facteurs internes et externes influençant la réalisation de celles-ci. Pourtant, la taille et la composition de notre corpus influencent évidemment la qualité de nos résultats. Il serait donc désirable que nos résultats et observations soient examinés à la base d'un corpus plus vaste ainsi que mieux équilibré d'un point de vue linguistique.

Références bibliographiques

- Académie de Grenoble : « Qu'est-ce qu'une comptine ? ». <www.ac-grenoble.fr/savoie/Administration/Albertville/comptine/definition.html> [consulté le 22 octobre 2023].
- Ågren, John (1973) : *Étude sur quelques liaisons facultatives dans le français parlé de la conversation radiophonique*, Uppsala: Uppsala University Press.
- Aktas, Maren (2020) : « Voraussetzungen und Bedingungen eines erfolgreichen Spracherwerbs », in : Sachse, Steffi / Bockmann, Ann-Katrin / Buschmann, Anke (éds.) : *Sprachentwicklung. Entwicklung – Diagnostik – Förderung im Kleinkind- und Vorschulalter*, Berlin : Springer, 45-64.
- Alexander, J. (2004) : *Frequency, prosody, and French liaison : testing Bybee's hypothesis*. Mémoire de bachelor, Boston : Boston University.
- Armstrong, Nigel (2001) : *Social and Stylistic Variation in Spoken French: A Comparative Approach*, Amsterdam : Benjamins.
- Ashby, William (2003) : *La liaison variable en français parlé tourangeau: une analyse en temps réel*, présenté au Colloque de l'AFLS (Association For French Language Studies) : Le français aujourd'hui : problèmes et méthodes, Tours, France.
- Barnier, Julien (2016) : « Tout ce que vous n'avez jamais voulu savoir sur le χ^2 sans jamais avoir eu envie de le demander ». <[file:///C:/Users/43676/Downloads/khi2%20\(1\).pdf](file:///C:/Users/43676/Downloads/khi2%20(1).pdf)> [consulté le 11 octobre 2024].
- Barreca, Giulia (2015) : *L'acquisition de la liaison chez des apprenants italophones. Des atouts d'un corpus de natifs pour l'étude de la liaison en français langue étrangère (FLE)*, thèse de doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense en cotutelle avec Università Cattolica del Sacro Cuore di Milano.
- Basset, Bénédicte (2000) : *La liaison à 3, 7 et 11 ans : description et acquisition*, mémoire de maîtrise, Université de Grenoble 3.
- Bell, Allan (1984) : « Language style as audience design », in : *Language in Society* 13(2), 145-204.
- Boersma, Paul / Weenink, David (2024) : « Praat: doing phonetics by computer ». <<http://www.fon.hum.uva.nl/praat/>> [consulté le 11 octobre 2024].
- Barnier, Julien (2016) : « Tout ce que vous n'avez jamais voulu savoir sur le χ^2 sans jamais avoir eu envie de le demander ». <[file:///C:/Users/43676/Downloads/khi2%20\(1\).pdf](file:///C:/Users/43676/Downloads/khi2%20(1).pdf)> [consulté le 11 octobre 2024].

- Bourdieu, Pierre (1982) : *Ce que parler veut dire : L'Économie des échanges linguistiques*, Paris : Fayard.
- Buben, Vladimír (1935) : *Influence de l'orthographe sur la prononciation du français moderne*, Bratislava : Universum.
- Bybee, Joan (2001a) : *Phonology and Language Use*, Cambridge: Cambridge Univ. Press.
- Bybee, Joan (2001b) : « Frequency effects on French liaison », in: Bybee, Joan / Hopper, Paul (éds.) : *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*, Amsterdam : John Benjamins, 337-359.
- Bybee, Joan (2005) : « La liaison: effets de fréquence et constructions », in : *Langages* 158, 24-37.
- Bybee, Joan (2006) : « From Usage to Grammar: The Mind's Response to Repetition », in: *Language* 82(4), 711-733.
- Byers-Heinlein, Krista et al. (2021) : « A multilab study of bilingual infants: Exploring the preference for infant-directed speech », in : *Advances in methods and practices in psychological science* 4(1).
- Cattell, Ray (2000) : *Children's language: Consensus and controversy*, New York : Cassell.
- Chabanal, Damien / Embarki, Mohamed (2002) : « L'acquisition d'un marqueur socio-stylistique: L'exemple de la liaison facultative », in : *XXIVèmes Journées d'Étude sur la Parole*, Nancy, 177-180.
- Chabanal, Damien / Liégeois Loïc (2014) : « Production de liaisons dans l'input parental », in : Soum-Favaro, Christiane / Coquillon, Annelise / Chevrot, Jean-Pierre (éds.) : *La liaison : approches contemporaines*, Berne : Lang Peter, 263-282.
- Chansons de Bivouac. « Homme de Cro-Magnon ». <<https://chansonsdebivouac.com/chanson/homme-de-cro-magnon>> [consulté le 11 octobre 2024].
- Chauvin, Carole (1999) : *Comptines, formulettes et jeux enfantines dans les Alpes occidentales (région Rhône-Alpes, Suisse romande et Val d'Aoste) : étude gestuelle, rythmique et verbale*, thèse de doctorat, Université Stendhal, Grenoble.
- Chauvin, Carole / Colletta, Jean-Marc (2003) : « La gestualité dans les jeux chantés du folklore enfantin : description, transcription et analyse », in : Barrier, Guy / Pignier, Nicole (éds.) : *Sémiotiques non verbales et modèles de spatialité*, Limoges : Presses Universitaires de Limoges et du Limousin, 39-62.
- Chevrot, Jean-Pierre / Fayol, Michel (2001) : « Acquisition of French Liaison and Related Child Errors », in : *Selected papers of VIIIth International Congress for the study of Child Language*, San Sebastian, July 1999.

- Chevrot, Jean-Pierre / Dugua, Céline / Fayol, Michel (2005) : « Liaison et formation des mots français: un scénario développemental », in: *Langages* 158, 38-52.
- Chevrot, Jean-Pierre / Dugua, Céline / Fayol, Michel (2009) : « Liaison acquisition, word segmentation and construction in French: a usage-based account », in: *Journal of Child Language* 36(3), 557-596.
- Chevrot, Jean-Pierre / Chabanal, Damien / Dugua, Céline (2007) : « Pour un modèle de l'acquisition des liaisons basé sur l'usage : trois études de cas », in : *Journal of French Language Studies* 17(1), 103-128.
- Chevrot, Jean-Pierre / Dugua, Céline / Fayol, Michel (2009) : « Liaison acquisition, word segmentation and construction in French: a usage-based account », in : *Journal of Child Language* 36(3), 557-596.
- Chevrot, Jean-Pierre / Nardy, Aurélie / Barbu, Stéphanie (2011) : « Developmental dynamics of SES-related differences in children's productions of obligatory and variable phonological alternations », in: *Language Sciences* 33(1), 180-191.
- Cité de la Musique (2004) : « Enfances – Contes et Récits ». <file:///C:/Users/43676/Downloads/CMTN20040618101741.pdf> [consulté le 11 octobre 2024].
- Clément, Justine / Daigneault, Alexandra / Tak, Stéphanie (2018) : « L'acquisition de la liaison : un jeu d'enfant », Université du Québec à Montréal. <https://linguistique.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/71/Clement_Daigneault_Tak_Lacquisition-de-la-liaison_Un-jeu-denfans.pdf> [consulté le 10 juin 2024].
- Côté, Marie-Hélène (2017) : « La liaison en diatopie: esquisse d'une typologie », in : *Journal of French Language Studies* 27(1), 13-25.
- Cousin, Bernard (1988) : *L'Enfant et la chanson : une histoire de la chanson d'enfant*, Paris : Messidor.
- Coutanson, Géraldine / Badin, Flora (2021) : « La liaison dans un corpus de hits francophones (1956–2017) », in : *Journal of French Language Studies*, 31(2), 131-147.
- Coutanson, Géraldine / Badin, Flora (2023) : « Liaisons variables et pataquès dans un corpus de chansons de tradition orale », in : *Langue Française*, 219(3), 49-64.
- Coutanson, Géraldine (2023) : *Pataquès et liaison : Étude de deux phénomènes de sandhi externe dans des corpus de français chanté*, thèse de doctorat, Université Paris Nanterre.
- Coutanson, Géraldine / Badin, Flora (2024) : « La typologie de la liaison en français à l'épreuve de chants de tradition orale », in : *SHS web of conferences* 191, 9004.
- de Boysson-Bardies, Bénédicte (1999) : *How Language Comes to Children: From Birth to Two Years*, Cambridge : MIT Press.

- de Jong, Daan (1994) : « La sociophonologie de la liaison orléanaise », in : Lyche, Chantal (éd.) : *French Generative Phonology: Retrospective and Perspectives*, Salford : AFLS/ESRI, 95-130.
- Delattre, Pierre (1951) : *Principes de phonétique française à l'usage des étudiants anglo-américains*, Middlebury: Middlebury College.
- Delattre, Pierre (1966a [1947]) : « La liaison en français, tendances et classifications », in : Delattre, Pierre (éd.) : *Studies in French and comparative Phonetics: Selected Papers in French and English*, La Haye : Mouton, 39-48. Déjà publié dans *The French Review* 21(2), 148-157.
- Delattre, Pierre (1966b [1956]) : « La fréquence des liaisons facultatives en français », in : Delattre, Pierre (éd.) : *Studies in French and comparative Phonetics: Selected Papers in French and English*, La Haye : Mouton, 49-54. Déjà publié dans *The French Review* 30(1), 48-54.
- Delattre, Pierre (1966c [1955]) : « Les facteurs de la liaison facultative en français », in : Delattre, Pierre (éd.) : *Studies in French and comparative Phonetics: Selected Papers in French and English*, La Haye : Mouton, 49-54. Déjà publié dans *The French Review* 29(1), 42-49.
- Dell, François (1989) : « Concordances rythmiques entre la musique et les paroles dans le chant. L'accent et l'e muet dans la chanson française », in : Dominicy, Marc (éd.) : *Le souci des apparences*, Bruxelles : Éditions de l'Université Libre de Bruxelles, 121-136.
- Detey, Sylvain / Le Gac, David (2008) : « Didactique de l'oral et normes de prononciation : quid du français 'standard' dans une approche perceptive ? », in : Durand, Jacques / Habert, Benoît / Laks, Bernard (éds.) : *Actes du 1er Congrès Mondial de Linguistique Française CMLF '08*, Paris, 475-487.
- de Villiers, Peter A./de Villiers, Jill G. (1979) : *Early Language*, Cambridge: Harvard University Press.
- Dugua, Céline (2006) : *Liaison, segmentation lexicale et schémas syntaxiques entre 2 et 6 ans : un modèle développemental basé sur l'usage*, thèse de doctorat, Université Stendhal, Grenoble.
- Dugua, Céline (2023) : « Usage des liaisons variables dans deux corpus de lecture », in : *Langue française* 219(3), 17-32.
- Dugua, Céline / Baclesse, Marie (2014) : « Incidence d'effets de fréquence sur l'usage de la liaison en lecture à haute voix et dans des jugements normatifs chez des enfants de CE2-

- CM1 », in : Soum-Favaro, Christiane / Coquillon, Annelise / Chevrot, Jean-Pierre (éds.) : *La liaison : approches contemporaines*, Berne : Lang Peter, 117-139.
- Dugua, Céline / Baude, Olivier (2017) : « La liaison à Orléans, corpus et changement linguistique: une première étude exploratoire », in : *Journal of French Language Studies* 27(1), 41-54.
- Durand, Jacques / Laks, Bernard / Lyche, Chantal (2002): « Directions d'analyse », in : *Bulletin PFC N°1*. <https://www.projet-pfc.net/wp-content/uploads/2008/11/PFC_1.pdf> [consulté le 19 juillet 2024].
- Durand, Jacques / Laks, Bernard / Lyche, Chantal (2002 et 2003) : « Format des rendus », in : *Bulletin PFC N°1*. <https://www.projet-pfc.net/wp-content/uploads/2008/11/PFC_1.pdf> [consulté le 19 juillet 2024].
- Durand, Jacques / Lyche, Chantal (2008) : « French liaison in the light of corpus data”, in : *Journal of French Language Studies* 18, 33-66.
- Jacques, Durand / Bernard, Laks / Lyche, Chantal (2009a) : *Phonologie, variation et accents du français*, Paris : Hermès.
- Durand, Jacques / Laks, Bernard / Lyche, Chantal (2009b) : « Le projet PFC (Phonologie du Français Contemporain) : une source de données primaires structurées », in : Durand, Jacques / Laks, Bernard / Lyche, Chantal (éds.) : *Phonologie, variation et accents du français*, Paris : Hermès, 19-61.
- Durand, Jacques et al. (2011) : « Que savons-nous de la liaison aujourd'hui ? », in : *Langue française* 2011/169, 103-135.
- Encrevé, Pierre (1988) : *La liaison avec et sans enchainement. Phonologie tridimensionnelle et usages du français*, Paris : Seuil.
- Eychenne, Julien / Laks, Bernard (2017) : « La liaison en français contemporain: normes, usages, acquisitions », in : *Journal of French Language Studies* 27, 1-12.
- Eychenne, Julien / Courdès-Murphy, Léa (2019) : « Phonometrica: an open platform for the analysis of speech corpora », in : *Proceedings of the Seoul International Conference on Speech Sciences 2019*, Seoul National University, 107-108.
- Eychenne, Julien et al. (2014) : « Quelles données pour la liaison en français : la question des corpus », in : Soum-Favaro, Christiane / Coquillon, Annelise / Chevrot, Jean-Pierre (éds.) : *La liaison : approches contemporaines*, Berne : Lang Peter, 33-60.
- L'Express (2012) : « L'auteure de Pirouette Cacahuète retrouvée ? ». <https://www.lexpress.fr/culture/musique/l-auteure-de-pirouette-cacahuete-c-est-venu-en-10-minutes_1170290.html> [consulté le 20 septembre 2024].

- Fagyal, Zsuzsanna / Kibbee, Douglas / Jenkins, Frederic (2006) : *French: A Linguistic Introduction*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Fouché, Pierre (1959) : *Traité de prononciation française*, Paris : Klincksieck.
- fr-academic.com : « La jument de Michao ». <https://fr-academic.com/dic.nsf/frwiki/2003541#cite_note-0> [consulté le 20 septembre 2024].
- Frier, Catherine (2006) : *Passeurs de lecture : lire ensemble à la maison et à l'école*, Paris : Retz.
- Gabriel, Christoph / Meisenburg, Trudel (2009) : « Silent onsets? An optimality-theoretic approach to French h aspiré words », in : Kügler, Frank / Féry, Caroline / van de Vijver, Ruben (éds.) : *Variation and Gradience in Phonetics and Phonology*, Berlin, New York : De Gruyter Mouton, 163-184.
- Gadet, Françoise (2007) : *La variation sociale en français*, Paris : Ophrys.
- Goetsch, Paul (1985) : « Fingierte Mündlichkeit in der Erzählkunst entwickelter Schriftkulturen », in: *Poetica* 17, 202-218.
- Green, John / Hintze, Marie-Anne (2001) : « The Maintenance of Liaison in a Family Network », in: Hintze, Marie-Anne / Pooley, Tim / Judge, Anne (éds.) : *French Accents: Phonological and Sociological Perspectives*, London: AFLS/CILT.
- Grevisse, Maurice (1969) : *Le bon usage : grammaire française avec des remarques sur la langue française d'aujourd'hui*, Gembloux Paris: Duculot Hatier.
- Harris, John (1990) : *Early Language Development: Implications for Clinical and Educational Practice*, New York : Routledge.
- Hornsby, David (2019) : « Variable Liaison, Diglossia, and the Style Dimension in Spoken French », in : *French Studies* 73(4), 578-597.
- Hornsby, David (2020) : *Norm and Ideology in Spoken French / A Sociolinguistic History of Liaison*, Cham: Palgrave Macmillan.
- Hunault, Gilles (2010) : « Le test d'indépendance du Khi-carré de Pearson ». <<https://gilles-hunault.leria-info.univ-angers.fr/wstat/Mef/mazerolle-khi-carre.pdf>> [consulté le 11 octobre 2024].
- Institut de Français de Iasi : « Chansons enfantines et comptines traditionnelles françaises ». <<https://choralemelodieiasi.wordpress.com/chansons-enfantines-et-comptines-traditionnelles-francaises/>> [consulté le 20 septembre 2024].
- Klein, Jean-Claude (1990) : *Florilège de la chanson française*, Paris: Bordas.

- Koch, Peter / Oesterreicher, Wolfgang (1985) : « Sprache der Nahe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte », in : *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wolfgang (2001) : « Gesprochene Sprache und geschriebene Sprache / Langage parlé et langage écrit », in : Holtus, Günter / Metzeltin, Michael / Schmitt, Christian (éds.) : *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, Band 1/2, Berlin, New York : Niemeyer, 584-627.
- Kroch, Anthony (1978) : « Toward a Theory of Social Dialect Variation », in: *Language in Society* 7, 17-36.
- Labov, William (1972) : *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphia : Univ. of Pennsylvania Press.
- Labov, William (2001) : *Principles of Linguistic Change, Vol. 2: Social Factors*, Malden, MA: Blackwell Publishers.
- Labov, William (2006) : *The Social Stratification of English in New York City*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Laforte, Conrad (1987) : *Le catalogue de la chanson folklorique française V chansons brèves (les enfantines)*, Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Laks, Bernard (2005) : « La liaison et l'illusion », in : *Langages* 158: 101-126.
- Laks, Bernard (2008) : « Dynamiques de la liaison en français. Dans Le français d'un continent à l'autre », in : Baronian, Luc / Martineau, France (éds.) : *Mélanges offerts à Yves Charles Morin*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 237-267.
- Laks, Bernard (2009) : « Les hommes politiques et la liaison (1908-1998) », in : Baronian, Luc / Martineau, France (éds.) : *Mélanges offerts à Yves Charles Morin*, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 237-269.
- Laks, Bernard (2014) : « Diachronie de la liaison en français contemporain : le cas de la parole publique (1999-2011) », in : Durand, Jacques / Kristofersen, Gjert / Laks, Bernard (éds.) : *La phonologie du français : normes, périphéries, modélisation*, Paris : Presses Universitaires de Paris Ouest, 333-375.
- Laks, Bernard / Peuvergne, Julie (2017) : « La liaison en français contemporain dans la parole publique (1999-2015) », in: *Journal of French Language Studies* 27(1), 55-72.
- Larousse (2022) : « jusque ». <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/jusque/45224>> [consulté le 20 septembre 2024].
- Le Goff, Hervé et al. (2009) : *Chansons de France*, Paris : Flammarion.
- Le Goff, Hervé et al. (2010) : *Comptines de France*, Paris : Flammarion.
- Le Goff, Hervé et al. (2013) : *Chansons de France Volume 2*, Paris : Flammarion.

- Le Goff, Hervé et al. (2014) : *Chansons de France Volume 3*, Paris : Flammarion.
- Léon, Pierre / Tennant, Jeff (1990) : « “Bad French” and Nice Guys: A Morphophonetic Study », in: *French Review* 63, 763-778.
- Léon, Pierre (1992) : *Phonétisme et prononciations du français avec des travaux d'application et leurs corrigés*, Paris : Nathan.
- Léon, Pierre (1993) : *Précis de phonostylistique : Parole et expressivité*, Paris : Nathan.
- Le Roy, Georges (1911) : *La Diction française par les textes*, Paris : Mellottée.
- Lodge, R. Anthony (1993) : *French : From Dialect to Standard*, London: Routledge.
- Malécot, André (1975) : « French Liaison as a Function of Grammatical, Phonetic and Paralinguistic Variables », in: *Phonetica* 32, 161-179.
- Mallet, Géraldine (2008) : *La liaison en français: descriptions et analyses dans le corpus PFC*, thèse de doctorat, Paris Ouest-Nanterre-La Défense. <https://www.projet-pfc.net/wp-content/uploads/2009/02/these_mallet.pdf> [consulté le 07 mai 2022].
- Martinon, Philippe (1913) : *Comment on prononce le français. Traité complet de prononciation pratique avec les noms propres et les mots étrangers*, Paris : Larousse.
- Matychuk, Paul (2005) : « The role of child-directed speech in language acquisition: a case study », in : *Language Sciences* 27, 301-379.
- Mazerolle, Marc (2019) : « Analyse de fréquences et test du khi carré (χ^2) ». <<https://spip.teluq.ca/sci1018/IMG/pdf/sci1018-15-theorie.pdf>> [consulté le 10 juin 2024].
- Meinschaefer, Judith / Bonifer, Sven / Frisch, Christine (2015) : « Variable and invariable liaison in a corpus of spoken French », in : *Journal of French Language Studies* 25(3), 367-396.
- Menn , Katharina H. et al. (2022) : « Natural infant-directed speech facilitates neural tracking of prosody », in : *NeuroImage* 251, 118991.
- Milroy, Lesley (2003): « Social and Linguistic Dimensions of Phonological Change. Fitting the Pieces of the Puzzle Together », in : Britain, David / Cheshire, Jenny (éds.) : *Social Dialectology : In honour of Peter Trudgill*, Amsterdam : John Benjamins, 155-172.
- Morin, Yves-Charles / Kaye, Jonathan D. (1982) : « The syntactic bases for French liaison », in : *Journal of Linguistics* 18(2), 291-330.
- Nardy, Aurélie (2008) : *Acquisition des variables sociolinguistiques entre 2 et 6 ans: facteurs sociologiques et influences des interactions au sein du réseau social*, thèse de doctorat, Université Stendhal-Grenoble III.
- Nardy, Aurélie / Dugua, Céline (2011) : « Le rôle de l'usage sur le développement des constructions nominales chez les enfants pré-lecteurs », in : *Travaux de Linguistique* 62, 129-148.

- Nardy, Aurélie / Chevrot, Jean-Pierre / Chauvin, Carole (2014) : « La liaison facultative dans les formes récitées du folklore enfantin », in : Soum-Favaro, Christiane / Coquillon, Annelise / Chevrot, Jean-Pierre (éds.) : *La liaison : approches contemporaines*, Berne : Lang Peter, 239-262.
- Nicholson, George (1909) : *A Practical Introduction to French Phonetics for the Use of English-Speaking Students and Teachers*, London : Mcmillan.
- Nyrop, Kristoffer (1934) : *Manuel phonétique du français parlé*, Copenhague : Nordiske.
- OCEL = *The Oxford Companion to the English Language* (²2018) : McArthur, Tom / Fontaine, Lise / Lam-McArthur, Jacqueline, Oxford: Oxford University Press. <<https://www-oxfordreference-com.uaccess.uni-vie.ac.at/view/10.1093/acref/9780199661282.001.0001/acref-9780199661282-e-1350>> [consulté le 21 juin 2024].
- Pagliano, Claudine / Laks, Bernard (2005) : « Problématique de la liaison dans l'analyse d'un corpus de français oral actuel », in : *Colloque international Français fondamental, corpus oraux, contenus d'enseignement: 50 ans de travaux et d'enjeux*, 8-10 décembre 2005, Lyon : École Normale Supérieure Lettres et Science Humaines.
- Piper, Terry (²1998) : *Language and Learning: The Home and School Years*, New Jersey : Prentice-Hall.
- Pustka, Elissa (2007) : *Phonologie et variétés en contact. Aveyronnais et Guadeloupéens à Paris*, Tübingen : Narr.
- Pustka, Elissa (2015) : « L'écrit avant l'écriture: la liaison dans les livres audio pour enfants », in : *Journal of French Language Studies* 27, 187-214.
- Pustka, Elissa (²2016) : *Einführung in die Phonetik und Phonologie des Französischen*, Berlin: Erich Schmidt Verlag.
- Pustka, Elissa / Chalier, Marc / Jansen, Luise (2017) : « Á la recherche d'une norme de prononciation : le modèle des présentateurs de télévision », in : *Journal of French Language Studies* 27, 101-115.
- Pustka, Elissa (2023) : « La liaison sans enchaînement : ce que nous apprennent les livres audio », in : *Langue française* 219(3), 33-48.
- Ranson, Diana (2008) : « La liaison variable dans un corpus français méridional : l'importance relative de la fonction grammaticale », in : Durand, Jacques / Habert, Benoît / Laks, Bernard (éds.) : *Congrès mondial de linguistique française. Recueil des résumés et CD-ROM des actes*, Paris : Institut de Linguistique Française & EDP Sciences, 1657-1671.

- Räsänen, Okko / Kakouros, Sofoklis / Soderstrom, Melanie (2018) : « Is infant-directed speech interesting because it is surprising? – Linking properties of IDS to statistical learning and attention at the prosodic level », in: *Cognition*, 178, 193-206.
- Ritterfeld, Ute / Niebuhr-Siebert, Sandra (2020): « Mediale Einflüsse auf die Sprachentwicklung », in : Sachse, Steffi / Bockmann, Ann-Katrin / Buschmann, Anke (éds.) : *Sprachentwicklung. Entwicklung – Diagnostik – Förderung im Kleinkind- und Vorschulalter*, Berlin : Springer, 359-380.
- Smith, Alan (1998) : « French Variable Liaison: A Proposed Simplification », in : *Francophonie*, 17, 11-14.
- Smith, Alan (1999) : *Linguistic Change on British and French Public Service Radio* (thèse de doctorat inédite, Université de Newcastle upon Tyne).
- Snow, Catherine (1995) : « Issues in the study of input: Finetuning, universality, individual and developmental differences, and necessary causes », in : Fletcher, Paul / MacWhinney, Brian (éds.) : *The Handbook of Child Language: The Spoken Language, Early Speech Development*, Cambridge, MA : Blackwell, 180-193.
- Soum-Favaro, Christiane et al. (2014) : « La liaison à l’interface entre l’oral et l’écrit », in : Soum-Favaro, Christiane / Coquillon, Annelise / Chevrot, Jean-Pierre (éds.) : *La liaison : approches contemporaines*, Berne : Lang Peter, 141-167.
- Thelongestsong : « Pique la baleine ». <https://thelongestsong.fandom.com/wiki/Pique_la_Baleine> [consulté le 20 septembre 2024].
- Tranel, Bernard (1987) : *The sounds of French*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Trudgill, Peter (1974a) : « Sex, covert prestige and linguistic change in the urban British English of Norwich », in : *Language in Society* 1, 179-195.
- Trudgill, Peter (1974b) : *Sociolinguistics: An Introduction to Language and Society*, Harmondsworth: Penguin.
- Voisin, Sylvie / Kremer, Gilles (2022) : « J’aime la galette, savez-vous comment ? ». <<https://gallica.bnf.fr/blog/05012022/jaime-la-galette-savez-vous-comment?mode=desktop>> [consulté le 20 septembre 2024].
- Wauquier-Gravelines, Sophie / Braud, Virginie (2005) : « Proto-déterminant et acquisition de la liaison obligatoire en français », in : *Langages* 158, 53-65.
- Wauquier, Sophie (2009) : « Acquisition de la liaison en L1 et L2 : stratégies phonologiques ou lexicales? », in : *Aile...Lia* 2, 93-130.
- Weckerlin, Jean-Baptiste / Pille, Henri (1886) : *Nouvelles chansons et rondes enfantines*, Paris: Garnier.

Zangl, Renate / Mills, Debra L. (2007) : « Increased Brain Activity to Infant-Directed Speech in 6- and 13-Month-Old Infants », in : *Infancy* 11(1), 31-62.

A. Annexe

A.1 Zusammenfassung

Diese Masterarbeit konzentriert sich auf das Phänomen der *Liaison* in einem Korpus, der sich aus professionellen Aufnahmen von französischen Kinderliedern und Abzählreimen zusammensetzt. Dabei wird das Hauptaugenmerk auf die variable *Liaison* gelegt, wobei die anderen *Liaison*-kategorien ebenfalls untersucht werden. In Bezug auf die variable *Liaison* zeigen unsere Analysen, dass 80 % (172/215) der *Liaison*-kontexte in den Kinderliedern, Abzählreime ausgenommen, realisiert wurden, wobei diese Realisierungsrate sogar jene des Vorlesens und des Rezitierens von Versen übertrifft. Darüber hinaus finden wir, im Gegensatz zu den Abzählreimen, zahlreiche Realisierungen sehr seltener *Liaisons* in den Kinderliedern unseres Korpus. Dies impliziert eine mangelnde Anpassung an das Sprachniveau von jungen Kindern, womit die Kinderlieder unseres Korpus, im Gegensatz zu den Abzählreimen, dem Konzept des *child-directed speech* (= CDS) nur am Rande entsprechen. Darüber hinaus finden wir in den modernen Kinderliedern und Abzählreimen unseres Korpus eine Realisierungsrate von 48,65 % (18/37) im Gegensatz zu 75 % (165/220) bei den traditionellen Kinderliedern und Abzählreimen, wobei dieses Ergebnis statistisch nicht signifikant ist. Des Weiteren wurden epenthetische *Liaisons* realisiert, wobei manche bereits in der Literatur bekannt waren. Insgesamt scheint es, dass unsere Ergebnisse die Feststellung von Nardy/Chevrot/Chauvin (2014) stützen, welchen zufolge die *Liaison* ein fixer Bestandteil von Liedern und Reimen sei und von Generation zu Generation weitergegeben werde, was auch die Weitergabe von fehlerhaften *Liaisons* umfasse.

Stichworte

Liaison

Pataquès

Korpuslinguistik

Kinderlieder

Abzählreime

Child-directed speech

A.2 Abstract

This Master's thesis concentrates on the phenomenon of the *liaison* in a corpus consisting of professional recordings of French children's songs and nursery rhymes. The focus lies on the category of the variable liaison, without excluding other liaison types. Concerning the variable liaison, our analyses show that 80 % (172/215) of liaison contexts in the children's songs, nursery rhymes excluded, are being realised, which means that the realization rate surpasses even those found in contexts known for the highest realization rates such as reading a text aloud or reciting verses. Besides that, we found numerous realizations of rare variable liaisons in our children's songs, but none in the nursery rhymes. This implies a lack of adaptation to a children's language level in the children's songs of our corpus, which is one of the main characteristics required by the concept of *child-directed speech* (= CDS). Also, we found a realization rate of 48,65 % (18/37) of encountered variable liaisons in the modern songs and rhymes compared to 75 % (165/220) in the traditional songs and rhymes. Finally, we've found realizations of so-called *liaisons épenthétiques*, which haven't been previously discussed by other researchers. Overall, our results seem to comfort the statement made by Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), who consider liaison an integral part of children's songs and rhymes, which are passed on from generation to generation and which may also include the transmission of erratic liaisons.

Keywords

liaison

corpus linguistics

pataquès

children's songs

nursery rhymes

child-directed speech

A.3 Résumé

Ce mémoire de maîtrise se concentre sur le phénomène de la *liaison* dans un corpus se composant d'enregistrements professionnels de comptines et de chansons pour enfants françaises. Ce faisant, le focus est mis sur la réalisation de la liaison variable sans exclure les autres catégories de liaison. Concernant la liaison variable, nos analyses montrent que le taux de réalisation dans les chansons enfantines (80 % - 172/215), comptines exclues, dépasse même les taux de réalisation les plus élevés et se rapproche donc des taux observés pour la lecture à voix haute ou le récit de vers. Cela implique, contrairement aux comptines, un manque d'adaptation au niveau langagier des enfants auxquels s'adressent les chansons, comme le revendiquerait le concept du *child-directed speech* (= CDS). Au-delà, nous trouvons de nombreuses réalisations de liaisons très rares dans les chansons pour enfants, mais aucune dans les comptines. Aussi, nous constatons, sans que ce résultat soit statistiquement significatif, un taux de réalisation de liaisons variables réduit dans les chansons enfantines et comptines modernes (48,65 % - 18/37) comparé à celles dites traditionnelles (75 % - 165/220). Finalement, nous rencontrons dans nos chansons enfantines traditionnelles plusieurs réalisations de liaisons épenthétiques, en partie pas encore discutées dans la littérature. Nos résultats semblent donc conforter les constats fait par Nardy/Chevrot/Chauvin (2014), qui considèrent la liaison comme partie constituante des enfantines interprétées et transmises de génération en génération, ce qui implique aussi la transmission de liaisons fautives.

Mots-clés

liaison variable

liaison épenthétique

pataquès

linguistique de corpus

chansons pour enfants

comptines

enfantines

child-directed speech